

Emil Cioran • Luca Pițu • Sorin Antohi

Le Néant roumain Neantul românesc

UN ENTRETIEN

O CONVORBIRE

L'enregistrement de l'entretien peut être trouvé à / Înregistrarea convorbirii poate fi găsită la :
<http://www.polirom.ro/catalog/carte/le-neant-roumain-un-entretien-neantul-romanesc-o-convorbir-3504/>

Pe coperta I : Emil Cioran (foto : Sorin Antohi)
Pe coperta IV : (sus) Simone Boué, Emil Cioran, Luca Pițu (foto : Sorin Antohi); (jos) Emil Cioran, Simone Boué, Sorin Antohi (foto : Luca Pițu)

© 2009 by Editura POLIROM

www.polirom.ro

Editura POLIROM
Iași, B-dul Carol I nr. 4; P.O. BOX 266, 700506
București, B-dul I.C. Brătianu nr. 6, et. 7, ap. 33, O.P. 37;
P.O. BOX 1-728, 030174

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României :

CIORAN, EMIL

Le Néant roumain : un entretien = Neantul românesc : o convorbire /
Emil Cioran, Luca Pițu, Sorin Antohi ; transcrierea convorbirii de Mona Antohi ; trad. de Mona Antohi, Sorin Antohi și Dan Alexe ; text stabilit și adnotat de Sorin Antohi; texte liminare de Sorin Antohi și Luca Pițu. – Iași : Polirom, 2009

Index

ISBN 978-973-681-231-6

- I. Pițu, Luca
- II. Antohi, Sorin
- III. Antohi, Mona (trad.)
- IV. Antohi, Sorin (trad.)
- V. Alexe, Dan (trad.)

821.135.1.09 Cioran,E.(047.53)

Printed in ROMANIA

Emil Cioran
Luca Pițu
Sorin Antohi

Le Néant roumain

UN ENTRETIEN

Neantul românesc

O CONVORBIRE

Transcription de l'entretien
par Mona Antohi

Texte établi et annoté
par Sorin Antohi

Textes liminaires par Sorin
Antohi et Luca Pițu, traduits
du roumain par Dan Alexe

Transcrierea convorbirii
de Mona Antohi
Traducere din franceză de
Mona Antohi și Sorin Antohi

Text stabilit și adnotat
de Sorin Antohi

Texte liminare de Sorin Antohi
și Luca Pițu

POLIROM
2009

Le Néant roumain

Un entretien

En visite chez Cioran

Sorin Antohi

J'ai débarqué pour la première fois à Paris le 14 novembre 1990, descendant à la Gare de l'Est, après un voyage commencé à la Gare du Nord de Bucarest, le 12 à 7h 35. J'avais laissé derrière mes illusions roumaines, réalisant avec tristesse que notre pays était de nouveau en train de rater sa chance historique (post-historique?). J'avais obtenu une excellente bourse du gouvernement français (séjour scientifique de haut niveau), tandis que ma femme, Mona Antohi, bénéficiait d'une bourse „normale” du même généreux sponsor. Après quelques nuitées passées dans un hôtel modeste, nous nous sommes installés dans le moderne (et très spartiate) foyer CROUS, rue du Faubourg St. Jacques, à côté de l'abbaye de Port-Royal et de l'hôpital du même nom. Notre seul luxe était de pouvoir rejoindre à pied le Boul' Mich', le Jardin du Luxembourg, la Sorbonne, etc. Les premiers jours, nous avons marché jusqu'à l'épuisement, sans carte, comme tous les métèques qui ont d'abord erré dans les rues d'un Paris mental, qui ont fantasmé sur des bribes de paysages glanées dans des livres et aperçues occasionnellement dans des films (avec ce regard avide

qui passe au-delà des personnages pour voir l'espace dans lequel ils évoluent, le territoire réel contaminé par la fictionnalité et sublimé par les rêveries). Mona avait déjà „fait” Paris pendant quelques jours d'été, en accompagnant des amis sur la route de Provence. Cette fois-ci, nous vagabondions dans la ville sans cette angoisse du touriste qui a peur de rater quelque monument, mais au contraire avec la certitude que nous allions tout découvrir d'une façon „naturelle”, au fil de la consolidation des routines de notre nouvelle vie : faire la file dans des bureaux, aller à l'EHESS, ou chez des amis, se rappeler les magasins et les marchés, surtout celui du vendredi, le long du Bd. Raspail, ou celui, à Denfert-Rochereau, qui s'étire à perte de vue au travers des ruelles.

Nous avons tous l'habitude de faire et de défaire des géographies symboliques et des cartes mentales afin d'y trouver notre place „ontologique”, un lieu qui serait fait pour une existence idéale (mais qui semble perpétuellement remise à plus tard, boycottée aussi bien par nous-mêmes que par les autres, destinée à tout jamais à n'être vécue que dans la tête et reliée brièvement à la réalité par d'éphémères court-circuits). Sur ma carte mentale de Paris, la rue de l'Odéon était un de ces endroits complets, mystérieux et prometteurs, car je savais que dans la mansarde du numéro 21 se trouvait une sorte de sas entre le monde sublunaire et le monde astral, un *aleph* borgésien : la demeure de Cioran.

Pourtant, je n'ai jamais eu le courage ou l'impertinence d'aller lui rendre visite, même si j'avais la possibilité d'obtenir une recommandation. Comment aurais-je pu abuser du temps dense et miraculeux d'un génie ? Voire même : comment pénétrer de force dans la vie de quelqu'un ? Je devais donc me contenter de détours „accidentels” dans la rue de

Cioran, que j'arpentais d'un bout à l'autre. Je suis presque sûr d'avoir aperçu, deux ou trois fois, l'illustre locataire...

La rencontre avec Cioran

Après beaucoup de demi-tentatives de forcer la chance („demi-” signifie ici un mélange de lâcheté et de décence ; même à Hollywood, le héros doit – allez, courage! –, se montrer sur le seuil et annoncer, sans beaucoup de conviction : „I was in the neighborhood”), ma première visite chez Cioran a eu lieu d'une façon inattendue. Il faut toujours se fier à sa fortune.

Entre le 28 juillet et le 4 août 1991 j'ai dû aller à Paris pour une semaine de réunions urgentes (liées entre autres au projet du premier manuel de langue française pour les écoles roumaines produit en collaboration avec des spécialistes roumains et avec un financement publique français venu de la compagnie SCOLEX International, qui avait auparavant soutenu des projets similaires en Afrique), quand Gabriel Liiceanu m'a fait un cadeau inattendu : il m'a mis dans les bras le manuscrit d'un livre roumain inédit de Cioran et m'a demandé de visiter l'auteur et de revoir avec lui certains passages obscurs. Arrivé à Paris (j'habitais alors dans la Cité Universitaire, grâce à mon cher ami Dan Ion Nasta, qui était venu de Bucarest avec le même avion), j'ai téléphoné à Cioran (c'est Simone Boué qui a répondu, déjà prévenue de l'arrivée d'un messenger de Roumanie) et j'ai fait un saut chez lui pour lui remettre le manuscrit. Il m'a reçu très cordialement, comme s'il me connaissait depuis

toujours, et il m'a présenté à Simone Boué, qui a vite filé vers la cuisine pour revenir avec des zakouskis. J'allais être gâté de la sorte à chacune de mes visites subséquentes, et ce malgré mes protestations (dont la véhémence diminuait sans cesse). Tout simplement, Cioran pensait que je devais être affamé, comme doit l'être un étudiant boursier et comme il se souvenait d'avoir été lui-même. J'ai rarement connu une plus chaleureuse hospitalité, plus prévenante, plus naturelle – sans glisser vers la bienveillance abusive, comme tant d'autres accueils bien intentionnés, mais compromis par la tyrannie du *decorum*. Quand je pense au nombre de gens qui sont passés par la „mansarde céleste” (pour employer la phrase trouvée par Mihai Ursachi pour décrire sa banlieue de Iași, Țicău : „faubourg céleste”), à tous ces hôtes de passage qui ont profité des mêmes attentions...

Bien sûr, comme tous ceux qui sont passés par la théorie de la littérature, je distingue la personne de l'auteur de son „je” narratif. Néanmoins, je n'avais jamais vu une séparation aussi nette entre l'ego social et l'alter ego livresque (ou serait-ce plutôt l'inverse dans le cas de Cioran?) que chez cet homme plein de beauté et d'affabilité et qui signait des livres sombres, apodictiques et désespérés.

Nous avons bavardé de tout et de rien, de la situation courante en Roumanie, de nos connaissances communes, allant de mes préoccupations intellectuelles à ses souvenirs de jeunesse. Deux détails, je crois, ont suscité entre nous un début d'amitié, de complicité. Tout d'abord, Cioran s'est souvenu d'une conversation qu'il avait eue à Paris, vers la fin des années 1980, avec Mihai Șora, qui lui avait parlé de moi ; il lui avait surtout dit que, en ce qui concerne

Noica, j'avais été surpris par l'unité stylistique de l'œuvre de ce dernier, par une „monotonie” qui m'évoquait Gide ; la réaction de Cioran a été immédiate et, bien sûr, sarcastique – d'après lui, Noica avait été un grand admirateur de Gide dans sa jeunesse, quand il dévorait ses livres à la Bibliothèque des Fondations Royales à Bucarest, tandis que les autres croyaient qu'il était en train de lire les œuvres des grands philosophes. (Une petite ironie de l'histoire a fait de Gide un membre du jury du prix Rivarol accordé pour *Précis de décomposition*, la seule distinction jamais acceptée par Cioran.) Ensuite, lorsque je lui ai dit que j'avais écrit sur l'utopie et que, inévitablement, j'avais été profondément marqué par son livre de 1960, *Histoire et utopie*, il m'a demandé de détailler cela. Je l'ai fait et je lui ai montré mon essai écrit en 1986 „Das Ende der Utopie?” (paru dans *Almanahul Anticipația* et repris dans mon livre *Utopica. Studii asupra imaginarului social*) qui se concluait avec un on ne peut plus net paragraphe cioranien dédié à l'utopie. Nous nous sommes quittés après plusieurs tentatives de ma part de me retirer poliment, tentatives annulées par l'appétit de discussion de mon hôte. Je suis parti euphorique, doublement heureux : d'avoir rencontré une de mes idoles et d'avoir découvert que c'était un être humain et non pas un monument. De surcroît, une personne agréable et authentique, capable de créer instantanément une atmosphère d'égalité réelle, de cordialité et collégialité, au-delà des circonstances concrètes (rencontre fortuite entre un génie et un homme sans rien de particulier). J'espère que mon témoignage, écrit tant d'années après les „événements”, mais raconté d'innombrables

fois aux amis, anciens aussi bien que nouveaux, préservé donc dans le milieu mnémonique de la narration, sera mieux compris si j'ajoute que j'ai gardé (autant que j'ai pu) une attitude d'admiration informelle, sans glisser vers le côté servile et bombastique, ni vers l'extase hagiographique. Dès la première rencontre avec Cioran, nous avons beaucoup ri ensemble, échangé des commérages (parfois affectivement) sur tout le monde, y compris sur nous-mêmes, étant tous les deux d'accord que lorsqu'on est Roumain, personne n'échape aux mauvaises langues...

Le lendemain, le 29 juillet, je l'ai appelé pour fixer un nouveau rendez-vous, après son premier contact avec ce texte qu'il avait presque oublié. Lorsque je le lui avais montré, il ne semblait pas trop s'y intéresser. Il l'avait feuilleté sans le lire. Pourquoi ne m'avait-il pas plutôt envoyé promener? Était-ce parce qu'il voulait remettre à plus tard des retrouvailles avec soi-même sur lesquelles il ne comptait plus, ou dont il n'en voulait plus? Le fait est que Cioran et Simone Boué m'ont invité à dîner le 31 juillet, étant entendu que je devais arriver en fin d'après-midi, bien avant 8 heures du soir, l'heure rituelle des dîners français, pour pouvoir travailler sur le manuscrit avec son auteur.

Une conversation philologique et historique

Je suis donc revenu rue de l'Odéon, tout en observant pour la première fois celui que Cioran décrivait (véritable oxymoron) comme un clochard roumain avec lequel il menait parfois des conversations et qu'il affectait même de trouver

plus accompli qu'il ne l'était lui-même. En vérité, on ne pouvait pas deviner que ce marginal échoué sur le seuil du philosophe venait, lui aussi, de Roumanie ; il n'avait rien de l'agressivité de nos mendiants nationaux, il était par contre devenu un vrai clochard ; il semblait avoir dépassé sa „roumanité” avec plus de facilité que son illustre compatriote.

Cioran n'avait pas „fait ses devoirs”. Il se plaignait de ce que son orthographe de la période 1941-1944 était devenue presque illisible, alors que le contenu des textes, pour autant qu'il fût déchiffrable, s'avérait relever du délire. Travailler sur des photocopies, comme on le faisait, ne simplifiait pas les choses. Je lui ai donc proposé de parcourir le tout systématiquement, afin d'éclaircir les déchiffrements incertains et d'arriver à une meilleure idée de l'ensemble du texte. Comme je n'étais pas censé être l'éditeur du manuscrit, je ne voulais rien imposer. Le problème était que Cioran non plus ne voulait prendre aucune décision.

Depuis mon premier coup de fil je n'avais parlé que français avec Cioran. C'est Simone Boué qui avait décroché, comme je l'ai dit, mais j'aurais pu parler roumain au moment où elle m'avait passé le „Décompositeur” (comme Luca Pițu l'a toujours appelé). Ou tout au moins lorsque nous avons entrepris de travailler ensemble sur un manuscrit écrit en roumain. Pourtant, quelque chose m'avait empêché de le faire. Serait-ce parce que je n'arrivais pas à me l'imaginer comme un Roumain, même si j'avais lu tous ses livres roumains et que je connaissais bien son parcours initial „roumain, trop roumain”? Croyais-je qu'après tant d'efforts il avait dépassé sa roumanitude? Ou alors était-ce parce que je ne voulais l'entendre que dans la langue qu'il

avait fait sienne et qui l'avait consacré? Quoi qu'il en fût, Cioran n'esquissa aucune tentative de changer la langue dans laquelle nous communiquions.

A partir de la première page du *Îndreptar pătimăș* (*Bréviaire des vaincus*, traduit du roumain par Alain Paruit, Gallimard, Paris, 1993) (Humanitas, Bucarest, 1991 ; diverses rééditions) j'avais vu que l'auteur ne contrôlait plus tous les registres stylistiques du roumain. Il venait parfois avec des propositions pour changer tel ou tel mot, mais il hésitait, il tâtonnait, il se rétractait. Il me laissait la liberté de le „corriger”, liberté dont je ne voulais pas : comment „corriger” Cioran?! Gabriel Liiceanu m'avait signalé quelques bizarres „muzează” (il muse?...) et „muzeală” (musage?!... prononcé „mu-zea-lă”, avec un accent sur la deuxième syllabe), ainsi que d'autres lieux obscurs. Cioran avait traité tout cela avec de l'indifférence. Lorsque je lui fis la remarque que „muzeală” pouvait être un écho de l'anglais *musings*, Cioran me donna raison sur le champ, me laissant la responsabilité de corriger le manuscrit.

Pourtant, l'aspect le plus surprenant du livre était stylistique et non pas de l'ordre du contenu. Il me semblait distinguer partout des échos de la *Bible* de Galaction, que j'avais étudiée à répétition, depuis mon adolescence, tout en prenant des notes étendues – à valeur formative pour moi, mais dépourvues de toute valeur pour d'autres, étant donné qu'elles étaient trop liées à mon expérience intérieure et à ma biographie intellectuelle. Je fis part de tout cela à Cioran. Il me regarda dans les yeux et se mit à rire de sa façon inimitable – un rire à la fois homérique et incertain, comme si le premier „mouvement”, explosif et lumineux, devait être suivi d'un

deuxième, implusif, (auto)ironique, (auto)subversif, radicalement dubitatif. Il m'a alors raconté l'origine de ce texte, commencé au printemps de 1940 (la première variante, dont le titre était passé par la version *Bréviaire...*, tout aussi cioranienne, porte sur la première page la date du 12 mars 1940) et achevé, après avoir été recopié et retranscrit, en 1944.

A partir du 14 juin 1940, Paris se trouvait sous occupation allemande. Cioran était un citoyen roumain né en 1911, et donc mobilisable, du moins dans une phase sérieuse de la guerre (n'oublions pas la présence de l'armée allemande sur le territoire de la Roumanie, ni notre campagne en URSS, à côté des Allemands, après le 22 juin 1941). Prudent, parfois tout bonnement effrayé, Cioran avait vécu un temps dans de petits hôtels qui louaient pour des périodes plus longues, entre autres l'Hôtel Racine de la rue Racine, qu'il n'allait quitter d'ailleurs que pour emménager juste à côté, dans la fameuse mansarde. Pendant toute cette période, m'a-t-il dit, il avait vécu avec une valise en permanence prête. Elle n'était pas près de la porte, ou sous le lit, mais sous la table sur laquelle il écrivait. Parfois il lisait même les jambes allongées sur la valise. Et sa lecture préférée pendant qu'il travaillait au *Bréviaire...* avait été... la *Bible* de Galaction.

Comme je l'ai dit plus haut, je n'ai pas su pousser Cioran vers un travail plus propre. Nous lisions un peu ensemble, coude à coude, parfois à haute voix, en nous arrêtant pour clarifier certains mots et propositions, mais l'auteur n'avait de cesse de m'interroger sur d'autres choses, ou alors il se lançait dans une de ses célèbres anecdotes sur ses congénères (le personnage au sujet de qui il m'a le plus parlé spontanément était de loin Noica), poussait des

exclamations dans un roumain de l'avant-guerre et commençait dans le même idiome des phrases qu'il achevait invariablement en français. Ses bribes de conversation en langue roumaine étaient saupoudrées d'expressions idiomatiques impossibles à reproduire, déclamées avec une évidente délectation, avec un peu plus d'emphase que le reste de la conversation. Ce jour-là, quand Simone Boué nous a appelés à table (nous étions dans le minuscule bureau du philosophe, pièce qui aurait posé de sérieux problèmes à quelqu'un d'une taille plus haute), elle m'a dit en riant que Cioran (oui, elle l'appelait „Cioran”) lui avait appris au fil des années toutes sortes de paroles et d'expressions roumaines, à commencer par les plus obscènes, et que donc elle avait pu „suivre notre conversation”.

Le lendemain, le 1^{er} août, je suis revenu chez eux et nous nous sommes replongés dans l'atmosphère d'un long dîner, en tombant d'accord que les éditeurs de ce texte retrouvé après tant de décennies n'avaient qu'à se débrouiller tout seuls. Nous sommes de nouveau sortis sur le balcon pour prendre l'air et pour contempler les toits du quartier, nous avons inspecté les tas de livres et de papiers accumulés en quelques semaines à peine, qu'il a brièvement commentés pour moi. Cioran recevait, bien évidemment, un grand nombre de lettres, revues et livres (dont beaucoup étaient dédiés). Il répondait souvent et il offrait aussi des livres en retour, y compris certains qu'il avait reçus. Après, il m'en a aussi offert certains qu'il semblait avoir lus, ou du moins effeuillés attentivement, à juger d'après les remarques et recommandations détaillées qu'il pouvait en faire. Il n'accumulait pas une vraie bibliothèque

personnelle, dans le sens encyclopédique de ce terme. Il n'en avait d'ailleurs pas la place dans sa petite mansarde. Sur un exemplaire de *De l'inconvénient d'être né*, que j'avais acheté à prix réduit chez Joseph Gibert, il m'avait écrit, parce que je voulais quand même avoir un autographe de lui : „Pour Sorin Antohi, qui partage si généreusement mes misères. Cioran. Paris, le premier août”. J'ai rajouté entre parenthèses : „1991”. Après, il m'a offert d'autres livres de lui, surtout des traductions en anglais ou allemand, en les prenant tout simplement là où ils se trouvaient, sans se gêner. (Parmi les Roumains vivant à Paris, Virgil Ierunca avait aussi l'habitude d'offrir des livres. Je possède toujours, après l'avoir trébuché avec moi à travers le monde, le splendide *Du sublime en politique* de Marc Richir. Vu que durant mon séjour parisien je ne pouvais pas m'acheter tout ce que je voulais, j'appréciais beaucoup de telles attentions. Parfois je découvrais ainsi des auteurs d'un grand intérêt que je ne m'étais pas encore résolu à lire. Une forme subtile de pédagogie...)

Ce jour-là, nous avons pris congé d'une manière très superficielle, vu qu'il m'avait déjà dit que je pouvais le visiter quand je voulais, même sans avoir rien de précis, et que je pouvais l'appeler quand j'avais envie.

Chez Cioran avec Luca Pițu

Revenu à Paris après des vacances en Roumanie, j'ai appelé Cioran et j'ai été de nouveau lui rendre visite. Je l'ai fait à plusieurs reprises, même brièvement, jusqu'à ce que

je dusse quitter la France pour une „tournée” de conférences en Amérique, entre le 9 mars et le 29 avril 1992.

A l'automne de 1991, je n'avais pas pu m'empêcher de lui demander ce qu'il pensait du premier texte que j'avais publié et dans lequel j'abordais frontalement la question de la malédiction ethnique, thème que j'allais affronter à maintes reprises, notamment dans l'essai „Cioran et le malheur d'être roumain. Mécanismes identitaires et définitions radicales de l'identité ethnique”, écrit au début de l'année 1993 à Ann Arbor et inclus dans mon livre de 1994, *Civitas imaginalis. Istorie și utopie în cultura română* (la version française, due à Claude Karnoouh et révisée par moi-même, se trouve dans mon livre *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne. Le stigmaté et l'utopie*). Ce petit texte, que m'avait commandé mon ami Roland Werner à la suite d'une conversation que nous avons commencée à Bucarest après la „Révolution” et qui s'intitulait „Le stigmaté éclaté. Les Roumains et l'Occident en 1991”, avait été écrit en décembre 1990 et avait paru dans la publication parisienne *Vie sociale et traitements* (no. 21, mai-juin 1991, pp. 14-15). J'allais développer les idées que j'y traitais dans des communications, des conférences et des publications, les présentant pour la première fois à un public international, qui comprenait aussi des collègues roumains, dans une communication – „La modernité roumaine et l'identité stigmatique” – au colloque organisé par Catherine Durandin en décembre 1991 à l'INALCO et à la Sorbonne sur le thème „Histoire sociale des élites roumaines et tchéco-slovaques”.

J'ai donné à Cioran une photocopie de ce texte, en lui annonçant que je m'étais inspiré de ses écrits et de ceux d'un certain Luca Pițu, qui venait de publier un livre avec un titre édifiant : *Sentimentul românesc al urii de sine* (Institutul European, Iași, 1991 ; l'essai portant ce titre se trouve à pp. 17-23, a comme point de départ trois textes de Cioran, tout comme d'autres sources écrites et orales, et propose le concept du *rumänische Selbsthaß*). Durant une autre de mes visites, sans que je le lui rappelle, il a extrait d'un tas de papiers la photocopie de l'article et m'a dit qu'il avait aimé le fait que j'aie fait du stigmate la clef de l'identité roumaine. En sortant, j'ai rencontré le visiteur suivant, l'un de ses nombreux traducteurs et exégètes allemands. Cioran, en faisant les présentations, m'a dit, indiquant le nouveau venu : „C'est un savant !”. Nous avons éclaté de rire, sachant tous les trois ce que cette remarque contenait d'ironique, en même temps qu'une bonne dose de réelle appréciation. C'était une sorte d'humour presque tendre, mais qui restait inséparable de la gentille auto-ironie de cet homme chez qui je n'ai vu aucune trace de méchanceté ou de rancune.

En janvier 1992, cédant à une irrésistible impulsion et encouragé par la bonté d'âme de Cioran, je lui ai offert mon *Utopica*, qui avait finalement été publié fin 1991. J'étais fier de ce livre, et surtout heureux d'avoir été publié : j'avais proposé le manuscrit en 1987. En dehors de l'essai sur la fin de l'utopie qui finissait sur une citation de Cioran, le volume contenait beaucoup de références à son œuvre. Un manuscrit antérieur sur l'utopie, *Cetatea fatală* (*La Cité maudite*), achevé en 1983 et resté inédit jusqu'à ce

jour, avait été encore plus marqué par les écrits de Cioran, surtout par son *Histoire et utopie* dont un exemplaire, qui appartenait à Luca Pițu, m'avait été confisqué par la Securitate durant la perquisition de mai 1983. Cioran a accepté le livre avec le même sourire chaleureux, a lu ma dédicace, a feuilleté le volume pendant quelques minutes, m'a remercié et m'a félicité. Quel qu'ait été le sort ultérieur de ce volume, le moment respectif a eu pour moi une énorme importance symbolique.

Durant les premiers jours de mai 1992, après mon périple à travers le Nouveau Monde dont j'ai déjà parlé, j'ai appelé Cioran et j'ai découvert au téléphone une voix fort changée, mais qui d'une certaine façon adoptait aussi les inflexions connues, comme si elle ne pouvait pas se décider d'appartenir à une autre personne. C'était la voix d'un étranger qui, comme j'allais l'apprendre, poussait et grandissait d'une façon chaotique et abusive à l'intérieur de la personne (des personnes?) de Cioran. Par Simone Boué et par d'autres familiers de la maison (à commencer avec la concierge, que les deux traitaient comme une amie) j'ai appris qu'il donnait des signes de fatigue et d'absence. Par discrétion et à cause de la difficulté que j'avais de me rapporter à ce „dernier Cioran”, je me suis retiré peu à peu, sans faire des adieux, après quelques visites durant lesquelles j'ai eu la chance de le retrouver tel que je l'avais connu. J'ai quitté Paris début décembre 1992 et je n'allais y revenir qu'après la disparition de cet homme de qui le hasard m'a brièvement rapproché d'une façon tellement personnelle. Je ne suis jamais devenu un intime ou un exégète de Cioran, et je n'ai d'ailleurs pas

cherché ce genre de rapport. J'avais été et je suis resté un lecteur et relecteur assidu de son œuvre, tandis que l'enthousiasme de la rencontre avec l'auteur a été continuellement modéré par le respect pour sa vie privée. Raison pour laquelle je ne l'ai jamais embêté avec des questions du genre „et qu'est-ce que vous avez en chantier, ô Maître?” ni avec des compliments déplacés (vu qu'il m'avait reçu d'une manière tellement naturelle) ou avec des citations de ses livres – qui avaient marqué, comme à tant d'autres, ma première jeunesse, depuis la transe de la première lecture, jusqu'au relectures avec un crayon en main, mais surtout depuis que je les avais lus à travers les regards des deux hommes que je cherchais le plus à imiter à l'époque, Luca Pițu et Dan Petrescu.

Mais revenons à l'automne 1991, et même un peu avant.

Le 3 octobre, j'ai appris par Mihai Dinu Gheorghiu que Luca Pițu se trouvait pour quelques jours à Paris. Nos rapports étaient alors très mauvais. Luca, mon ancien professeur, avait publié au début de l'été un livre dans lequel, avec son style inimitable (mais toujours imité par d'autres, y compris par moi !) me „démasquait” en tant que mouchard, ordure, profiteuse, opportuniste, etc. Luca Pițu logeait chez nous, à Paris, au moment de l'apparition du livre, juste avant mon départ pour un mois à Bielefeld. Pendant une promenade dans le Jardin du Luxembourg, je lui ai résumé, à contrecœur, ce que j'avais entendu au sujet de son attaque contre moi, en ajoutant que je respectais son droit à l'opinion, voire même à s'ériger en juge, mais qu'il me semblait normal qu'on dût arrêter de se fréquenter. Nous nous trouvions dans une situation impossible.

Mon retour à Iași, après le mois passé en Allemagne, n'avait rien résolu, malgré le fait que j'aie eu quelques rencontres avec Luca Pițu, ainsi qu'un échange de missives. La conclusion avait été que dorénavant chacun devait poursuivre son propre chemin. Paradoxalement, ce fut justement ce moment de crise, la plus intense qui nous ait opposés, après celle de l'automne 1989, qui devait maintenant nous rapprocher le plus : Luca Pițu m'a proposé de collaborer à certains projets intellectuels, et même de nous tutoyer.

C'est sur ce fond qu'est arrivée la tentative de médiation de Mihai Dinu Gheorghiu. Il nous a invités tous les deux à un cours de son maître, Pierre Bourdieu, au Collège de France. J'ai accepté sur le champ, convaincu en partie par le côté surréaliste de la mise en scène. C'est peut-être ce qui a persuadé aussi Luca Pițu de se rendre au même endroit. Il n'y avait, bien sûr, plus de place dans la salle bondée où Pierre Bourdieu officiait en chair et en os, mais on a eu grâce à Mihai Dinu Gheorghiu des places devant dans la deuxième salle, où le cours était transmis en simultané sur un moniteur télé (hélas, pas sur un écran gigantesque). Et l'étrange chimie entre Luca Pițu et moi a recommencé à fonctionner : voyant que Bourdieu parlait de la monarchie dans des termes qui nous rappelaient Kantorowicz et son légendaire *The King's Two Bodies*, mais sans fournir les références nécessaires, sinon fort tard et du bout des lèvres, nous nous sommes mis à glousser, à éclater de rire, pour en fin de compte quitter la salle sous les regards horrifiés des fidèles. Dans la rue, j'ai compris que notre amitié avait repris.

Pour la sceller de nouveau, j'ai pensé à offrir à Luca Pițu une visite chez Cioran. Le lendemain, le 4 octobre, j'ai

appelé le „Sceptique Foncier” et je lui ai annoncé que je voulais emmener chez lui celui de qui j’avais appris directement l’esprit cioranien avant de rencontrer Cioran en personne. Cioran a accepté immédiatement. Je n’ai jamais emmené personne d’autre dans la mansarde du 21, rue de l’Odéon, ni avant, ni après le mémorable jour où ce volume est né.

L’essence de ce livre

Ce livre contient la transcription de l’enregistrement (effectué avec un enregistreur Sony sans prétentions)* de deux des quatre heures de conversation à trois – Cioran, Luca Pițu et moi –, passées chez Cioran, le 5 octobre 1991, entre 11 et 15 heures. Une fois arrivés, nous avons été accueillis par Cioran et Simone Boué et, après les présentations, nous nous sommes installés dans la plus grande pièce de leur appartement, qui servait à la fois de salle à manger et de living. La discussion a démarré rapidement, comme entre de vieilles connaissances. Dans mon esprit, j’avais toujours vu Luca Pițu dans la compagnie de Cioran. J’ai dit à notre hôte que j’avais un enregistreur avec moi et que je désirais enregistrer des bribes de notre conversation (je n’avais pas pensé qu’on allait rester bien plus de quatre heures, ce qui fait que je n’avais apporté que deux cassettes

* L’enregistrement de l’entretien se trouve à <http://www.polirom.ro/catalog/carte/le-neant-roumain-un-entretien-neantul-romanesc-o-convorbir-3504/>

Sony d'une heure chacune) et que je voulais aussi prendre quelques photos avec mon petit appareil Olympus. Cioran a accepté. Une partie des photos sont reproduites ici. Si on avait eu plus de cassettes...

La transcription n'a pas été facile, vu le caractère amateur de l'enregistrement, sans compter le fait que Cioran se trouvait au bout le plus éloigné de la table. On y entend beaucoup de bruits et de rires, étant donné que Simone Boué ne s'est pas contentée de nous offrir un merveilleux repas, mais elle a continué de nous apporter divers zakouskis et boissons, à nous remplir les verres et à nous appâter. Lorsqu'elle n'était pas en train de nous tenir compagnie, c'est Cioran qui remplissait tout naturellement ce rôle, suivant la coutume de la maison. Dans la transcription *verbatim*, qui couvre 60 pages (soit quelques 92.500 signes, avec les espaces), j'ai opéré plusieurs interventions éditoriales, dans l'intérêt de la clarté et de la fluidité du texte, tout en gardant ce qui faisait le cachet original : le français colloquial des deux Roumains, la dynamique imprévisible et incohérente de l'échange à trois (avec de courts épisodes dans lesquels les dialogues ont lieu à deux, et qui sont facilement identifiables à la lecture), ce qui fait que certains sujets soient brusquement abandonnés, alors que d'autres sont uniquement annoncés, ou juste suggérés. J'ai éliminé, ou corrigé tacitement, des répétitions et des hésitations, des mauvais accords, des répliques et des tics „factices”, des interjections. Je n'ai, par contre, pas complété les ellipses, j'ai renoncé à décoder les renvois et les allusions, et je n'ai surtout pas essayé de décrire l'intense interaction illocutionnaire (pourtant le portrait de Cioran reproduit sur

la couverture garde quelque-chose de cette dimension-là), mais j'ai marqué entre parenthèses une partie de la „dramaturgie” de la conversation. Je suis ainsi arrivé à ce texte français publié ici (52 pages, quelques 80.000 signes).

La traduction en roumain suit le texte français.

S'agissant de fragments d'une discussion conviviale, et non pas d'une interview, sans un plan, sans protocole et sans ambition, nous n'y avons rajouté qu'un appareil critique minimaliste, composé des textes liminaires des deux interlocuteurs de Cioran, ainsi que des notes strictement nécessaires, plus nombreuses et plus factuelles dans le cas du texte français. Le lecteur roumain francophone pourra suivre celles-là aussi, en fonction des informations pertinentes auxquelles il aurait accès, y compris la matière brute accessible via Google. Une dernière remarque concernant l'enregistrement: je suis celui qui y parle le plus, étant donné que Cioran me demandait en permanence de lui apporter des nouvelles du pays et de les commenter.

C'est ce que j'ai fait à chaque fois que j'ai visité notre philosophe. A un moment donné, il m'avait raconté comment à un journaliste français qui lui avait demandé, immédiatement après notre „Révolution”, ce qu'il pensait d'Ion Iliescu, il avait répondu naïvement qu'il ne savait rien du nouveau dirigeant roumain, mais qu'il était persuadé qu'il pouvait être quelqu'un d'honorable. Il va sans dire que le journaliste avait fait en sorte qu'il semble que l'illustre écrivain cautionnait l'ex-apparatchik... Blessé dans sa fierté, Cioran en gardait une solide amertume, refusant de faire des déclarations politiques et se documentant autant qu'il pouvait sur les évolutions de la Roumanie, y compris par l'intermédiaire de ses hôtes.

Un matin, il m'avait convoqué d'urgence afin de lui faire une sorte de „synthèse de la situation”. Étonné, je lui ai demandé pourquoi il s'intéressait à toutes ces vétilles (parce qu'on en était aux vétilles : les noms de toutes ces „ombres sur la toile du temps”, de tous ces pseudo-projets de pseudo-réformes, oubliés dès le moment de leur lancement, de ces statistiques douteuses, etc.). Il m'a répondu qu'il attendait la visite de son vieil ami hongrois François Fejtő, toujours mieux préparé que Cioran sur tout ce qui concernait la Roumanie (il fréquentait le milieu des exilés roumains, depuis Ghiță Ionescu jusqu'à Monica Lovinescu, Virgil Ierunca, et, parmi les plus jeunes, Mihnea Berindei) et extrêmement actif dans tous les débats autour de l'Europe de l'Est, malgré le fait qu'il eût vécu à Paris depuis 1938. J'ai eu d'autres occasions d'évoquer Cioran avec Fejtő, à Paris, au moment de l'hospitalisation du premier à l'automne 1992, ainsi qu'à Budapest, où je l'ai rencontré dix ans après, grâce à une autre connaissance commune, la comtesse Angelica Károlyi. Né en 1909, François Fejtő a vécu jusqu'à l'été 2008 en tant que „spectateur engagé”, tout en restant bien lucide et parfaitement positionné politiquement jusqu'à la fin. Lucidité qui incluait le débat autour de la Transylvanie : Cioran m'avait dit lui-même qu'il avait beaucoup apprécié le côté sage de l'évaluation que son ami faisait des rapports entre Roumains et Hongrois suite au douteux conflit interethnique de mars 1990, conflit que Fejtő avait ultérieurement essayé de comprendre, allant jusqu'à se rendre sur place. Depuis un temps, le vénérable Fejtő pérerait assis, depuis que ses genoux l'avaient lâché – seul signe visible de l'usure de l'âge –, mais il restait un

polémiste tout aussi énergique et passionné qu'il l'avait été dans sa jeunesse d'avant la guerre. A ceux qui croient que les histoires personnelles, tout comme les options culturelles, religieuses, idéologiques ou politiques, présentes ou passée, ne sauraient étouffer ou annuler les bien plus profondes affinités électives, l'amitié de Cioran avec le socio-démocrate Fejtő, né dans une famille de Juifs hongrois et converti à l'adolescence au catholicisme, apporterait un bel argument.

Remerciements

Mona Antohi a transcrit les deux cassettes contenant l'enregistrement de la conversation qui forme l'essence et la raison d'être de ce volume. Trois de nos meilleurs amis, Marioara Sima, Dan Ion Nasta, et surtout Dan Alexe – qui a joué un rôle final décisif, en revérifiant les moindres détails sonores –, ont gracieusement voulu confronter attentivement la transcription et l'enregistrement afin d'y apporter des améliorations et des suggestions. Mona Antohi et moi-même avons fourni la traduction roumaine, tandis que Dan Alexe s'est chargé de la traduction française des textes liminaires.

Silviu Lupescu a assumé ce projet avec enthousiasme, en le soutenant jusqu'à son accomplissement.

Le livre lui-même – qui, sans apporter des révélations, renforce certains thèmes cioraniens d'une façon plus authentique que les interviews plus formelles – n'aurait pas existé sans l'accord décisif de Luca Pițu, accord survenu

au moment où, après avoir dépassé les longues (et douloureuses pour moi) tribulations de notre relation, je lui ai envoyé un courriel dans lequel je lui proposais un retour vers ce moment intense et lumineux : notre visite chez Cioran.

Je les remercie tous, en préservant une pensée pieuse pour Cioran lui-même. Il n'est pas allé, malheureusement, jusqu'à écrire le livre qui l'a poursuivi toute sa vie et qu'il a toujours approché alors qu'il était en train de distiller son ontologie ethnique négative, passant du scandale ontologique créé par l'interrogation „Comment peut-on être Roumain ?” à l'affirmation presque stoïcienne de cette tautologie qu'est : *Le Néant roumain*. Il n'a pas écrit ce livre pour lequel il avait trouvé le titre parfait, mais il ne l'a jamais oublié non plus, au fil des décennies, au fur et à mesure que se réalisait à la surface de son œuvre la transfiguration du local en universel, la transition de la „dimension roumaine de l'existence” (telle que l'avait formulée Mircea Vulcănescu) et du „sentiment roumain de l'être” (comme allait le dire Noica) jusqu'au sentiment cosmique de la damnation, en fermant ainsi ce cercle ouvert notamment par la pensée d'Unamuno (l'un des auteurs pour lesquels Cioran serait allé en Espagne si la guerre civile n'y avait éclaté). Pourtant, même si Cioran nous a légué à tous la certitude de n'être que les marionnettes d'un *mauvais démiurge*, même s'il a parlé à tous les citoyens de la planète de *l'inconvénient d'être né* en général, nous savons quand même qu'il essayait de nous dire tous cela d'abord à nous, aux Roumains. Du moins, c'est ce que la plupart d'entre nous avons souvent senti,

même sans arriver à le formuler d'une façon aussi pertinente en pensée et en paroles : c'est que le néant, s'il existe... est roumain.

Nous avons essayé, Luca Pițu et moi-même, de sauver au moins le titre, l'esprit et une partie de la substance de ce livre jamais écrit, mais omniprésent, et dont la quintessence est déjà résumée dans un titre synthétique, douloureux et obsédant.

Emil Cioran: Et les gens, des années après, demandaient: „Qu'est-ce qu'il est devenu, votre ami?”. Il avait fait une si bonne impression! „Tellement distingué, fin, parlant très bien le français...” Il aurait dû rester en Occident, je trouve. Parce qu'il aurait fait une grande figure ici. Cela aurait été très important, quand même. Cela a été terrible, sa fin¹.

-
1. Quand on a commencé à l'enregistrer, la discussion portait déjà sur Mircea Vulcănescu (1902-1952), philosophe, sociologue, économiste, universitaire et haut fonctionnaire. Disciple de Nae Ionescu, figure presque légendaire de la „Jeune génération” – avec Mircea Eliade, Cioran, Constantin Noica, etc. – et membre de l'association „Criterion”, un cercle intellectuel-mondain qui ramassait des jeunes d'orientations diverses ou bien opposées. Assistant de Dimitrie Gusti et participant aux travaux de l'école „monographique” (symbiose de sociologie, anthropologie, géographie humaine, etc.), il a donné entre autres une lapidaire et mémorable esquisse de l'ontologie ethnique roumaine – en d'autres termes, une métaphysique (et une mystique) de l'ethnie-nation – à plusieurs volets. Vulcănescu a servi en tant que sous-secrétaire d'État au Ministère des Finances dans le Gouvernement Antonescu, ce qui lui a valu la condamnation par le régime communiste. Il est mort en prison.

Luca Pițu: Maintenant, on a fait à Bucarest un petit livre sur lui. Un monsieur dont j'ignore le statut, c'est peut-être un pseudonyme....

Sorin Antobi: C'est peut-être un pseudonyme – Ștefan Fay²...

E.C.: Ștefan Fay...

L.P.: ...sous forme de deux lettres adressées à ses filles...

S.A.: ...dont on avait publié quelque chose avant. Donc il y a eu une petite histoire avec ces lettres. J'ai vu quelque part une référence à vous et à votre emploi de l'adjectif „vertigineux”. Parce que vous aviez dit apparemment à propos de Vulcănescu qu'il était un type vertigineux. Et au commentateur de commenter que c'est un adjectif qui vous plaît: le comte de Saint-Simon est un comte vertigineux, Joseph de Maistre, je pense, c'est aussi vertigineux. Et voilà que Vulcănescu aussi...

2. Ștefan J. Fay (1919-2009), écrivain, mémorialiste, artiste plastique – peintre d'églises, entre autres. Il a dû trouver des petits boulots pour survivre sous le régime communiste, avant de décrocher un modeste poste de bibliothécaire, à cause de ses origines aristocratiques (françaises et hongroises, attestées dès 1128, et roumaines magyarisées) et de ses options et liaisons politiques. Il s'est toujours défini comme transylvain avant toute chose. Le livre en question est *Sokrateion. Mărturie despre Mircea Vulcănescu (Sokratéion. Témoignage sur Mircea Vulcănescu)*, Humanitas, Bucarest, 1991, 1998.

E.C.: Mon frère, qui a fait une dizaine d'années de prison, comme ça, il avait aimé Vulcănescu, il connaissait bien tout ce monde et il en a des souvenirs extraordinaires³. Vulcănescu est un des types les plus distingués qu'on puisse imaginer. Quand on pense que cet homme aurait dû être ambassadeur... Traîné dans la boue, enfin... Le destin de la Roumanie est presque intolérable, quand on l'analyse de près. C'est l'originalité de l'échec. Tous les gens me demandent ici : „Mais qu'est-ce que c'est que votre pays?”. Je leur dis : „Vous savez, c'est très simple : c'est l'échec permanent, c'est l'originalité de l'échec...”.

S.A.: La production et la gestion de l'échec, parce qu'on le produit aussi...

L.P.: ...on le produit, on le reproduit, on le gère...

E.C.: Mais c'est le pays de l'échec, c'est le génie de l'échec. Tout échoue. Je me rappelle, en Roumanie, je me suis rendu compte de ce trait... On va voir comment

3. Aurel Cioran (1914-1997), avocat, membre de la Garde de Fer, a suivi avec son frère aîné les cours de Nae Ionescu, le maître à penser de toute la jeune droite radicale roumaine de l'entre-deux-guerres. Deux années sur le front avec les chasseurs-alpins. Prisonnier politique (1949-1956), il a ensuite survécu pendant huit ans grâce à de petits boulots. La Securitate – la police politique communiste – a essayé de le faire influencer la position de son frère par rapport au régime.

cela va tourner⁴. Et c'est pour ça que je voulais absolument quitter la Roumanie. Ma chance a été Dupront⁵. Vous savez qui a été Dupront?

S.A. : De l'Institut Français⁶?

-
4. L'échec, surtout l'échec roumain, est un des thèmes majeurs de Cioran. Il en parle un peu partout dans ses écrits, en général dans un registre stoïque, des fois gnostique, toujours par une mise en abyme des chances paradoxales (systématiquement ratées) de connaître le succès au moins comme échec absolu. L'échec individuel a pour Cioran une signification spirituelle centrale : celui qui a échoué *a compris*, s'est révélé a soi-même et aux autres. L'échec de groupe (son exemple est la Garde de Fer) ou ethno-national (la Roumanie, bien évidemment, mais aussi l'Espagne des mystiques et l'Autriche des Habsbourg) est lié de manière ambivalente au thème central de l'élection négative, le „néant”, et du thème central du pessimisme culturel („spenglérien”), le „destin”. Vers la fin de cet entretien, le thème revient.
5. Alphonse Dupront (1905-1990), historien du Moyen-Âge et de l'époque moderne et professeur, a été de 1932 à 1941 directeur de l'Institut Français de Hautes Études en Roumanie et de la Mission universitaire française en Roumanie, conseiller près de l'Ambassade de France en Roumanie.
6. L'Institut Français de Bucarest, fondé en 1923 sous le nom d'Institut des Études Supérieures Françaises, installé à la même adresse (77, boulevard Dacia) depuis les années trente, a joué un rôle important dans les rapports culturels entre la Roumanie et la France. Outre Dupront, Henri Focillon et Roland Barthes en ont assuré la direction.

E.C.: Oui, de l'Institut Français. Je lui ai dit que je voulais faire une thèse à Paris...

S.A.: Un beau prétexte...

L.P.: ...échoué...

E.C.: Mais il a dit de moi que... Je savais pas bien ce que je ferais. J'avais pas envie de faire une thèse. Mais il a dit: „Il a pas fait de thèse, mais de tous mes élèves il connaît le mieux la France, parce qu'il a fait toute la France en bicyclette”. Mais toute la France! Vraiment. C'est tout ce qu'il a pu dire, enfin, en ma faveur. Et alors, finalement, il est revenu à Paris, professeur à la Sorbonne. Lamentable. Ennuyeux. Il était très timide et il me demandait d'aller à ses cours. Quand même, je l'ai fait pendant un an...

S.A.: Oh là là vous êtes coriace!

E.C.: Non, mais... J'ai dit: „Eh bien, c'est fini maintenant”. Alors, après sa mort, on a constitué un comité, on m'a dit d'en faire partie. Je n'y ai pas été, mais je dois à Dupront... Si je suis en France, c'est grâce à lui. Pendant tout un an je l'ai subi, et c'était pas marrant, pas du tout, c'était un supplice. Mais je me suis dit: „Si je suis ici, c'est grâce à ce gars”... Il y a pas à discuter. Et pendant tout un an... Mais après son enterrement et tout ça... Pour moi ça n'a plus d'importance.

Je pensais que de l'avoir subi pendant un an, régulièrement, à la Sorbonne, c'était tout de même une dette de reconnaissance.

L.P.: Au bout d'un an, la dette était payée.

E.C.: C'était d'un ennui mortel...

S.A.: *Canonul dumneavoastră!*⁷

E.C.: *Canonul*... Ça a été vraiment toute une année. Il avait besoin de ma présence, c'était un type timide et maladif: „Je vous en supplie, venez, venez...”. Je l'ai fait, vraiment, pendant tout un an. Je suis allé à son enterrement, mais... On a constitué un comité d'études, et je suis même pas allé à la première séance. J'ai fait mon devoir envers cet homme. Mais je considère que c'est un an de supplice pour moi. C'était la moindre des choses que je pouvais faire, mais c'est ça, je m'en tiens là. Je suis allé il y a pas longtemps – il habitait la banlieue – et je n'ai pas trouvé sa tombe. Mais enfin, j'étais tout près. Et quand même, je lui dois tout. Sans lui, je serais disparu depuis longtemps. J'avais beaucoup d'ennemis...

L.P.: Vous aviez beaucoup d'ennemis à Bucarest dans les années '30...

7. „Votre canon” (en roumain).

E.C. : Oui, j'étais très insolent, vous savez, pas seulement politiquement, mais en général, je me moquais... pas de tout le monde, mais de beaucoup...

L.P. : Vous aviez de fréquentes querelles encore avec Oscar Lemnaru⁸, je crois, non ?

E.C. : Oui, mais enfin...

L.P. : Parce que j'ai lu une pièce dans...

E.C. : Mais c'était pas un type important. Il était là partout, mais c'était pas...

L.P. : ...mais de bons rapports avec Arşavir Acterian⁹, que j'ai vu avant de venir en France. Le 29 juillet je suis passé aux éditions Humanitas...

8. Oscar Lemnaru (1907-1968, né Holtzman), publiciste, prosateur, traducteur d'origine juive. Adversaire systématique de la Génération '27, il s'est engagé au début de la soviétisation du pays dans l'épuration politique. Il a attaqué violemment dans sa rubrique publiée par *Dreptatea*, l'organe du parti national-paysan, des personnalités comme Cioran, Eliade, Noica, Paul Sterian, Horia Stamatu, Arşavir Acterian, Ion Barbu, etc. Ami, en dépit de tout cela, de Petre Țuțea.

9. Arşavir Acterian (1907-1997), avocat, journaliste, écrivain, mémorialiste. Membre de la Garde de Fer, rédacteur-en-chef de l'officieux de droite *Vremea*, il en fait les frais : prisonnier politique entre 1949-1953 et 1959-1964.

E.C.: J'étais ami de sa sœur¹⁰, une femme extraordinaire, et de Haig, Haig Acterian¹¹... j'étais très lié, n'est-ce pas?

L.P.: ...l'homme de théâtre...

E.C.: Tous les trois étaient, n'est-ce pas? La sœur, la fille, elle était formidable. Très intelligente, très subtile, très fine et sans illusions. Notre ami vit toujours?

10. Jeni Acterian (1916-1958; née Eugenia Maria, a aussi signé Jenny), fonctionnaire, traducteur de théâtre, assistante et metteur en scène, théâtrologue. Morte des suites de la maladie Hodgkin. Licence de philosophie avec Nae Ionescu en 1940. À cause de la guerre, elle a raté une bourse d'études en France, qui lui était promise. Elle a donné dans son journal, publié seulement après la chute du communisme, une fresque des années 1932-1947 qui pourrait se lire (selon son editrice, Doina Uricariu) comme une perspective complémentaire, en général polaire, du journal de Mihail Sebastian, beaucoup plus connu, qui couvre les années 1935-1944.

11. Haig Acterian (1904-1943), écrivain, théâtrologue, metteur en scène. Licences ès lettres et en droit. A publié des livres sur Gordon Craig (avec qui il a entretenu une vaste correspondance), Shakespeare, Molière, etc. Marié à Marietta Sadova. Membre de la Garde de Fer, emprisonné à cause de cela (1941-1943). Disparu sur le front de Kouban, le 8 août 1943. On a dit à l'époque qu'il avait été envoyé en première ligne pour se faire tué ou pour être liquidé. Mais des témoins ont indiqué qu'il avait été blessé et fait prisonnier par les Soviétiques.

L.P. et S.A. : Oui.

E.C. : C'est formidable !

L.P. : Moi, j'étais là, à discuter avec Liiceanu¹², puis il dit : „Je vous présente un monsieur dont vous avez entendu parler. C'est Monsieur Arşavir Acterian”. „Dans ce cas-là, vous ne m'intéressez plus, allez faire votre boulot.” Liiceanu est rentré dans son bureau et je suis resté à causer avec Arşavir.

E.C. : Il a survécu. Vous savez, il a souffert tellement. Il a fait de la prison, hein ?

L.P. : Oui, il a fait toutes sortes de boulots, je sais pas... Pour survivre, il achetait, il vendait de vieux livres, des meubles... Bon, il se débrouillait.

E.C. : Mais vous savez, c'est une famille très douée, c'est une famille qui a été détruite. La fille, elle, était remarquable. Absolument. D'une finesse, d'une intelligence, etc. Très méprisante en même temps. Moi, je l'aimais beaucoup. C'était une famille... Et lui, sa théorie était : „Tout ce qui était bien dans ma famille a

12. Gabriel Liiceanu (né en 1942), philosophe, essayiste, intellectuel public, fondateur de la première grande maison d'édition privée roumaine de l'après-1989, Humanitas, qui publie entre autres l'œuvre de Cioran. Liiceanu a bien connu Cioran et a publié *Itinéraires d'une vie : E.M. Cioran* suivi de *Les continents de l'insomnie*, Éditions Michalon, Paris, 1995.

disparu”. Mais lui, il est très intelligent aussi. Ce type s’est rarement trompé. Il a toujours bien vu.

L.P. : Mais tous les Arméniens que l’on connaît, enfin, les Arméniens de notre génération que l’on connaît en Roumanie sont des types plutôt bien.

E.C. : ...très fins...

L.P. : Oui, très fins. On connaît deux romanciers à Bucarest, j’ai connu un physicien... Très distingués, très...

E.C. : Oui, ils sont bien.

S.A. : Ils sont très rares maintenant, malheureusement. Ils sont très rares, les Arméniens, et pour cause !

E.C. : Écoutez, prenez, franchement... Moi je ne bois pas d’alcool. J’ai été très ami avec toute la famille. C’étaient des gens si fins, si distingués, moqueurs... Il y avait une société en Roumanie, vous savez, à Bucarest. Des types très fins, qui auraient pu rivaliser avec la société parisienne. Et la plupart ont eu une destinée tragique. Mais Haig a été... c’est de la vengeance...

L.P. : Oui, il est mort, je crois, au front.

E.C. : On l’a envoyé avec l’ordre de le liquider. C’était qui, alors ? C’est un type important... j’ai oublié.

L.P. : Mais de la Génération Criterion que vous...

E.C. : C’était de la vengeance.

L.P.: Qui? Son ennemi?

E.C.: L'un de ses ennemis. Parce que lui, il aurait fait une carrière à Paris, par exemple... Haig...

L.P.: Oui, il a fait un livre sur Shakespeare, il connaissait Gordon Craig...

E.C.: Il était fait pour l'Occident. Eh bien, il a été presque... Je crois qu'on l'a tué, finalement.

L.P.: Marietta Sadova¹³, elle a survécu. Elle est morte il y a quelques années.

E.C.: Ah, non, elle est morte il y a longtemps.

L.P.: Non, non, je ne sais pas. Je me rappelle la nécrologie de Paleologu¹⁴, il y a quatre ou cinq

13. Marietta Sadova (1897-1981), actrice, metteur en scène, professeur. Femme de Haig Acterian en secondes noces. Membre du groupe „Criterion”, le cercle de la „Jeune Génération” (ou Génération '27). En 1956, elle a apporté d'une tournée à Paris les livres de Eliade et Cioran. Mise en prison en 1959.

14. Alexandru Paleologu (1919-2005), avocat de formation, essayiste, critique littéraire, diplomate (le premier ambassadeur de la Roumanie postcommuniste en France, auteur d'une critique sévère de la „restauration” néocommuniste sous Ion Iliescu) et homme politique. Prisonnier politique sous les communistes, après avoir vécu sous un faux nom pendant des années. Ami de Cioran. Ils se sont revus à Paris en 1968. Après quelques minutes déjà, Cioran lui avait demandé des nouvelles de Petre Țuțea.

ans, au moins. Quatre ou cinq ans, c'est pas énorme, non ?

E.C. : Marietta Sadova !

L.P. : Oui, oui...

E.C. : Non, mais je pensais à Sorana Țopa¹⁵.

L.P. : C'est Sorana Țopa qui est morte il y a longtemps.

S.A. (à *L.P.*) : Il se trompe. Ce n'était pas Marietta Sadova, c'était Sorana Țopa.

L.P. : Ah, vous pensez à Sorana Țopa, l'amie de Eliade.

E.C. : Oui. J'ai eu une correspondance énorme avec elle. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. C'était une drôle de fille... Elle était architecte. Eliade s'est

15. Sorana Țopa (1898-1986), actrice, scénographe. Sa relation avec Eliade s'est superposé pendant un certain temps avec celle entre Eliade et sa future première épouse, Nina Mareș (ancien amour de Mihail Sebastian). Cioran a été longtemps obsédé par Sorana Țopa. Il n'était pas le seul admirateur de cette Lou Andreas-Salomé roumaine (formule de Ion Vartic), „cette paysanne qui pérorait sur le Néant” (formule de Țuțea citée par Cioran dans ses *Cabiers*), cette „égérie” de la Génération '27 (formule d'Alexandru Paleologu). Dans la conversation il y a une confusion entre Nina Mareș, morte d'un cancer à Lisbonne en novembre 1944, et la seconde épouse de Mircea Eliade, Christinel, morte en 1998.

comporté en Roumain. (*Rires.*) Il l'a lâchée pour l'actuelle femme. C'est elle qui en a profité. Et alors elle m'appelait tout le temps pour se plaindre.

L.P.: Ça c'est typiquement roumain, non?

E.C.: Je vais vous raconter cette histoire. J'étais à Sibiu. Et Eliade m'a écrit qu'il allait venir à Sibiu avec Sorana. Elle est venue seule. Elle l'attendait, elle achetait des bonbons... Et finalement il ne vient pas. Il est allé chez sa femme actuelle.

S.A.: Mais est-ce qu'ils se fréquentaient déjà? Christinel et...

L.P.: Non, non, c'est l'autre, il pense à Nina.

S.A.: Ah, oui, Nina, qui est morte... oui, d'accord.

E.C.: Et j'étais donc avec elle, avec Sorana, et je lui ai dit comme ça, en passant... „J'ai eu une lettre de Mircea... Il ne vient pas.” Et elle, comme on dit en roumain, *a leșinat*.

S.A.: Elle s'est évanouie.

E.C.: Je pensais qu'elle allait mourir. J'ai appelé tout de suite un médecin. On lui a fait une piqûre. Elle a énormément souffert. Cette trahison en style un peu maure... C'était absolument insupportable. Elle me racontait tout le temps leur relation, etc. Cela m'intéressait pas tellement. Mais elle est restée tout un mois à Sibiu, et il a fallu que je supporte tout ça. (*Rires.*)

S.A. : À l'entendre et à vous raconter son malheur.

E.C. : Moi je lui ai dit : „Tu sais bien que c'est un type comme ça. Il fallait pas le prendre au sérieux”. Mais elle, elle était très troublée. Et d'ailleurs très intelligente, vraiment, très cultivée. Finalement elle a mal encaissé ça, pendant très longtemps...

S.A. : Et ça c'est un thème intéressant. Enfin, pour nous.

L.P. : Si vous vous rappelez, Paleologu a fait une nécrologie. Il raconte une discussion qu'il avait eue avec Sorana Țopa après la mort de Mircea Eliade, donc il y a quelques années. Après la mort, Paleologu l'appelle et lui dit : „Mircea est mort...” et tout. Et elle lui dit : „C'est dommage. C'était un garçon très bien, très cultivé, très doué, mais il a raté sa carrière...”.

E.C. : C'est elle qui a dit ça ?

L.P. : Et puis elle a expliqué qu'il aurait pu devenir un grand gourou de l'Occident et je ne sais pas quoi, alors qu'il a échoué comme historien des religions.

E.C. : Cette idée-là, qu'il aurait pu être un gourou de l'Occident... C'est incroyable, c'est grotesque !

L.P. : *Un băiat foarte bun, dar păcat că s-a ratat!*¹⁶

16. „Un très brave garçon, mais dommage qu'il ait raté sa vie” (en roumain). Le jugement de Sorana Țopa semble

E.C. : Ce que j'ai pu supporter dans ma vie... Parce qu'elle m'appelait tout le temps pour que je m'apitoie sur elle.

S.A. : Mais il y a dans la carrière de cette femme un aspect qui m'intéresse beaucoup : elle a été un peu prisee par le monde du théâtre en Roumanie, qui consistait essentiellement dans les dernières décennies... qui était devenu une sorte de milieu demi-prolétaire, demi-snob, et c'est par l'intermédiaire d'un critique comme Valentin Silvestru, par exemple, qui est une incarnation du semidoctisme, que la personnalité de Sorana Țopa était relayée vers le grand public. Et nous, les générations plus récentes, on a vécu en Roumanie ce que je définirais comme une misère absolue : voir des imposteurs se présenter comme héritiers de ce monde de l'entre-deux-guerres et comme pratiquement les seuls porteurs des témoignages et même d'un héritage qui nous venait de l'entre-deux-guerres. Et on a eu pas mal de gens qui faisaient ça.

E.C. : Des héritiers!

S.A. : Oui, „LES héritiers”.

excentrique, mais cette femme fatale était fascinée par Krishnamurti et avait vu en Eliade, du moins en 1932, au moment le plus intense de leur relation, un (possible) gourou.

L.P. : Parce que les vrais étaient morts en prison, ou ils étaient en Occident.

S.A. : Oui. Et donc on a vécu cette misère... Par exemple, il y avait un critique d'art, Aurel Leon, à Iași. Ou un poète prolétarien qui avait commencé avec ça, George Lesnea, philo-russe et tout, qui posait maintenant et qui donnait des interviews sur l'entre-deux-guerres. Et c'étaient eux, ces misérables prolos, qui relayaient le grand message spirituel et de civilisation de l'entre-deux-guerres. C'était une misère insoutenable, croyez-nous.

L.P. : Mais il paraît que vous êtes passé par Iași.

S.A. : Oui, oui, on avait parlé de ça.

L.P. : Dans les années '30-'35?

E.C. : Mais oui, j'en garde un très grand souvenir.

L.P. : Vous avez passé ces semaines à boire, non?

S.A. : On l'a évoqué déjà lors de mon passage précédent et je vous avais dit qu'il y avait deux phrases sur Iași que j'aimais beaucoup : votre phrase qu'on ne peut pas y résister sans boire, sans se soûler, d'une part, et il y a...

L.P. : ...„l'ennui moldave"¹⁷...

17. Dans son texte „6, rue Rollin” sur Benjamin Fondane publié dans le numéro spécial Fondane de la revue

S.A.: ...oui. Et enfin, pas mal d'années plus tard, il y a un ambassadeur de France en Roumanie qui dit à un monsieur un beau jour: „Iași, oui, oui, oui, cette ville pleine d'oiseaux...”. (*Rires*.) C'étaient les corbeaux qui...

E.C.: Mais moi j'y étais pour... comment se dit? *Capacitate*...

S.A.: *Capacitate*¹⁸.

E.C.: C'étaient des gens très sympathiques, c'était un monde à part. Et je trouvais ça plein de charme. Et aussi une sorte de mélancolie...

Non lieu de 1978 (pp. 52-55) et repris dans *Exercices d'admiration* (1986), Cioran brosse un tableau sans merci de la Moldavie et de sa capitale: „Paradis de la neurasthénie, la Moldavie est une province d'un charme désolé proprement insoutenable. À Jassy qui en est la capitale, j'ai passé en 1936 deux semaines qui, sans le secours de l'alcool, m'auraient plongé dans le plus dissolvant des cafards. Fondane citait volontiers des vers de Bacovia, le poète de l'ennui moldave, ennui moins raffiné mais beaucoup plus corrosif que le *spleen*. C'est pour moi une énigme que tant de gens parviennent à n'en pas périr. L'expérience du «gouffre» a, on le voit, des sources lointaines” (Cioran, *Exercices d'admiration. Essais et portraits*, in *Œuvres*, Gallimard, Paris, édition Yves Peyré, première édition 1995, 2007, pp. 1602-1602).

18. *Capacitate* („capacité”, en roumain), concours donnant accès aux titulaires d'une licence à une carrière dans l'enseignement.

L.P. : Oui, mais malheureusement au-dessus de cette mélancolie il y a les corbeaux qui planent et qui conchient la Bibliothèque Centrale et le monastère de Golia.

E.C. : C'est fini, non ?

L.P. : Il y avait un directeur, que la terre lui soit légère, un directeur de la Bibliothèque Centrale Universitaire, la Bibliothèque d'Eminescu¹⁹. Il se plaignait de deux choses : des corbeaux qui conchient l'édifice, et des soûlards qui passent et, comme il y a là des arcades, ils s'y engouffrent et pissent. En haut il y a les corbeaux, en bas les soûlards !

E.C. : Non, mais c'est vrai que cette ville a quelque chose de mélancolique, c'est un truc à part, une ville à part...

L.P. : Oui, parce qu'il y a Copou, il y a le parc et tout ça, et il y a la partie ancienne sur laquelle les gens, les intellectuels en général, fantasment pas mal. Parce qu'il y a chez les Moldaves une certaine paresse, un certain humour, et en plus les gens cultivés, qui ont une idée de l'histoire et qui fantasment... Il y a Ionel

19. Mihai Eminescu (1850-1889), le plus grand poète roumain et un redoutable publiciste conservateur, a été entre autres directeur de cette bibliothèque.

Teodoreanu²⁰, Sadoveanu²¹, je sais pas quoi, la colline Copou, l'Université... Alors ils se mettent à fantasmer. Et quand ils arrivent à Iași, ils tombent sur les blocs qui sont hideux, la qualité de la population... Parce qu'il y a beaucoup de paysans qui font la navette entre leur village et les usines, beaucoup de Tsiganes...

S.A.: ...et des dizaines de milliers de gens, des citoyens de très fraîche date, qui travaillent dans les grandes usines et qui...

L.P.: Dans certains coins ou quartiers, on se croirait au Pakistan!

E.C.: À Iași?

S.A.: Oui, à Iași. J'ai un ami à Kassel, en Allemagne, un historien de l'art qui est passé par Iași cette année, au printemps. Il me téléphone de Kassel et me dit: „Mais comment est-ce que tu as pu vivre dans cette ville? C'est une ville affreuse, si vulgaire et si laide!”.

20. Ionel Teodoreanu (1897-1954), avocat et écrivain à succès – grâce à sa prose nostalgique et sentimentale qui évoque la ville de Iași et les vacances à la campagne.

21. Mihail Sadoveanu (1880-1961), grand prosateur, publiciste et homme politique (sous le régime communiste), dont les romans et contes sont souvent inspirés par l'histoire moldave et par la vie patriarcale.

Naturellement, il y avait quelques „Iachiottes”, comme M. Pițu les appelle, qui vantaient le charme indicible de la capitale de la Moldavie... C'était le fantasme, n'est-ce pas?

E.C.: De mon temps, ce n'était pas un fantasme!

L.P.: Il est vrai. Il y avait certaines parties, certaines rues, il y avait un mode de vie...

S.A.: Oui. C'est vrai qu'on a rasé, par exemple, les deux plus importants quartiers juifs. Le centre ville a été aussi rasé et on y a construit des bâtisses particulièrement laides. Oui, ce sont des...

L.P.: De nouveaux quartiers pleins de blocs...

S.A.: ...donc quand on a développé un peu la ville et qu'on y a amené des villageois pour travailler dans les usines... Naturellement, on a des HLM absolument affreux.

E.C.: Mais cette ville avait du charme, n'est-ce pas?

L.P.: Il n'en reste pas beaucoup, pas grand-chose.

E.C.: C'était un milieu intellectuel quand même...

S.A.: J'ai vu des albums de photos de l'entre-deux-guerres. Et il y en avait un de juste avant la guerre, quelque chose comme '38-'39. De très belles choses et de très belles rues. Mais...

E.C.: L'Université, elle n'était pas nulle.

L.P. : Ça, oui, mais maintenant, vous voyez, il y a un déplacement axiologique, un déplacement d'accent. Ce qui est bien, par exemple, les mathématiques.

E.C. : Maintenant, c'est bien ?

L.P. : Oui, c'est bien.

E.C. : Eh ben, tant mieux.

L.P. : Il y a des profs qui sont restés aux États-Unis, qui enseignent dans de grandes universités en Allemagne Fédérale, partout, chimie, un peu, et les mathématiques.

S.A. : J'ai ma petite théorie là-dessus. Je pense qu'il y avait pas mal de Juifs qui enseignaient les maths juste après la guerre...

L.P. : La chimie aussi...

S.A. : Et la chimie aussi. Ils ont été épargnés par les purges. Et ils ont réussi à faire le travail et à retransmettre...

L.P. : Former de nouvelles générations...

S.A. : Former de nouvelles générations, transmettre l'orgueil de la guilde, les rudiments du métier et l'esprit de corps. Tandis que dans les humanités c'était la catastrophe. Parce qu'on a viré pas mal de gens, et M. Pițu sait beaucoup mieux que moi ce qu'on a pu voir depuis dans l'Université. Dans la faculté de philosophie, par exemple...

L.P. : Ça s'appelait philosophie, mais c'étaient des rudiments de marxisme.

S.A. : Même pas !

L.P. : Même pas. Des gens qui n'avaient pas lu Marx enseignaient, je sais pas, à partir de manuels soviétiques...

S.A. : ...brochures de la propagande communiste...

E.C. : C'était, c'est un centre universitaire assez important !

L.P. : Oui, c'est la première université du pays ! Fondée avant celle de Bucarest.

S.A. : 1860.

E.C. : Il y avait là des professeurs très célèbres. Enfin, pour la Roumanie.

L.P. : C'était une espèce de pépinière, parce que les meilleurs allaient à Bucarest.

S.A. : Et on faisait déjà la navette dans l'entre-deux-guerres. Il y avait de grands professeurs originaires de Iași qui enseignaient et vivaient à Bucarest, venant hebdomadairement à Iași pour enseigner.

E.C. : Iași était, après Bucarest, la seconde ville comme niveau intellectuel, non ?

L.P. : Oui. Maintenant il y a la concurrence de Cluj. À Cluj il y a des types bien. Mais les Transylvains, sauf vous, n'ont pas le sens de l'humour.

E.C. : Non, non, mais là il y a une tension idiote, et c'est le conflit avec les Hongrois. C'est une bêtise sans nom. Et ça va avoir des conséquences funestes pour la Roumanie. Vous savez ce qui m'est arrivé? J'ai reçu il y a deux, trois ans, une lettre du consul hongrois en Roumanie. Il m'envoie un truc comme ça, une page. C'est un texte que j'ai écrit contre les Hongrois...

L.P. : Dans *La Transfiguration de la Roumanie*?²²

E.C. : Oui. Et vous savez ce qu'ont fait les salauds? Ils ont pris ce texte et ils l'ont affiché partout. Mon nom, comme ça, sans date! Comme si je l'avais écrit maintenant! Et c'est le consul qui m'a écrit : „Vous approuvez ça?”. Pas seulement que je n'approuve pas, mais c'est un scandale, une honte. Les relations avec les Hongrois doivent changer. J'ai écrit une lettre très, très violente et j'ai dit : „Écoutez, je voudrais que ça paraisse en Hongrie aussi. Je vous en supplie, il faut absolument ce désaveu complet...”. J'avais 24-25 ans, je sais pas. C'étaient des insolences, vous savez, politiquement...

22. Ce livre de jeunesse de Cioran, très controversé, écrit en 1935-1936, est paru en 1936 et a été republié en 1941. En 1990, l'auteur a autorisé la publication chez Humanitas d'une nouvelle édition, définitive, sans „quelques pages”, considérées par l'auteur „prétentieuses et stupides”. La traduction française du texte intégral, assurée par Alain Paruit, est parue en avril 2009 : *Transfiguration de la Roumanie*, L'Herne, Paris.

S.A. : Qui étaient dirigées contre les Roumains aussi !
Ça aurait pu les...

E.C. : Aussi ! Je suis pas, comment on dit, anti-hongrois...

L.P. : C'était un peu plus complexe, parce qu'il y avait l'éloge de la musique hongroise...

E.C. : Mais, ça a fait... Les Hongrois ont exploité ce truc...

L.P. : Ça a fait des vagues !

E.C. : Oui, alors ils m'ont écrit. Le consul m'a écrit une lettre en hongrois, n'est-ce pas, si j'approuve... Pas seulement je n'approuve pas, c'est un scandale sans nom... Il faut absolument que les relations entre les Roumains et les Hongrois changent complètement, autrement c'est une catastrophe²³.

23. Cet épisode est un peu plus complexe, et je le raconte en détail dans une note pour la version roumaine de cet entretien, où je fournis aussi les preuves, mais son „essence” reste la même. Un hebdomadaire de Cluj, *NU* (le titre du célèbre livre roumain de Ionesco, un pamphlet contre la culture officielle du début des années trente en Roumanie), a repris en juin 1990, sans l'autorisation de l'auteur et sans préciser la source, le chapitre final de la *Transfiguration de la Roumanie*, „La Spirale de l'histoire de la Roumanie”. Le texte n'était pas daté non plus, ce qui pourrait laisser croire qu'il s'agissait d'une intervention „en temps réel” de Cioran

L.P. : C'est ce qu'on pense nous aussi. Nous, on a des amis à Cluj, universitaires ou pas, qui ont de bonnes relations, par exemple de petites amies hongroises, des relations entre les amis...

(*Bruit de verres.*)

dans les tensions (menant en mars 1990 jusqu'au conflit de rue hongrois-roumain de Tîrgu-Mureş, dont les vraies causes restent suspectes et liées aux crises de légitimité des vieilles-nouvelles élites dirigeantes dans les deux pays voisins). Un journaliste hongrois de Roumanie, Gyarmath János, a écrit une lettre à Cioran, pour lui demander une réaction. M. Gyarmath, qui a eu l'amabilité de refaire pour moi toute cette histoire et de m'en fournir les documents originaux, n'était pas dupe et avait suggéré à Cioran, sur un ton de respect et d'admiration, de s'expliquer par rapport à cette évidente tentative de manipulation. Cioran a répondu très vite, le 9 juillet 1990, et a pris ses distances par rapport à ses „insolences préhistoriques” – surtout ses passages véhéments sur les Hongrois. Les éditions roumaines de la *Transfiguration* parues chez Humanitas après la chute du communisme ne retiennent pas les passages incriminés (tirés du dernier chapitre du livre) et le chapitre 4, „Le collectivisme national”. Horváth Ándor m'a mis en contact avec M. Gyarmath et m'a signalé une référence (que je connaissais) dans le très bon livre de Marta Petreu, *Un trecut deocheat sau Schimbarea la faţă a României* (deuxième édition). Răzvan Pârâianu, comme pas mal de fois, a trouvé dans les bibliothèques les sources qui me manquaient. Qu'ils soient tous remerciés.

E.C. : Mais servez-vous.

S.A. : Merci. Laissez, non.

E.C. : Et je trouve que c'est tellement malsaine, cette atmosphère en Transylvanie...

S.A. : Alors, il y a des Roumains transylvains de très bonne qualité, sauf leur attitude envers les Hongrois. Je ne sais pas si vous avez vu ça, mais il y en a qui vous reprochent : „Mais si, puisque vous êtes Moldave et que vous vivez maintenant à Bucarest, vous ignorez ce que les Hongrois pensent vraiment. Ils peuvent être sympas, ils peuvent être intelligents, mais ils cachent toujours quelque chose”.

E.C. : Oui, mais enfin, c'est inévitable. Il y a tout de même deux millions de Hongrois, non?²⁴ C'est beaucoup,

24. Les chiffres des recensements donnent les résultats suivants : en 1992, sur une population totale de 22.810.035 habitants, la Roumanie comptait 20.408.542 Roumains (89,5%), 1.624.959 Hongrois (7,1%), 401.087 Tsiganes (1,8%), 119.462 Allemands (0,5%), etc. Parmi les groupes ethniques les moins nombreux, 8.955 Juifs. En 1930, sur une population totale de 18.025.896 habitants, dont 12.981.324 Roumains (71,9%), il y avait 1.415.507 Hongrois (7,2%), 745.421 Allemands (Saxons, Souabes, 4,1%), 728.115 Juifs (4%). Donc, tandis que le pourcentage des Hongrois est stable entre 1930 et 1992, celui des Allemands diminue de manière significative (les chiffres de 1992 me semblaient exagérés), tandis que celui des Juifs s'écroule.

quand même. Les Roumains doivent faire des concessions. Ça veut dire quoi? Il faut que des deux côtés...

L.P.: Qu'ils fassent des concessions.

E.C.: Des concessions, et qu'on change de... Parce que les Hongrois, c'est un peuple très orgueilleux, mais ils ont quand même obtenu, finalement... Et moi, j'ai pris cette position envers les Hongrois. Mon père a fait de la prison, vous n'imaginez pas, comme Roumain. Il était prêtre, mais il n'a pas gardé une haine envers les Hongrois²⁵. On parlait souvent de ça. Il disait: „Il faut trouver une formule”. Cette formule n'a pas été trouvée, et cette excitation réciproque, je trouve que c'est de très, très mauvaise qualité. (*Rires.*)

25. Le père de Cioran, Emilian Cioran (1884-1957), a été prêtre de l'Église Orthodoxe Roumaine dans le village natal du philosophe, Rășinari, et ensuite *protopop* (supérieur territorial) et conseiller métropolitain à Sibiu. La Transylvanie a fait partie de l'Autriche-Hongrie jusqu'au 1-er décembre 1918, quand une assemblée de la population roumaine, majoritaire dans la province, a déclaré son union avec le Royaume de Roumanie. Au cours de l'année 1918, d'autres territoires à majorité roumaine ont déclaré leur union avec la Roumanie: le Banat, la Bucovine (parties de l'Autriche-Hongrie), la Bessarabie (annexée par l'Empire russe depuis 1812). La conférence de paix a sanctionné ces résultats fortuits de la Grande Guerre, donnant un statut juridique international à la „Grande Roumanie”, le pays du Transylvain Cioran.

*

* *

L.P.: À l'extrémité de l'échelle, non?²⁶

26. La conversation reprend après une brève interruption, et Petre Țuțea en devient le personnage central. Il est placé „à l'extrémité de l'échelle” par rapport à d'autres personnes qui parlaient de la nation sous le régime „national-communiste” de Ceaușescu. Țuțea (1902 – 3 décembre 1991 ; il vivait donc ses derniers deux mois au moment du présent entretien), personnage haut en couleur de l'histoire récente roumaine. Après sa licence (1926) et son doctorat (1929) en droit à Cluj, il a travaillé une année comme avocat. Membre du Groupe „Criterion”, une association libre de jeunes intellectuels de toutes les orientations culturelles et idéologiques, exemple unique de pluralisme qui allait disparaître à cause de la dérive générale vers le radicalisme, avec ses amis Eliade, Cioran, Noica, etc., il fonde en 1932 avec Petre Pandrea et Mircea Grigorescu la revue *Sînga (La Gauche)*, un projet assez excentrique dans une Roumanie dominée par la Droite. Ensuite, il a eu une carrière dans la fonction publique : attaché, en tant qu'adjoint du conseiller économique, à la Légation économique roumaine de Berlin (1933-1934), ensuite haut responsable aux ministères de l'Économie nationale, du Commerce extérieur, de Guerre (1941-1944), une deuxième fois à l'Économie nationale (1944-1948). Emprisonné sans procès le 12 avril 1948 et enfermé jusqu'en 1953, relâché et emprisonné à nouveau de 1956 à 1964 (régime draconien de „re-éducation” dans la prison d' Aiud). Grâce à son ancien ami Belu Zilber,

S.A. : Je me souviens maintenant d'une histoire au resto des écrivains à Bucarest, qui était un lieu très populaire des Bucarestois du temps de feu Ceaușescu. Un beau jour, le poète Virgil Mazilescu²⁷, un très grand poète qui est mort prématurément, malheureusement...

E.C. : Mazilescu ?

S.A. : Mazilescu, oui. Un très grand poète, mais...

L.P. : C'était un ami de Goma²⁸. Il travaillait dans la rédaction de *România literară*.

il a touché une modeste retraite jusqu'à sa mort. Toujours entouré par des jeunes fascinés par son intelligence et son charisme, il a exercé une sorte de magistère informel et (semi)clandestin, pour surgir dans la sphère publique après la „Révolution” de décembre 1989.

27. Virgil Mazilescu (1942-1984), grand poète, traducteur, enseignant dans une école de campagne, bibliothécaire, ensuite rédacteur du plus important hebdomadaire littéraire roumain, *România literară*. Menant une vie bohème jusqu'à l'autodestruction, il est mort de manière subite.
28. Paul Goma (né en 1935 en Bessarabie), prosateur, mémorialiste, essayiste, un des plus importants opposants roumains au communisme. Expulsé en France en 1977, après avoir initié un mouvement anticommuniste apparenté à la Charte 77 et de soutien pour la grève des mineurs. Il était poursuivi par la Securitate depuis 1952, avait purgé une peine de prison (1957-1959) et de „domicile obligatoire” (résidence surveillée) jusqu'à l'amnistie de 1964.

S.A. : Oui. Mais il était un marginal, il buvait assez...

L.P. : Alcoolique.

S.A. : Alcoolique, oui. Et il voit, de la table où nous étions, Petre Țuțea discutant avec un salopard dont je ne me souviens plus le nom, quelqu'un du genre de la revue *Săptămîna*, maintenant *România Mare*²⁹. Et il dit : „Vous voyez, entre ces deux types-là, il y a une différence de règne”.

E.C. : De quoi?

S.A. : De règne, *regnum*.

E.C. : Vous le connaissez, Țuțea?

L.P. : Moi, je l'ai connu. J'ai un ami, Marcel Petrișor³⁰, qui a été en tôle avec lui, mais c'est un type plus

29. *Săptămîna* (*La Semaine*), fondée en 1970 par Eugen Barbu (1924-1993), écrivain de talent au service du régime communiste. *România Mare* (*La Grande Roumanie*), fondée après la „Révolution” par Eugen Barbu et Corneliu Vadim Tudor, est devenue la tribune assez populaire d'un nationalisme extrémiste postcommuniste qui récapitulait et recyclait les pires éléments du nationalisme de l'entre-deux-guerres et du „national-communisme” avant de sombrer vers 2000 dans une crise de crédibilité et de lecteurs.

30. Marcel Petrișor (né en 1930), prosateur, essayiste, mémorialiste de la réclusion communiste, publiciste. Carrière d'enseignant. Ancien prisonnier politique, il a

jeune, c'est à dire qu'il était étudiant dans les années '50. Alors il a rencontré Țuțea dans une prison quelconque, Jilava, peut-être. Et c'était une espèce d'héritier spirituel de Țuțea. Il vivait dans le même quartier, il passait souvent chez lui lui porter à manger le soir, et tout. Donc, c'est grâce à lui que je l'ai connu il y a huit ou dix ans. J'y suis allé plusieurs fois, je connais son studio. Il s'est même fait opérer de la cataracte dans un hôpital de Iași.

E.C. : Récemment, non ?

L.P. : Il y a quatre ou cinq ans, en '86-'87. Je l'ai raccompagné à Bucarest. Après l'opération. Je le connais très bien, quoi.

E.C. : C'est un homme extraordinaire. Je ne veux pas me vanter, mais quand même j'ai tout de suite senti que c'était un type extraordinaire. Parce qu'on se moquait un peu de lui. Et je l'ai connu comme ça : on était dehors, il prend un journal, il l'étale comme ça... Ah, non-non, c'est très important, c'était le journal soviétique. Il était communiste fanatique quand je l'ai connu. Fanatique !

L.P. : Avec Petre Pandrea³¹, je crois, non ?

donné une série de livres portant sur son expérience, dont une sélection a été réalisée par Alain Paruit en vue d'une publication chez Plon.

31. Petre Pandrea (pseudonyme de Petre Marcu-Balș, 1904-1968), avocat, spécialiste du droit pénal, essayiste

E.C. : Oui, oui.

S.A. : Oui, ils étaient amis.

E.C. : Mais Petre Pandrea a changé. Vite. Il a viré. Țuțea est resté encore communiste pendant très longtemps. Nous avons habité ensemble à Berlin, et il était encore grand communiste. Et il criait comme ça...

S.A. : Des slogans ?

E.C. : Et je dois dire que... Je l'ai connu depuis longtemps. Ce type ne m'a jamais déçu. C'est un type très intéressant et le fait même qu'il n'ait pas une œuvre, ça n'a pas d'importance.

L.P. : Lui, l'œuvre c'est lui. C'est un phénomène de la nature.

E.C. : Oui, oui, je lui ai laissé entendre qu'il fallait pas publier de livre. Mais il voulait absolument, et maintenant, je vois qu'il publie.

de gauche, mémorialiste. Beau-frère de Lucrețiu Pătrășcanu (1900-1954 ; membre du PC roumain dès 1919, un des rares Roumains d'origine bourgeoise à joindre le petit parti ; député, ministre, emprisonné par ses „camarades” en 1948, exécuté en 1954 après un procès stalinien typique), mis en prison avec le „Lot Pătrășcanu” de 1952 à 1964, avec une interruption en 1958. Ses nombreux manuscrits (traités savants, essais, *Mémoires*), dont la majorité ont été confisqués par la Securitate, ont été retrouvés après la chute du communisme.

L.P.: Oui, mais c'est pas intéressant. Ce qu'il y a d'extraordinaire, ce qui émane de lui, c'est les interviews qu'il donne.

E.C.: C'est un génie verbal!

L.P.: Quand il travaille avec de bons journalistes qui notent, par exemple, les balbutiements, ses interjections, les gestes – parce qu'il fait des gestes! Il fait, je sais pas, des bras d'honneur et tout...

E.C.: À Berlin, il parlait toujours très fort. En roumain... Mon Dieu, les gens se disaient: „Des sauvages!”. Mais pour moi, c'est son époque communiste qui était la plus intéressante, parce qu'elle était un peu aberrante, n'est-ce pas? C'est un type qui était presque fanatique. Pour lui, il n'y avait que ça.

S.A.: Je l'ai vu très récemment à la télévision. Il y avait une série à la télévision roumaine sur les prisons communistes et les camps de concentration communistes – une série très mal faite, par ailleurs –, avec une très brève interview de Țuțea qui gisait sur son lit. Il était très malade.

L.P.: Il est hospitalisé.

S.A.: Il est hospitalisé, oui. Il parlait à peine. On le filmait de trop près.

L.P.: On abuse de lui!

S.A. : On abuse de lui maintenant, oui, c'est inhumain. Donc on le filmait de très près, de trop près. Son visage était déjà comme un masque mortuaire animé.

E.C. : Ils n'ont pas suffisamment le sens de l'intime.

S.A. : C'est ça. Et il faisait l'apologie du peuple roumain.

E.C. : Ah, oui, oui !

S.A. : Il était là, décrépité, fini, et il faisait l'apologie du peuple roumain.

L.P. : Mais il est vrai que parfois il peut se reprendre, par exemple retrouver un certain sens critique, alors il devient très sarcastique. C'est pas le même discours, donc.

S.A. : Non.

E.C. : Il ne fait pas de complexe. C'est un homme surdoué. Normalement, ce type aurait dû être vraiment quelqu'un, et il a fallu attendre ces dernières années, n'est-ce pas ? De l'autre côté, il a été envoyé à Moscou et un peu partout, comme délégué³². Mais pas seul, parce qu'il aurait tout embrouillé... (*Rires.*) ...mais avec d'autres. C'est par amitié qu'on l'emmenait, parce qu'il était capable de dire n'importe quoi.

32. Țuțea a été envoyé à Moscou en 1940-1941 en tant que négociateur économique.

C'est le geste, pour moi, quand même... Je lui ai été présenté en pleine rue, et il tenait la *Pravda*. Ça l'a embarrassé...

L.P.: Il est vrai qu'on se fait des soucis quant à lui. Si vous permettez que je vous raconte une anecdote... Donc, il y a je crois dix ans, onze ans, comme ça, un journaliste, un intellectuel ou plutôt un dignitaire moscovite était en visite à Bucarest. Il a demandé aux écrivains roumains, enfin, aux officiels, je sais pas, à son guide, s'ils pouvaient lui présenter quelqu'un d'original, quelqu'un d'intéressant, pas un type officiel. Aurel-Dragoș Munteanu³³ connaissait Marcel Petrișor, son disciple. Alors Marcel dit : „On va l'emmener chez Țuțea. Mais il faut faire gaffe, parce que s'il se met à déconner, à raconter ses histoires... Parce qu'il fait la théorie du génie du peuple roumain, le réarmement, toute la crête des Carpates hérissée de fusées et toutes dirigées contre l'Iran, la dernière commère, dans un village de montagne, qui doit traire sa vache, mais casquée, prête à affronter...”. S'il se met à débâter sur les Russes, alors bon... peut-être qu'il fera

33. Aurel-Dragoș Munteanu (1942-2005; journaliste, prosateur, critique littéraire, essayiste, le premier directeur de la télévision publique roumaine après la „Révolution”, ambassadeur de la Roumanie aux États-Unis) avait rencontré Țuțea dès 1967.

attention. Alors on le prévient et puis on s'amène avec le Russe chez lui, dans sa studette. Il était là, au lit, en pyjama...

S.A. : ...sur un lit de campagne.

L.P. : Oui, un lit de campagne. Il y avait pas mal d'amis qui passaient chez lui, qui lui apportaient, je sais pas, tout ce qu'il voulait, des livres... Il ne devait pas se déplacer. Il voulait tel livre, il le demandait aux amis. Alors, ils s'amènent chez Țuțea, qui ne fait pas de discours contre les Russes et dit : „Je vous salue, Monsieur, vous êtes le représentant de ce peuple qui est aujourd'hui la Troisième Rome. L'Europe se fera, et pas seulement de l'Atlantique jusqu'à l'Oural comme le voulait l'autre³⁴, mais de l'Atlantique jusqu'à Vladivostok ! Et grâce à vous !”.

S.A. : La Grande Europe !

L.P. : La Grande Europe ! Alors il a parlé, il a fait quelques discours intéressants, il a lancé des formules frappantes et tout. Le Russe n'en revenait pas et a dit : „Je croyais que ça n'existait plus ! Même pas en Occident ! Ça n'existe pas !” . Il n'en revenait pas !

E.C. : Țuțea, on l'a envoyé souvent à l'étranger, mais c'est une absurdité, n'est-ce pas, discuter avec des

34. „L'autre” : Charles de Gaulle.

fonctionnaires sérieux. Il ne pouvait qu'encore brouiller...

L.P.: Et puis, après le départ du Russe, il revoit ses jeunes amis et il leur dit en les regardant comme ça d'un air goguenard: „Vous vous attendiez à ce que je lance mes fusées sur l'Iran, hein?”.

S.A.: Il les avait roulés!... (*Rires.*)

L.P.: „*Ați văzut că băiatul nu v-a decepționat!*”³⁵

E.C.: C'est un mélange extraordinaire de subtilité et de naïveté. Il a un côté naïf. Il est vraiment supérieurement intelligent, ça ne se discute pas, c'est un génie, mais il a pas le sens du ridicule...

L.P.: Mais à Iași, quand il est venu se faire opérer de la cataracte, ils ont crié au miracle. Il était venu sur la recommandation d'un vieux médecin qui s'appelait Vancea³⁶ et avait un fils, maître de conférence, qui dirigeait une clinique. Alors, il avait le meilleur salon, un traitement de faveur. Il était là avec les malades et il parlait. Il lui arrivait de lire de temps à autre, mais

35. „Vous avez vu, je ne vous ai pas déçu!” (en roumain familier).

36. Petre Vancea (1902-1986), professeur de médecine, avait fait ses études à Cluj dans la même période que Țuțea. Son fils, le professeur Petre P. Vancea, a soigné Țuțea.

en général il parlait, il recevait des visites. C'était comme un prince qui reçoit. Et il avait tellement impressionné les infirmières, qu'elles lui donnaient du „Camarade Professeur”, „*Tovarășul Profesor*”! (*Rires.*)

E.C.: „*Tovarășul*”! Vous savez, le génie de Țuțea, c'est un génie verbal. Tout le monde le pressait pour qu'il écrive, mais j'ai dit non! Parce que s'il a une œuvre, il va... non pas se compromettre, mais... C'est pas son genre, n'est-ce pas? Il vaut mieux qu'on parle de lui et qu'il se mette à parler de sa vie. Parce que ce qu'il a écrit sur le plan disons scientifique, c'est conventionnel...

L.P.: Parce qu'il se prend au sérieux...

E.C.: Autant il est moqueur et formidable, mais il n'a pas toujours le sens du ridicule, n'est-ce pas? C'est un phénomène, mais il faut pas le traiter comme un grand écrivain. C'est pas son genre. C'est un génie verbal.

L.P.: Socrate! C'est un Socrate!

E.C.: C'est un génie verbal. C'est un type extraordinaire.

L.P.: Mais on aurait pu faire un beau livre d'interviews avec lui...

S.A.: Un très beau livre, mais malheureusement la plupart...

L.P.: La plupart des journalistes... Le seul qui ait fait de bonnes interviews est en France. Il a demandé

l'asile politique et tout : Dan Arsenie³⁷. Il a fait une interview extraordinaire.

E.C. : On en a beaucoup parlé, oui. C'est un ami de Țuțea ?

L.P. : Oui, il le connaissait depuis dix ans.

S.A. : C'est un disciple de Șora, Dan Arsenie. Un hispanisant qui a beaucoup lu Eminescu et a écrit des choses très intelligentes là-dessus...

E.C. : Les mystiques espagnols...

S.A. : Les mystiques espagnols surtout, les mystiques allemands...

E.C. : Ça va pas avec Țuțea, les mystiques espagnols !

S.A. : Non. Mais Dan Arsenie avait accès à Țuțea et pouvait lui poser des questions intelligentes.

37. Dan Arsenie (né en 1954), traducteur, essayiste et publiciste, disciple informel du philosophe Mihai Șora (né en 1916, étudiant de Nae Ionescu et Mircea Eliade, ami de Cioran et Ionesco, a vécu en France de 1938 à 1948 en tant que boursier et... maquisard ; début chez Gallimard en 1947 avec *Du Dialogue intérieur. Fragment d'une anthropologie métaphysique*). Il a obtenu l'asile politique en France après la „minériade” de juin 1990 (quand les gueules noires, infiltrés par les services secrets, ont saccagé Bucarest et ont mis fin à la démonstration anticommuniste des jeunes). L'interview avec Țuțea est parue en trois parties, dans trois publications différentes.

L.P. : Il connaissait ses centres d'intérêt, il savait quelles questions lui poser pour qu'il soit intéressant. Alors cela a donné une interview fameuse.

E.C. : À ma connaissance, il n'y a aucun livre, aucun texte, enfin, qui révèle, qui donne une image toute authentique de Țuțea. Parce que c'est ça son originalité, il est intraduisible. C'est un type extraordinaire, donc, mais ce qu'il dit ce n'est pas toujours extraordinaire. Ça tient beaucoup à sa façon de...

L.P. : L'oralité, le style oral...

E.C. : L'oralité... C'est le drame d'un génie verbal. Et il faut dire que les Roumains ont le génie verbal, n'est-ce pas?

L.P. : Je suis né en Bucovine. Dans un village de Bucovine, il y a des paysans, des narrateurs extraordinaires, avec le génie de la narration. J'arrive pas à les dépasser, c'est impossible.

S.A. : C'est vrai qu'il est mieux placé... La plupart des choses que M. Pițu a publiées sont des histoires, des narrations, mais si complexes et avec des niveaux si imbriqués, qu'on a du mal à déchiffrer. Mais ce qui a été choquant pour moi tout le temps en le lisant c'était qu'il avait un public énorme, qui ne pouvait pas arriver à tous les niveaux de son écriture, naturellement, mais qui était attiré, je pense, surtout par ce

génie de narrateur. Je pense que vous héritez un peu du génie local, du *genius loci casvaniensis*³⁸.

E.C. : Mais, ça, sans doute. Moi j'ai senti tout de suite, parce que, quand je l'ai rencontré, il était connu, mais pas tellement. On le considérait un peu ridicule.

L.P. : On le connaissait dans certains milieux intellectuels, dans des cafés...

E.C. : Mais pas très connu ! Moi, j'ai été tellement impressionné par lui... Et j'ai pas changé d'avis depuis. Ce que j'ai pu rire quand j'ai appris qu'il a été condamné et il a fait onze ans...

L.P. : Non, il a fait, je crois, dix-huit ! Il en est ressorti en '64, donc il est entré, je sais pas, en '47-'48...

E.C. : Quand j'ai appris ça, j'étais à l'étranger... Ce pays, la Roumanie, c'est pas possible ! Il y a des limites au grotesque, au ridicule. C'est même impensable ! Dans son époque communiste, il avait connu pas mal de gens qui étaient très, très bien, ils étaient des amis, tous les types qui comptaient à l'époque. Mais que personne n'ait essayé de le sauver, pour moi c'était impensable. Foutu en prison comme un fanatique,

38. Le village natal de Luca Pițu s'appelle Cașvana et lui a inspiré toutes sortes de jeux de mots (auto)ironiques en roumain et latin.

comme un type dangereux, parce qu'on ne s'est pas rendu compte que c'était un génie verbal, pas un génie politique! (*Rires. Bruit de verres.*) Écoutez, servez-vous, parce que je suis incapable de servir!

S.A.: Oui, oui, oui. Nous ne sommes pas de grands buveurs.

L.P.: On vous a fait voir le livre de Belu Zilber? Non? On vous en a parlé? C'est Liiceanu qui a publié ce livre. Mais le titre n'est pas très accrochant. Dire que Belu Zilber liait la monarchie et la dialectique... Ça s'appelle *La Monarchie de droit dialectique*³⁹.

E.C.: Où est-il? Il vit encore? Il est mort?

39. Belu (Herbert) Zilber (1901-1978), qui a signé aussi Andrei Șerbulescu, membre du PC roumain dès l'entre-deux-guerres, (mais) ami de Cioran et Eliade. Espion soviétique, indicateur des services secrets roumains, apparemment espion américain également, a été promu par les communistes après 1945, mais mis en prison entre 1947 et 1964. Il a témoigné contre Pătrășcanu, son ancien ami. La formule „monarchie de droit dialectique”, trouvée dans ses manuscrits publiés après 1990, définit les régimes de type soviétique, basés selon Zilber sur l'indifférence des hommes (la monarchie de droit divin étant basée sur la croyance générale à l'existence de Dieu). Comme tant d'autres, de n'importe quelle conviction idéologique, Zilber croyait à la stabilité du système soviétique mondial, sauf conflit entre ses États.

L.P.: Il est mort, mais on a publié des manuscrits...

S.A.: ...qu'on a sauvés miraculeusement. Et des notes...

L.P.: ...des notes et des fragments, comme ça.

E.C.: C'était un drôle de type...

L.P.: Mais il a une vue très désabusée sur lui-même, une analyse de sa lâcheté. Parce qu'on l'a cuisiné...

E.C.: Pourquoi on l'a foutu en prison?

L.P.: Parce qu'il était très lié avec Pătrășcanu.

S.A.: Oui. Et quand Pătrășcanu est tombé...

L.P.: Quand on a dealé Pătrășcanu, on l'a impliqué dans le procès. Et lui, il a témoigné contre Pătrășcanu, parce qu'on a construit un scénario dont il était la cheville ouvrière, la pièce maîtresse...

E.C.: Il a...

L.P.: Oui, il a accusé Pătrășcanu.

E.C.: Pătrășcanu était quelqu'un de très bien...

L.P.: Oui. Alors, on s'est servi de Zilber, parce qu'il était faible, et il a témoigné contre Pătrășcanu.

S.A.: Dans un procès stalinien typique.

L.P.: Stalinien, oui. Il devait avoir manigancé des choses avec les Anglais, les Américains. Il est vrai que

Pătrășcanu avait eu des rencontres secrètes chez une dame qui s'appelait Lena Constante⁴⁰.

E.C. : Aaah...

S.A. : Qui a été elle aussi emprisonnée. Elle vient de publier un livre sur la condition des femmes dans les prisons roumaines.

E.C. : C'est intéressant. Je crois que je l'ai connue en fait, je savais qui elle était. Mais vous savez, j'ai quitté la Roumanie il y a si longtemps... Cela fait 52 ans !

L.P. : Il y a deux beaux livres sur les prisons roumaines. Celui de Zilber, où vous avez la perspective du faible, du lâche. Il raconte d'une manière désabusée comment il a été lâche, comment il en est venu à jouer le jeu. Et puis, il y a un autre livre, du Père Steinhardt. Vous en avez entendu parler ? Un Juif qui s'est converti en prison à l'orthodoxie.

S.A. : Steinhardt, Nicu Steinhardt⁴¹.

40. Lena Constante (1909-2005), artiste plastique et folkloriste, emprisonnée par les communistes. Son livre *L'Évasion silencieuse* (La Découverte, Paris, 1990), écrit en français, est un des témoignages les plus émouvants du Goulag roumain.

41. N. Steinhardt (1912-1989), écrivain, publiciste, critique littéraire, juriste roumain d'origine juive, converti au christianisme en prison (1960). Collègue de lycée et ami avec Noica, Eliade, Haig et Arșavir Acterian,

E.C.: Aaah, je l'ai très bien connu!

L.P.: Il a fait un beau livre, *Le Journal du bonheur*. Il s'était fait moine. Après avoir pris sa retraite, il est allé dans un ermitage du Maramureș, à Rohia. C'est là que je suis allé le voir. C'est très impressionnant et très intéressant, parce que lui, il faisait très bien son travail de moine...

E.C.: Oui, Steinhardt... Naturellement, je l'ai connu, je l'ai très bien connu. C'est un type sympathique et sincère, n'est-ce pas? C'était pas un faux jeton, comme ça, non?

L.P.: Non, non, un type très bien.

E.C.: Alors tous ces types ont fait de la prison!...

Alexandru Paleologu, Dinu Pillat, etc., licences en droit et ès lettres, avait parodié les discours et les auteurs de la „Jeune Génération”, non démunis d'un certain volet ridicule bombastique et dandy, dans un savoureux livre de 1934 signé Anthistius (un nom emprunté chez La Bruyère). Emprisonné dans le „Lot Noica” de 1959 à 1964, il est devenu moine au monastère orthodoxe de Rohia, au Maramureș. Son livre *Jurnalul fericitiei*, traduit dans plusieurs langues (*Journal de la félicité*, Arcantère, Paris, 1996, 1999, traduit par Marily Le Nir, préface par Olivier Clément) est devenu un repère incontournable de la littérature édifiante contemporaine inspirée par l'expérience concentrationnaire sous le communisme d'État.

L.P. : Mais il a fait un très beau livre. Si vous voulez, il y a là un mécanisme qu'il analyse très bien : la lutte contre l'oubli. Ils sont là, tous, je sais pas, quatre, cinq ou dix, dans la chambrée. Alors, chacun essaie de préserver la mémoire. Par exemple, ceux qui parlent des langues étrangères disent : „Tu sais comment on dit, je sais pas, *ciocîrlie*⁴², en anglais, ou en allemand, ou en...”. Et puis ils essaient de se rappeler, chacun essaie de préserver ce qu'il sait. D'échanger. C'est très bien fait. Bon, il y a les scènes sur le comportement des camarades. A part ça, il y a cette lutte contre l'oubli. Elle est très bien décrite par le livre de Steinhardt.

E.C. : On parle maintenant de Vulcănescu ?

S.A. : Oui, mais un peu moins qu'avant. C'est très étrange... C'est une bonne question. Paradoxalement, depuis le coup d'État/rébellion/révolution de décembre '89, on ne parle pas tellement de Vulcănescu, tandis qu'avant on en parlait assez souvent et on avait commencé à éditer ses écrits dans des revues à petite circulation.

L.P. : Littéraires plutôt.

S.A. : Mais il était devenu un objet de snobisme intellectuel très important. Et maintenant tout le monde a

42. „Alouette” (en roumain).

découvert plus ou moins la filiation Vulcănescu – Noica. Par exemple, dans un très bref texte de Vulcănescu, *Dimensiunea românească a existenței*, qu'il avait publié en '43, il y avait déjà, *in nuce*, ce que vous savez très bien de Noica, *Sentimentul românesc* et tout. Et pour pas mal d'intellectuels en Roumanie, des plus snobs aux plus sérieux, il y avait un courant qui expliquait un peu Noica comme une sorte de narrativisation de ce petit texte de Vulcănescu⁴³, et une...

43. Le texte de Vulcănescu est dédié à Cioran. Dans une lettre de Paris à Vulcănescu, datée du 3 mai 1944, Cioran disait qu'il aurait voulu écrire le complément *négatif* de *Dimensiunea...* Mais un meilleur destinataire de *Dimensiunea...* aurait pu être Constantin Noica, celui qui allait développer sous le régime communiste une métaphysique de l'ethnie-nation influencée de manière décisive par Vulcănescu (et Heidegger). Constantin Noica (1909-1987), disciple de Nae Ionescu et ami de Cioran, Eliade et tant d'autres membres de la „Jeune Génération”, a eu, lui aussi, une bourse à Paris, en 1938-1939. Après avoir soutenu sa thèse de philosophie en 1940 à Bucarest, il a travaillé pour le service culturel du gouvernement roumain à Berlin entre 1940 et 1944 (en Allemagne, entre autres, il a participé plusieurs fois au séminaire de Heidegger, avec d'autres jeunes Roumains). De toute façon, la pensée de Cioran sur le néant, y compris celle sur le néant valaque/roumain, s'inscrit dans une dynamique de la culture roumaine dont je dresse une esquisse dans les notes

L.P. : ...amplification.

S.A. : Amplification, oui.

E.C. : Je l'ai vu à Paris, je pense, deux fois. Vulcănescu était venu en mission. C'était avant la guerre.

S.A. : Quand il était sous-secrétaire d'État.

E.C. : Et partout, vous savez, sa distinction, sa finesse... C'était une impression extraordinaire. Il y a des gens qui m'ont demandé ce qu'il est devenu. Et j'ai dit : „Tout ce que je peux vous dire c'est qu'il est en prison”.

L.P. : Mais, si je me rappelle bien, il a fait un stage à Paris, où il était venu dans les années '20. Et il avait assisté à des conférences de Berdiaev...

E.C. : C'est tout à fait possible. Oui, c'est l'époque de Berdiaev.

L.P. : Parce que, par la suite, il a construit une théorie qu'il exposait oralement sur sa préférence pour le virtuel...

E.C. : J'ai appris comment il a été traité en prison. Mon frère, qui était en prison aussi, et qui l'a connu, m'a dit qu'il était d'une distinction...

de la version roumaine de cet entretien. En français, la meilleure analyse de cette pensée paradoxale de l'ethnie-nation a été donnée par Claude Karnoouh, dans son livre de 1990, réédité en 2008, *L'Invention du peuple. Chroniques de Roumanie*.

S.A. : Oui. Il est mort comme un martyr chrétien, donc, c'est un martyr. Il y a une histoire qu'on raconte, avec Vulcănescu qui s'est couché à même la terre, le béton, pour protéger un camarade de prison qui était malade. Donc lui, qui était grand et costaud...

E.C. : Mais il est mort plus ou moins comme ça, n'est-ce pas?

S.A. : Oui, et il est mort, apparemment, par suite de ce geste de protéger le faible et d'assumer le martyr.

E.C. : C'est étonnant...

L.P. : C'est un geste tolstoïen, non? Je me rappelle...

E.C. : Moi, je l'ai vu donc à Paris en mission officielle, pour des questions d'économie. Il voyait l'avenir, mais quand même pas comme ça. Il n'avait pas une vision tragique, mais il sentait quelque chose.

S.A. : Il a un texte très beau, très dramatique, son apologie. Lors du procès qu'on lui a monté, il a eu une prise de position extraordinaire où, s'appuyant sur le droit positif, il essaie de démontrer son innocence, à plusieurs niveaux. On lui imputait...

L.P. : ...d'avoir vendu le pays...

S.A. : ...d'avoir vendu le pays et d'avoir provoqué le désastre, la débâcle économique du pays. Mais il

démontre que la Roumanie pendant la deuxième guerre mondiale était le seul pays à avoir une relation économique profitable avec les Allemands.

L.P. : Oui, un système de *clearing*.

(Fin de la première cassette.)

E.C. : Il faudrait qu'il y ait en Roumanie un homme politique très important, une autorité qui explique aux Roumains : „Il faut changer d'attitude!". Maintenant on parle tout le temps de l'ennemi. Parce que les Hongrois, sur le plan international, comptent.

L.P. : Oui. On ne peut pas les comparer à nous. Ils sont mieux implantés dans tous les milieux.

E.C. : En France, il fut un temps où la Roumanie comptait. Maintenant, c'est fini. Et la Hongrie, c'est le contraire. Et cette idiotie du nationalisme... Il faut dépasser ça, parce que les deux millions de Hongrois ne vont pas renoncer... La seule façon c'est faire des concessions et, comment dirais-je, trouver une formule de cohabitation. Mais on peut pas demander aux Hongrois d'écrire en roumain et changer de langue. C'est pas possible! C'est un peuple orgueilleux, très orgueilleux...

L.P. : Il y aurait une formule qui consisterait à être mieux qu'eux! Quand on est mieux qu'eux et qu'on leur propose un modèle, ils vous imitent, non? C'est

le cas des Roumains qui vivent en Hongrie : parce qu'il y a des Roumains à Debrecen, etc. Pour eux, le modèle hongrois est un modèle de vie, le style de vie hongrois est supérieur au style de vie roumain. Ils imitent, quoi ! Et alors... On a rien à leur proposer. Sauf la haine.

E.C. : En Roumanie, ce qui est très grave, c'était la malchance qu'après la guerre on n'ait pas eu des gens avec une sorte de sagesse. Il fallait une sorte de sagesse politique. Les Roumains ont trop souffert et ils sont déséquilibrés. Cela peut mal finir pour la Roumanie. J'ai des amis hongrois qui disent : „Oh, vous savez, ça va pas du tout chez vous, ça peut être mauvais pour l'avenir”.

L.P. : J'ai bien apprécié votre entretien avec François Fejtő, non ?

E.C. : Oui, mais c'est un ami...

L.P. : Oui, c'est un ami. Vous le connaissez depuis longtemps ?

E.C. : Oui, oui...

L.P. : Mais c'est bien. Vous, par exemple, vous êtes arrivés à vous entendre sur les questions essentielles.

E.C. : Ah, oui... Je le connais depuis longtemps. Lui, il est spécialement très sage. Il est très émancipé, n'est-ce

pas? Il connaît les problèmes, et c'est avec un type comme ça qu'il faudrait entamer les pourparlers, au lieu de sortir des mots contre la Hongrie...

L.P.: Mais il y a des intellectuels à Budapest et même à Tîrgu-Mureş, leur centre spirituel en Roumanie. Des types bien, des romanciers, essayistes, intellectuels de qualité, avec qui on peut parler.

S.A.: Il y a eu une rencontre en mars '90 entre des intellectuels roumains et des intellectuels hongrois – à Budapest. Il y avait aussi des Hongrois de Transylvanie dans la délégation roumaine. C'était une très bonne rencontre, très amicale, mais pendant tout ce temps-là il y avait les conflits interethniques de Tîrgu-Mureş.

L.P.: Et une certaine droite, si on peut appeler ça „droite”, parce qu'en Roumanie „droite”, „gauche”, ça ne veut rien dire...

E.C.: Ça n'a pas de sens. C'est la confusion.

S.A.: Oui, c'est la confusion totale.

E.C.: C'est très curieux, les gens me demandent: „Comment se fait-il qu'il y ait ce chaos en Roumanie?”. Parce que ça paraît invraisemblable. Alors je dis: „Ecoutez, ça fait 53 ans que j'ai quitté mon pays. Je peux pas vous donner une réponse précise, mais il y

a sûrement quelque chose de détraqué dans la psyché roumaine...". C'est mal parti, c'est même insensé. Pourquoi il y a aucun homme politique... C'est la bande de Ceaușescu qui continue! C'est pas possible! Il y a des gens très bien, mais il aurait fallu des gens neutres, ou des gens à l'esprit politique. Oui, ils sont très fiers parce que Mitterrand les soutient...

S.A.: Une drôle de fierté!

E.C.: Mitterrand s'en fout, n'est-ce pas? C'est inefficace, lui il est en perte de vitesse...

S.A.: Même en France, il est contesté...

E.C.: En France, surtout!

L.P.: Il se trompe de pédale! Rappelez-vous la déclaration qu'il a faite après le putsch!

E.C.: Ridicule. Mais il est impensable qu'il n'y ait pas une équipe politique...

S.A.: Oui, mais comment conquérir le vrai pouvoir, voilà le problème. Parce qu'il n'y a pas eu de transmission du pouvoir!

L.P.: Il y a eu un coup d'État!

S.A.: Même pas!

L.P.: Oui, on ne peut parler de coup d'État, quand...

S.A. : ...quand c'est les nôtres qui gagnent! *Pleacă ai noștri, vin ai noștri!*⁴⁴ C'était la recette roumaine traditionnelle!

E.C. : C'est ça qui paraît grotesque!

L.P. : Vous avez très bien compris, parce que si on regarde un peu du côté de la Securitate, non seulement elle n'a pas été démantelée, mais tous ses chefs ont été promus. Qui c'est qui a gagné la partie?

E.C. : Mais c'est extraordinaire! Stupéfiant! Qu'on explique aux Français qu'est-ce que c'est que ce pays... C'est absolument insensé!

S.A. : Maintenant j'en viens à l'idée que les intellectuels qui ont proposé au pays une résurrection morale, donc qui ont fait retomber tous les problèmes d'ordre politique, économique et tout dans le territoire de l'éthique, ont eu tort. Ce n'est pas un message de type mystique qui pourrait sauver la Roumanie, mais une action politique concrète. Quand on fait vraiment de la politique, c'est la conquête du pouvoir qui doit être opérée, non pas la résurrection morale. On peut très bien fonder une série de cloîtres

44. „Ce sont les nôtres qui s'en vont, ce sont les nôtres qui viennent!” (en roumain), boutade inspirée par l'absence de changement au niveau du système politique roumain.

d'un succès extraordinaire, des ordres religieux, mais on ne peut pas faire de la politique avec ça.

E.C. : Alors comment expliquer aux premières élections le choix de ces types venus de l'étranger, qui ont peut-être leurs mérites, mais qui n'avaient plus de contact avec la Roumanie?⁴⁵ Ils n'ont rien obtenu. Je n'ai pas suivi de près, c'est d'après ce qu'on m'a dit, mais c'est absolument insensé. Il aurait fallu des types plutôt jeunes, qui connaissent la situation, etc., mais pas ces vieillards, qui sont riches, par-dessus le marché. C'est là l'erreur, aussi...

L.P. : Mais en Roumanie il n'y a pas de culture politique. La population est facile à manipuler, à manœuvrer. Il suffit de deux ou trois slogans efficaces...

45. Lors des premières élections postcommunistes, le 20 mai 1990, Ion Iliescu, ancien cadre supérieur du PC, a obtenu 85,07% des voix, tandis que ses deux adversaires, revenus au pays après des années (Radu Câmpeanu) ou bien des décennies (Ion Rațiu) à l'étranger, n'ont obtenu que 10,64%, respectivement 4,29% des suffrages. Câmpeanu, qui avait vécu en France, et surtout Rațiu, qui était assez vieux, avait vécu en Angleterre et arborait un papillon, était perçus par la masse des électeurs comme des étrangers, tandis que les partis politiques qu'ils représentaient, des partis dits „historiques” (constructions postcommunistes qui se réclamaient de leurs homonymes précommunistes, le Parti national-libéral et le Parti national-paysan), étaient considérés comme réactionnaires.

S.A. : En outre, *l'intelligentsia* – cette partie des intellectuels qui ont tendu à produire et à utiliser par la suite un système de transformation du pouvoir symbolique en pouvoir pur – est pour l'essentiel d'origine urbaine. La haute *intelligentsia* roumaine a une connaissance très faible – si connaissance il y a ! – de ce qui se passe vraiment dans le pays. Luca Pițu, par exemple, et moi-même, nous sommes nés à la campagne et nous y avons vécu un certain temps⁴⁶, en général jusqu'au début du lycée, et on a commencé à comprendre comment les gens vivaient en réalité. Mais il y a des gens de la haute *intelligentsia* roumaine – qui donne la plupart des personnages de la nouvelle classe politique, si on peut dire – qui n'ont jamais vu un village ! Bon, les villages de Maramureș, pittoresques, etc., mis à part. Un village réel, dans la plaine moldave, ou dans la plaine valaque, un village pauvre, avec de vrais paysans et de vrais ouvriers, c'est ce qu'on doit connaître avant de commencer une action politique. Parce qu'autrement on a toujours cette théorie du peuple qui est bon par la nature, mais qui a été corrompu par les communistes. Et c'est essentiellement ce que les communistes disaient : que le peuple roumain est merveilleux ! Et donc, s'ils

46. Né en ville, j'ai vécu surtout à la campagne pendant mes premiers quinze ans.

commencent avec ce genre de propos, ils montrent par cela qu'ils ne sont pas mieux que les autres! Parce qu'on peut pas bâtir l'action politique seulement sur de la démagogie, sur du populisme!

E.C.: C'est absolument un mensonge! Alors, les gens qui ont approché la Roumanie m'ont dit: „Mais c'est inimaginable!“. C'est le mensonge et une sorte de lâcheté aussi. Je trouve ça d'une tristesse sans nom.

L.P.: Et ce discours-là, c'est vraiment scandaleux. Après la fuite de Ceaușescu, tous les intellectuels commençaient à s'apitoyer sur eux-mêmes: „On a été lâches, on a...“, en essayant par exemple d'occulter le fait qu'il y ait eu, tout de même, des rudiments d'opposition politique – quelques opposants par-ci, par-là, non? „À genoux, on a tous été lâches, on n'a rien fait...“

S.A.: Ce qui n'est pas vrai du tout! Et en plus, il y a eu quelque chose de très drôle. Enfin, de très drôle... De très triste, aussi! Il y a eu une sorte de dissidence plutôt intellectuelle qui essayait de protester contre des abus qu'on dirait professionnels et qui prenait soin de ne jamais – comment dire? – toucher à la question essentielle, *le politique*. On protestait contre la marginalisation d'un poète. Mais on ne disait pas pourquoi! Ce poète-là voulait aller comme d'habitude à la Mer Noire dans la villa des écrivains, assurée

par le Parti Communiste Roumain, n'est-ce pas? Et c'est contre le refus des autorités de l'admettre toujours dans cette villa, qu'ils protestaient! Et on a appelé ça une dissidence!

E.C.: Non! C'est énorme!

S.A.: Oui. On m'avait proposé, d'une façon assez trouble d'ailleurs, de cosigner une pétition contre les autorités professionnelles, pas contre le Parti, juste avant la chute de Ceaușescu, en faveur des écrivains qui vivaient bien – bon, n'en parlons plus –, mais qui protestaient contre la „marginalisation” d'un collègue. Je n'avais pas du tout envie d'obtenir des avantages du genre „villa des écrivains”! Donc... Tandis que, à Iași par exemple, ou à Cluj, et même à Bucarest, il y a eu des gens qui protestaient vigoureusement contre le problème réel du pays, qui était le problème politique, et contre Ceaușescu avec. Eh, j'appelle ça : opposition! Mais par la suite on a passé l'éponge et maintenant les plus proéminents sont ceux qui protestaient pour obtenir du Parti des privilèges. Ceux qui ont fait de la dissidence, enfin, de l'opposition digne de ce nom, sont de nouveau oubliés, après avoir été très critiqués...

L.P.: ...même si on prend en considération les grèves, comme celle des mineurs de Jiu en '77. Mais c'est toujours une série d'échecs. Bon, ils ont fait prisonnier

le premier ministre. Cela aurait pu mener à quelque chose⁴⁷.

S.A. : Mais ils ont lâché proie !

L.P. : Les émeutes de Braşov⁴⁸...

E.C. : Oui, c'était important.

47. Les 1-3 août 1977, les mineurs de la Vallée de Jiu ont protesté contre le projet d'une nouvelle loi affectant leurs retraites et contre les conditions impropres de vie et de travail. Ils ont même sequestré dans la mine un haut responsable national du PC, Ilie Verdeţ, et ont scandé contre Ceauşescu, qui était venu sur place. Les autorités communistes ont réussi à calmer le jeu en faisant des promesses, et ont réussi à briser par la suite à briser le groupe dirigeant de grévistes. Noyautés par la Securitate, leurs leaders radicaux transférés dans d'autres localités, emprisonnés ou bien „vaporisés”, les mineurs sont devenus une sorte de milice, de force paramilitaire, utilisée par les néocommunistes après 1990 pour des opérations coup de poing (appelées „minériades”) contre les mouvements démocratiques et même contre les gouvernements qui voulaient entreprendre des réformes. Cette forme de terreur et de manipulation a apporté à la Roumanie une triste singularité dans l'ensemble de la „Transition” en Europe Centrale et Orientale.

48. Une révolte spontanée dans la nuit du 14 au 15 novembre 1987 qui a évolué vers une grève des travailleurs le 15 novembre 1987. Vite écrasée par le régime, la grève avait surtout montré qu'une révolte était possible „même en Roumanie”.

L.P. : C'était important, mais je sais pas, c'était comme des bombes à eau, des bulles qui éclatent.

E.C. : Non, mais c'est l'échec permanent. J'imagine que vivre ça en Roumanie doit être assez pénible, mais à l'étranger aussi. Parce qu'on peut pas ne pas suivre les événements, malgré tout. Les gens qui me demandent : „Mais qu'est-ce que c'est?”. Et finalement, par fatigue, je leur dis : „C'est l'échec permanent”. (*Rires.*) C'est pas la peine... C'est le pays de l'échec, c'est la spécialité roumaine.

S.A. : *Specificul românesc !*

E.C. : *Specificul românesc...*⁴⁹ Oui, ça commence bien, mais ça fout le camp et ça déroute. Alors, le résultat,

49. *Specificul românesc* (le spécifique roumain) est le syntagme qui résume le débat endémique sur la „roumanité” – ou bien „roumanitude” (cf. „négritude”) –, puisque les conclusions en sont souvent négatives et peuvent devenir positives seulement par apophase, paradoxe, (auto)ironie. Ce débat, dont les origines se trouvent dans l'autocritique ethnique des Moldaves (cf. Démètre Cantemir, *Descriptio Moldaviae*) ou des Roumains en général (cf. Ion Budai-Deleanu, *Țiganiada*, „La Tsiganiade”, parodie du style épique héroïque), a connu sa première version auto-laudative dans les ouvrages de l'École Transylvaine, une élite intellectuelle des Roumains transylvains uniates. Sur ces antécédents, la génération roumaine de 1848, formée dans la plupart des cas à Paris, a articulé une caractérologie

honnêtement, est que maintenant on ne prend plus la Roumanie au sérieux. C'est ça le résultat. On dirait même qu'il fallait plus la respecter sous Ceaușescu que maintenant... Parce que ce type-là... On savait ce qu'il était, mais il avait une sorte de tenue... Et on le redoutait, n'est-ce pas? Maintenant, c'est le chaos.

S.A.: Oui. Mais la période, je pense, dans l'histoire contemporaine de la Roumanie, la période la plus extraordinaire a été celle des tout premiers jours après la chute de Ceaușescu, quand tout le monde...

E.C.: ...s'entendait bien!

nationale palyngénétique et une esthétique métaphysique de l'ethnie-nation. L'autocritique nationale a repris avec le groupe conservateur moldave „Junimea” („La Jeunesse”), dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle, pour engendrer une nouvelle réaction optimiste au début du vingtième et, sous l'impact du modernisme et de la culture allemande, une stylistique et une ontologie ethnique dans l'entre-deux-guerres. Cioran s'inscrit dans cette série, qui allait imploder dans une anthropologie raciale juste avant et pendant la deuxième guerre mondiale, pour refaire surface dans les années soixante comme idéologie national-communiste qui en récapitulait l'histoire „naturelle”. Mais Cioran, contre l'avis de la plupart de ses amis, refuse d'emblée l'idée même de spécifique national. Voici le sous-texte de notre emploi (auto)ironique du syntagme.

L.P. : Une espèce de carnaval ! Comme en '68.

S.A. : Oui. Et même plus que ça, parce qu'en '68 il y avait pas mal de gens dans les rues, c'était un mouvement de masse, tandis qu'en Roumanie ce n'était pas le cas. Il y avait ça et là, dans quelques villes, de vrais mouvements de masse, mais tous les autres en ont profité. Le lendemain ils se sont retrouvés avec cette liberté et cette stature héroïque flambant neuve qu'ils ne pouvaient pas trop gérer. Une sorte de fierté, comme celle des étudiants complètement ignorants, qui passent un examen et après produisent l'histoire de leur succès. J'ai commencé à avoir honte très vite, parce qu'on m'écrivait de l'étranger. Je me souviens de la lettre d'un grand professeur hollandais, F.R. Ankersmit, qui m'écrivait : „Je vous félicite pour les exploits du peuple roumain...”. Et j'ai dû rétorquer : „Allez, ce n'est pas du tout comme ça !”. (*Rires.*) Oui, oui. Je garde cette lettre.

E.C. : Vous savez, j'ai pas eu de contact avec les jeunes. Sauf une seule fois, avec des jeunes de Sibiu. Ils sont venus, ils voulaient me voir, c'étaient des étudiants. Une dizaine, ou une vingtaine. J'ai parlé un peu avec eux et ils m'ont fait une très bonne impression. C'était après la chute de Ceaușescu. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose qui se préparait. J'étais très impressionné. Ils avaient un langage très

raisonnable. Et il n'y a pas eu de résultat. Je me suis dit : „Comment se fait-il? Mais il y a eu ce mouvement des étudiants!”. Vu de loin, c'était pas nul! Eh bien, ça a échoué!

L.P. : Ça a échoué. Cela a même eu une espèce d'impact négatif sur les électeurs, parce que c'était avant les élections. Ils ont dit : „Ces gens-là vont nous foutre le bordel partout”. Et ça a marqué une partie de l'électorat.

S.A. : Et ils se sont endurcis, oui.

E.C. : C'est extraordinaire!

L.P. : Et ils ont voté Iliescu, quoi. Ça a eu donc un impact négatif.

S.A. : Oui, parce que d'une part c'étaient les propos des représentants des partis soi-disant historiques, qui avaient dit, dès leur premières visites en Roumanie, qu'il s'agissait de chasser tous les communistes – et il y en avait quatre millions, n'est-ce pas? Cela montrait d'une part qu'ils ne connaissaient pas l'histoire du pays, qu'ils voulaient considérer toute l'histoire récente comme un trou noir, et qu'ils n'avaient pas la socialisation qui avait eu lieu en Roumanie, quand même...

L.P. : Le communisme avait changé les mentalités, le communisme était entré dans les mœurs, dans le style de vie...

S.A. : Oui. Et comment dire ça et après prétendre à la fonction de président ?

L.P. : L'éliminer du jour au lendemain – comment ? Parce que même si je dis : „je suis anti-communiste, j'ai rien du communisme”, c'est un mensonge, parce qu'il y a des choses qui me sont venues par l'éducation, je ne sais pas comment, des choses dont je ne suis pas conscient.

E.C. : Attends, je voudrais poser une question. Je suis ami de Ionesco et de sa fille, Marie-France. Et elle est une enthousiaste du roi. Elle m'a lu une trentaine de pages des mémoires du roi⁵⁰. Quand même, c'est pas absolument nul.

S.A. : C'était le livre d'entretiens avec Mircea Ciobanu, par hasard ? Un livre qui est sorti en Roumanie ? C'est ça, peut-être ?

E.C. : Je ne sais pas. Elle m'a lu une trentaine de pages, comme ça. Et je me suis dit : „Cet homme pour lequel, je pense, j'avais le plus grand mépris, parce que c'est un pauvre type...”. Mais là, c'est sa vie qui m'a impressionné. Ce type a été victime toute sa vie.

50. Très vraisemblablement, une partie du livre d'entretiens du roi avec le poète Mircea Ciobanu, *Convorbiri cu Regele Mihai I al României*, Humanitas, Bucarest, 1991.

Toute sa vie ! J'ignorais ça. Comment est-il possible de traiter un homme comme cela ? C'est même impensable. Et qu'on ne l'ait pas défendu, que les Roumains soient quand même en... Alors elle m'a lu tout ça. Évidemment, on voit que c'est pas un type énergique, mais au moins il est sincère ! Il ne parle que de ses échecs, et ils sont considérables ! (*Rires.*)

L.P. : Il arrive à les bien mettre en évidence !

S.A. : C'est vrai que ce n'est pas difficile !

E.C. : Non, non, mais c'était une suite inouïe. Moi j'écoutais comme si... Parce que j'avais un très grand mépris pour lui.

S.A. : Mais dès son enfance il a été victime !

E.C. : Victime ! A un degré inimaginable ! Traité comme le dernier des domestiques ! Et je me suis dit : „Quand même, ce type, au moins, c'est sûrement pas un escroc !”. La fille de Ionesco, elle est au courant de tout ça et elle dit que c'est un type très bien, qu'il n'a pas d'orgueil... Mais c'est un homme qui a été humilié toute sa vie. Traité comme le dernier des derniers ! Alors tant qu'à faire, il valait mieux que ça soit, comment dirais-je...

L.P. : Un symbole de la Roumanie, non ?

S.A. : Oui, il est un symbole de l'échec, non ?

E.C. : De l'échec, oui !

S.A. : Une incarnation de l'échec. Il est représentatif. Sans élections, on peut le considérer un symbole...

L.P. : Les Roumains ne font que vivre l'échec et la suite de leur échec, par l'intermédiaire de leur représentant...

S.A. : ...de leur échec absolu !

L.P. : Vous connaissez l'anecdote, enfin, la définition... Il y avait sous Ceaușescu une définition roumaine du champagne : le champagne, c'est une boisson que boit la classe ouvrière par l'intermédiaire de ses représentants. (*Rires.*) Oui, justement, le roi, de ce point de vue, est un représentant. Donc, les Roumains peuvent revivre leur échec en lui.

E.C. : Non, mais, au fond, s'il y avait ce roi, au moins on saurait que c'est quelqu'un d'honnête, n'est-ce pas ?

S.A. : Oui.

L.P. : Les intellectuels en Roumanie le pensent.

S.A. : Oui. Et il y a des royalistes, de plus en plus, maintenant en Roumanie.

E.C. : Parce que, regardez, la fille d'Ionesco est très intelligente. Vous la connaissez, non ?

S.A. : De nom.

E.C. : Oui, oui.

L.P. : De réputation.

E.C. : Pour nous, c'est elle qui... Alors donc elle m'a lu une trentaine de pages, enfin. Une suite incroyable d'échecs, n'est-ce pas? Il était traité comme le dernier des êtres, n'est-ce pas? Par le père, par la mère, par tout le monde. Et donc après un échec si remarquable, il est strictement impossible que... Il a quand même une expérience capitale et de toute façon on serait sûr que c'est pas quelque chose de pourri, de je ne sais quoi.

S.A. : Y a-t-il une possibilité, pour un Roumain, d'intégrer toujours de l'échec dans sa vie? Par exemple, toutes les histoires que les gens racontent sont en général des histoires à succès! Des histoires de leur succès. Est-ce qu'il y a une possibilité pour nous d'intégrer l'échec et de faire quelque chose avec? De vivre avec cet échec?

E.C. : Ce mouvement de la jeunesse, qui a duré quelques mois, ça promettait quelque chose. Quand j'ai vu que tout ça tombait à plat, je me suis dit : „Ça c'est très grave!”. Parce que les jeunes... On sentait de loin qu'il y avait un frémissement, il y avait quelque chose. Et j'ai vu que c'était grave, que cela sombrait... Ça prouve que le mal est plus profond qu'on ne pense, et effectivement c'est devenu une fiction. Parce que,

normalement, et il y en avait pas mal, ils fallait continuer, être présents. Mais ça s'est effrité et ça c'est très grave. Et aucune explication n'est satisfaisante...

L.P.: Il n'y a pas suffisamment d'énergie, d'enthousiasme, de volonté dans les jeunes, non?

E.C.: C'est ça qui m'a semblé très grave⁵¹.

S.A.: Oui. Mais c'est aussi parce qu'il y a cette pédagogie, cet apprentissage social de l'échec qui est toujours très important en Roumanie, non? On l'apprend très vite, non?

51. Du 22 avril au 15 juin 1990, la Place de l'Université, dans le centre de Bucarest, un des hauts lieux symboliques de la révolte populaire de décembre 1989 et de sa répression sanglante, a été la scène d'une manifestation-marathon des jeunes contre le Pouvoir néocommuniste (on parlait de „restauration communiste”, surtout après les élections du 20 mai). Le 13 juin avant l'aube, les forces d'ordre ont attaqué et détruit les campements des protestataires, assistées par des travailleurs bucarestois mobilisés par les autorités. Dans la soirée, des trains de mineurs sont arrivés, et le 14 juin la répression a atteint son comble : morts, blessés, destruction de biens, investissement des sièges des partis et des ONG opposés au nouveau pouvoir. Le président Iliescu a remercié les mineurs le 15 juin pour avoir aidé au rétablissement de l'ordre, ce qui démontre une fois de plus le caractère organisé, officiel, de la „minériade”.

E.C. : C'est héréditaire, n'est-ce pas?...

S.A. : Oui...

E.C. : ...la défaite...

S.A. : Oui, il y a de l'héréditaire, mais il y a aussi de l'acquis. On l'apprend!

L.P. : On est des défaitistes nés!

S.A. : Oui, oui, on est des défaitistes nés. Mais en plus on l'apprend, on l'apprend tous les jours.

L.P. : On est célèbres dans le défaitisme.

E.C. : Absolument! Quand j'ai vu que tout ça s'est effrité, je me suis dit : „Il y a quelque chose qui ne va pas”. C'est donc une catastrophe nationale innée! Comment se fait-il que cette jeunesse – même à l'étranger on était impressionné! – s'effrite? On n'en parle plus. Cela est très grave. Et pose le problème du : „Qu'est-ce que c'est que ce peuple?”. C'est pour ça que les gens posent cette question. Il me la posent à moi : „Comment expliquez-vous ce peuple?”. (*Rires.*) Non, mais ils ajoutent : „Nous ne comprenons rien à ce qui se passe dans ce pays!”. Et je leur dis : „Mais vous savez...”.

L.P. : Et maintenant on est arrivé nous, qui vivons là-bas, à n'y plus rien comprendre. Parce que la seconde venue des gueules noires à Bucarest... je n'y

pige rien, quoi. J'étais là, à Paris, donc... Les mineurs reviennent sur Bucarest... Pourquoi faire?

E.C.: Oui. L'échec du mouvement de la jeunesse – toute la presse étrangère en parlait –, cet effacement, est un signe. Vraiment, ça rend désespéré.

S.A.: Oui, mais ça montre aussi qu'on ne peut apprendre que l'échec en Roumanie. On ne peut pas apprendre le succès. Nous devons y penser. C'est une question très profonde. Nous avons formulé, les intellectuels surtout, un message qui a été transmis vers les autres couches de la société avec cette autorité pédagogique des intellectuels : la conscience des intellectuels qu'on ne peut faire autrement qu'échouer. Donc, ça...

E.C.: C'est la forme du succès.

S.A.: Oui, c'est ça, c'est ça! Le succès en Roumanie c'est d'échouer...

L.P.: Le succès à l'envers, quoi.

S.A.: Le succès à l'envers, oui. C'est le *mundus inversus*.

E.C.: C'est tout à fait ça.

S.A.: Et il y a cette histoire, qui n'est pas à négliger, que les autres ne peuvent plus apprendre des gens qui ont du succès. Les Roumains ne peuvent pas apprendre le succès. Parce qu'il n'y a pas eu d'apprentissage

en sens inverse. Dès que quelqu'un a connu le succès, personne n'en a voulu entendre...

L.P.: Mais ça fait partie probablement des racines profondes de la mentalité balkanique, c'est-à-dire que le succès – admettons que quelqu'un (voisin, ami) remporte un succès quelconque – blesse davantage que ça n'encourage. *Să moară capra vecinului!*⁵²

S.A.: *Să moară capra vecinului!*

E.C.: Oui, oui, mais, malgré tout, cette jeunesse, de loin, a fait une certaine impression. J'avais l'impression que quelque chose allait changer. Moi j'étais persuadé que ça allait éclater. Par les jeunes... Et quand j'ai vu que tout s'est écroulé...

L.P.: Peut-être qu'il y aura de répercussions à long terme. Et puis, moi j'avais des critiques à faire. Bon, il y avait un rassemblement sur la Place de l'Université, mais il n'y avait pas de discours, parce que les chefs...

52. „Que la chèvre du voisin meure!”, ou „Que la chèvre du voisin meure aussi!” (en roumain), expression du sentiment d'envie, même de haine contre l'Autre, une émotion toxique que les Roumains eux-mêmes considèrent comme étant représentative de leur interaction sociale. C'est un peu le correspondant négatif de l'expression américaine „Keeping up with the Joneses”, ou bien une description plastique populaire du mécanisme de „compétition mimétique” (pour citer René Girard).

S.A. : ...il y avait la confusion des langues !

L.P. : ...la confusion des langues, oui. Les chefs étaient en général les étudiants en vue, mais c'étaient ceux qui avaient des fonctions au niveau des jeunesses communistes.

E.C. : C'est ça.

L.P. : Des chefs. Des komsomols, quoi. Alors, quel langage ? Ils ne connaissaient que le langage de, je sais pas, d'Adrian Păunescu⁵³. Des slogans. Ils n'avaient rien à dire.

E.C. : Mais c'est ça. Et donc ce néant... C'est ça qui est inquiétant. Parce que c'est un peuple intelligent, les Roumains, quand même.... Mais c'est extérieur. C'est brillant, mais ça n'a pas de base. Il y a quelque chose

53. Adrian Păunescu (né en 1943), ancien poète „de cour” de Ceaușescu, organisateur d'un cénacle qui montait de véritables messes populaires du culte de la personnalité, qui combinaient le spectacle de folk, pop, rock et de poésie véritable (Păunescu est un poète de talent, par ailleurs) avec des ovations et des louanges dédiées au „Génie des Carpates”. Ces spectacles, déroulés des fois sur les stades, étaient presque la seule forme d'expression publique d'une culture des jeunes dont les éléments plus alternatifs étaient récupérés de la sorte et noyés dans une déferlante de propagande dans la plus pure tradition *agitprop*.

qui cloche à la racine. Et c'est ça peut-être le drame... C'est incurable, ce défaut.

S.A. : J'ai vu la même chose en Bessarabie, lorsqu'ils avaient commencé à lutter pour l'acceptation du roumain comme langue officielle. On faisait des discours, tout le temps, et les intellectuels venaient devant les caméras de la télévision de Chişinău, pour s'adresser aux gens. Et il y avait tout l'enthousiasme, tout le pathos et toute la volonté d'exprimer quelque chose, sans le discours. La langue n'y était pas ! Dans des situations pareilles il n'y a que la glossolalie qui puisse...

L.P. : L'enthousiasme infralinguistique !

S.A. : Oui. Il n'y a que la glossolalie... À la limite, ils devraient commencer à la pratiquer, *a vorbi în limbi*. Ça aurait pu être mieux ! Ils articulaient, mais à peine, des propos très primitifs, calqués sur la langue de bois soviétique. Et il n'en résultait rien. À Bucarest, du balcon de la Place de l'Université, lors des rassemblements des étudiants, il y avait des bribes de discours en langue de bois pure. Mais il y avait aussi un niveau de discours sur la société civile, qui était une chose complètement floue, vu que pour les intellectuels roumains l'identité commençait précisément par le mépris de la société. Comment parler de la société civile immédiatement ? Et puis, il y avait une sorte de

discours nationaliste, mais plus subtil peut-être que les discours nationalistes primitifs, qui puisait ses motifs et même son imagerie dans les textes de Noica. Je m'en souviens, puisque j'attendais là-bas, dans le balcon, avec deux-trois gens du Groupe pour le Dialogue Social⁵⁴, pour transmettre notre message. Et il y avait deux ou trois filles qui se sont succédé au balcon tenant des propos inspirés par cette métaphysique populaire très basse de type Noica, et des propos semidoctes classiques. Elles parlaient depuis le balcon vers les foules qui s'agitaient en bas...

L.P. : Ça faisait un peu Hyde Park !

S.A. : Oui. Tout le monde venait et pouvait dire n'importe quoi. C'était la fête, c'était...

L.P. : ...le carnaval.

S.A. : Le carnaval, oui.

E.C. : Quand j'ai vu le spectacle de ces échecs successifs, j'ai voulu écrire un livre avec ce titre : *Le Néant roumain*. Finalement, je ne l'ai pas fait, parce que...

54. La première association des intellectuels engagés de Roumanie, formée en décembre 1989 – après la „Révolution” – par des anciens dissidents et opposants au communisme. Par ses actions civiques, par ses proclamations et par son hebdomadaire, *22*, le groupe a eu une contribution cruciale à la démocratisation du pays et à son orientation vers l'Occident, surtout au début des années quatre-vingt-dix.

L.P.: Vous avez eu tort...

E.C.: Non, non, parce qu'il y avait des idées comme ça... Ensuite, écrire ça à l'étranger, vous comprenez, c'est sûrement trop évident. (*Rires.*)

S.A.: Oui, c'est vrai. Il n'y a que le titre qui vaille ici.
Le Néant roumain: on n'est pas tautologique?

E.C.: Non, parce que le mépris de la Roumanie était si grand à un certain moment. J'étais parmi des bourgeois, et il y avait un Français particulièrement insolent. Vous savez, on parlait de choses et d'autres, de pays, etc., et d'un coup il se tourne vers moi: „La Roumanie, je veux pas en parler”. Ça m'a blessé, ce geste de mépris. „La Roumanie, etc.”, ça veut dire que ça n'existe pas. J'aurais voulu le gifler! Seulement, j'étais invité, je ne pouvais pas. Mais c'est le pays le plus méprisé de l'Europe!

(On entend le bruit de l'appareil photo. Sorin Antobi réalisait quelques portraits de Cioran. Il était 13 heures, selon la montre qu'on voit dans la photo de couverture.)

L.P.: Et toutes ces histoires de Tsiganes roumains qui déferlent...

E.C.: Par-dessus le marché! C'est le comble! Ces types, il y en a partout! Pour moi, ils vont s'installer ici, c'est les Roumains futurs! (*Rires.*)

L.P.: C'est la contribution de la Roumanie!

S.A. : Oui.

E.C. : Regardez, si nous en sommes, nous sommes... Ces types ont quitté la Roumanie... Les déçus... (*Rires fous.*)

L.P. : C'est le désenchantement postrévolutionnaire...

S.A. : Oui, ils ont quitté la Roumanie. Même eux ont quitté la Roumanie ! Ils sont donc beaucoup mieux que les Roumains !

E.C. : Mais oui ! Par mépris... Ça c'est formidable !

L.P. : J'en ai rencontré, par exemple, à Rouen. J'y suis allé avec une amie, on regardait un peu du côté d'une vieille cathédrale, à Rouen, du côté de Saint-Marc. Et il y avait là, devant l'église, sur un banc, une vieille gitane, qui avait trouvé un *vad bun*⁵⁵, parce qu'elle était la seule à faire la manche devant cette église-là. Alors elle s'approche de nous et nous dit dans une espèce de *volapük*, qui n'était ni du tsigane, ni du roumain, ni du français : „*Réfoujé de Roumanie*”. *Réfoujé !* Et il paraît qu'il y en a partout, même à Séville. J'ai un ami là-bas, et il dit qu'il en rencontre dans la rue et qu'ils essayent de vous dire en espagnol „On est des réfugiés de Roumanie, on a fait la Révolution...”.

55. „Pas de porte”, lieu favorable au commerce (en roumain).

S.A.: Oui. Mais il y avait des signes avant-coureurs. Puisque les Tsiganes doivent parasiter quand même une société, non? Et en général ils sont très rusés et plus intelligents que la population qui est parasitée – je les respecte beaucoup, je les admire! Pendant mes années de navette, quand j'étais professeur, j'ai rencontré pas mal de Tsiganes qui se foutaient toujours de la gueule des Roumains. Mais, naturellement, les Roumains en ressortaient très fiers, parce qu'ils avaient l'impression qu'ils avaient été plus intelligents que les Tsiganes. C'était l'inverse, plutôt. J'ai vu à Fribourg-en-Brisgau, à la porte de la plus belle cathédrale de la chrétienté, comme disait Burckhardt, une Gitane. Le patron de l'hôtel où j'habitais avait commencé à me raconter des histoires de Gitanes. Je dis: „Comment ça se fait? Vous n'avez pas quand même des Tsiganes ici!“. Et lui: „Mais si, Monsieur, il y en a toujours! Ils viennent toujours voir ma femme, et puisqu'elle est conne, elle leur donne toujours de l'argent!“. „Comment, ici, des Tsiganes?“ „Oui.“ On les vendait... La *Securitate* vendait des passeports à des Tsiganes pour 5.000 DM, après ils étaient transportés en Allemagne, par l'Autriche, par des caïds, des *bulibaşa* tsiganes de Suisse et de France. Donc ils débarquaient en Allemagne et ils faisaient la manche. Et immédiatement le *Sozialamt*, n'est-ce pas, venait les prendre, les caser dans des foyers, leur donnait de

l'argent et tout ça. Et ils commençaient après à voler, à faire la manche. A Fribourg ils avaient débuté par le vol de bicyclettes. Mais ils y avaient renoncé parce qu'ils avaient découvert, après avoir ramassé des montagnes de bicyclettes, que personne n'en voulait, personne n'en achetait...

L.P. : On vous a raconté l'histoire des Tsiganes roumains réfugiés en Autriche? Réduits à la faim, ils n'avaient rien à voler, plus rien à manger... Ils sont allés dans le parc, au zoo, je crois...

S.A. : Non, dans le parc...

L.P. : ...et ils ont zigouillé les cygnes. Les Tsiganes roumains, bouffeurs de cygnes!

S.A. : Oui. Ça a valu à la Roumanie une renommée extraordinaire...

L.P. : On a fait plein d'articles dans la presse autrichienne...

E.C. : C'est vrai?

L.P. : Oui, c'est vrai.

E.C. : Ils ont essayé de les chasser, mais ils reviennent, n'est-ce pas? En tout cas, pour la Roumanie c'est catastrophique, au fond. Parce que les Tsiganes sont l'espèce humaine la plus lamentable. Les Allemands ont toujours eu peur des Tsiganes, n'est-ce pas, c'est une vieille...

L.P. : ...une vieille relation...

E.C. : Par exemple, Sibiu était une ville allemande. Et il n'y avait pas de Tsiganes. Mais avec les Roumains, les Tsiganes sont venus aussi.

S.A. : C'est vrai. Même le *bulibaşa* des Tsiganes a son quartier général à Sibiu. Oui, le chef des Tsiganes, le voïvode des Tsiganes en Roumanie habite à Sibiu actuellement !

L.P. : Parce qu'il y a les Allemands, les Saxons qui ont émigré, alors leurs maisons ont été occupées par des Tsiganes⁵⁶.

E.C. : Oui, oui. On m'a dit qu'ils occupaient des villages saxons, qui étaient formidables. C'était presque du luxe...

L.P. : Vous connaissez les villages qu'il y a entre Agnita et Sibiu? Dans les environs de Sibiu? C'étaient des merveilles!

E.C. : Oh, oui. Quand je suis allé au lycée, mon père était encore prêtre de village. Trois ans après seulement

56. Dans la *Transfiguration de la Roumanie*, Cioran attribuait aux Tsiganes une place significative, alliage de diatribe et d'(auto)ironie, dans la hiérarchie symbolique des groupes ethniques du pays. Cioran citait un Tsigane qui disait à un groupe de Roumains qu'ils avaient de la chance : sans les Tsiganes, les Roumains seraient les derniers.

il a été nommé prêtre à Sibiu. Mais en tout cas, j'étais chez deux vieilles Allemandes qui avaient une pension de famille avec des Roumains venus du village, sans éducation. Quatre Roumains et deux Roumaines. Et alors, ces deux Allemandes qui nous regardaient de haut : *die Rumänen!*... C'était le bordel, le chaos... Et alors, je sais pas pourquoi, elles avaient confiance en moi et m'envoyaient acheter du vin. Les autres jetaient n'importe quoi dans le vin... Je ne peux même pas le dire. Nous étions si mal élevés! Quand l'une des Allemandes est morte, l'autre est venue dans la chambre où nous étions, c'était le matin : *Tesi Tante ist gestorben*. Nous avons éclaté de rire!... (*Rires*.) C'était une femme exquise et gentille, et on a pouffé de rire...

L.P. : Elle venait de mourir!

E.C. : Pour elles, les Roumains c'était vraiment de la racaille...

L.P. : ...de la racaille...

S.A. : ...„fardée d'un rien de latinité"⁵⁷... (*Rires*.)

E.C. : Quand je pense que toute cette population a disparu! Elle n'a pas été chassée. Elle est partie!

57. V. E.M. Cioran, *La Tentation d'exister*, Gallimard, Paris, 1990, p. 57.

S.A. : Oui, elle est partie.

E.C. : Mais pour la Roumanie c'est une perte considérable!

S.A. : Considérable, oui. Et il y a aussi quelque chose qui s'est complètement perdu: un certain équilibre entre les différentes ethnies „étrangères” en Roumanie.

E.C. : C'est très important!

S.A. : Un million de Juifs, un million d'Allemands, à peu près, un million d'Hongrois. À un certain moment, sur dix-huit millions de Roumains, je pense⁵⁸.

E.C. : Pour la Roumanie, c'était formidable!

S.A. : C'était formidable, parce qu'il y avait un apprentissage du commerce avec l'autre, de l'altérité culturelle et linguistique, du modèle. Un million d'Allemands, ça pèse!

E.C. : Naturellement. Ils méprisaient les Roumains, mais ils n'auraient pas voulu que les Hongrois reviennent, parce que les Hongrois les méprisaient un peu à leur tour. Leur présence était pour la Roumanie indispensable!

58. En 1930, la Roumanie comptait 18.025.896 habitants, dont 12.981.324 Roumains (71,9%), 1.415.507 Hongrois (7,2%), 745.421 Allemands (Saxons et Souabes ; 4,1%), 728.115 Juifs (4%), etc. Voir la note 24, *supra*.

S.A. : Indispensable ! Un facteur d'équilibre.

E.C. : Quand on m'a dit qu'ils étaient en train de partir je me suis dit : „Cela est très mauvais !”. Ils avaient donc un grand mépris pour les Roumains, mais étaient polis ! Et il y avait une bibliothèque allemande formidable à Sibiu. Moi, j'étais le seul Roumain là-bas ! Personne d'autre n'y allait, uniquement eux. Moi j'étais très heureux, c'est le côté allemand de la ville qui me plaisait. Il y avait un très bon quotidien allemand. On avait l'impression qu'on était en Occident. Quand j'ai appris qu'ils ont quitté Sibiu et la Roumanie, je me suis dit : „C'est foutu !”.

S.A. : Oui, et même depuis le coup d'État/rébellion/révolution. La plupart qui en restaient...

E.C. : Oui, maintenant il en reste quelques milliers.

S.A. : Oui, de moins en moins. Il n'y a pas de statistiques, mais j'ai vu ça de Bucarest. J'avais des copains allemands qui travaillaient pour la cause des Allemands en Roumanie – la minorité allemande, *die deutsche Minderheit* –, et ils me disent maintenant que les projets allemands pour cette minorité de Roumanie ont cessé. Et pour cause : c'est pas la peine.

E.C. : Oui, oui. Et quand j'ai appris qu'ils ont quitté Hermannstadt – Nagyszeben en hongrois – j'ai senti une tristesse sans nom, parce que c'est leur

présence qui rendait cette ville supportable. La ville était belle...

L.P.: ...agréable, même...

E.C.: C'était une très belle ville, n'est-ce pas? Mais il fallait de l'animation... Quand j'ai appris qu'ils étaient partis en masse, alors là, je me suis dit, „c'est fini”...

L.P.: Vous savez, je crois que c'était en '78-'79, j'avais un copain allemand né à Agnita, qui enseignait l'allemand à Iași. Entre temps il a émigré. Et il m'a dit: „Tu ne veux pas venir? On fera les Carpates Méridionales ensemble, on fera les Făgărași...”. Alors je suis resté deux ou trois jours à Agnita, pour voir quel genre de vie ils menaient. C'était la fête, ils faisaient le pont du 22-23 août⁵⁹. Tous les Saxons sont sortis dans les bois, avec leurs tentes et tout. C'était un style très intéressant. Puis on est allé à Sibiu, on a fait l'ascension, la balade en haute montagne, on est revenu sur Sibiu. Et je lui ai dit: „Écoute, allons voir Rășinari, parce que je veux chercher une certaine maison”. A Rășinari, j'ai demandé où était la maison du père Cioran. Du prêtre Cioran. Il y avait de bonnes femmes

59. Le 23 août, anniversaire du coup d'État royal de 1944, qui a marqué le retournement de la Roumanie (après plus de trois ans de combats contre l'URSS, elle s'est engagée contre l'Allemagne), était jour férié jusqu'en 1989.

qui savaient m'indiquer la maison de Şaguna⁶⁰ ou de Goga⁶¹, et finalement je suis tombé sur une vieille qui m'a dit : „Ah, oui, oui, je me le rappelle, allez de ce côté-là”. On est allé retrouver la maison de vos parents. Vos parents l'avaient vendue à une personne qui l'avait revendue, donc je suis tombé sur la troisième série de propriétaires. Alors j'ai expliqué, „je suis enseignant à l'Université de Iaşi, je suis avec un ami, on veut jeter un coup d'œil et c'est tout, parce que c'est la maison où est né un philosophe qui vit maintenant en Occident”. C'étaient des Roumains, très sympas. Ils nous ont fait entrer voir, ils m'ont même montré une photo qu'ils avaient dénichée je sais pas où. C'était votre mère⁶², je crois. Elle a été institutrice, ou... ?

E.C. : Non.

L.P. : Non, donc... Ils savaient pas me dire qui c'était. Parce qu'il y avait dans la photo une espèce de fête de fin de l'année scolaire. Il y avait une institutrice avec les élèves. Enfin, j'ai visité la maison, toutes les

60. Andrei Şaguna (1809-1873), métropolitain de l'Église orthodoxe de Transylvanie, militant pour les droits nationaux des Roumains.

61. Octavian Goga (1881-1938), poète, homme politique de la droite radicale.

62. Elvira Cioran, née Comaniciu (son père, notaire, avait été créé baron par les Habsbourg).

pièces. Et puis le fils de cette famille-là, qui était étudiant en droit – il y avait une section de droit administratif ou je sais pas quoi à Sibiu –, a dit : „Cioran, Cioran... Mais j'en ai entendu parler... C'est pas un philosophe?“. „Oui, c'est un philosophe.“ Alors il dit : „Mais c'est un philosophe...“ – vous savez, il y a la vulgate marxiste qui range sous deux rubriques les philosophes, matérialistes ou idéalistes – „...mais c'est un philosophe idéaliste ou matérialiste?“. (*Rires.*)

E.C. : C'est fou...

L.P. : C'était une maison en style saxon, comme ça, avec des marches, deux pièces, et puis il y avait dans la cour une espèce de...

E.C. : Il y avait un premier étage?

L.P. : Oui.

E.C. : C'est celle-là. En tout cas, pour moi c'était le paradis, parce que la montagne est là, et nous y passions presque tous les jours, nous montions... Et je m'entendais très bien avec les paysans. Le mieux c'était avec les types habitant la montagne. C'était formidable. Une passion, une sorte de sagesse, qui est unique, au fond...

S.A. : Oui. Les bergers roumains se sont faits millionnaires maintenant ! Ils se font des bâtisses absolument affreuses avec des millions. Ils ont gagné pas mal

d'argent durant l'époque de Ceaușescu. On devait quand même produire de la viande, de la laine, du lait, du fromage. Il n'y avait qu'eux qui en produisaient vraiment, parce que les kolkhozes et les sovkhazes n'y arrivaient pas. Et donc ils faisaient fortune. Maintenant ils ont des maisons qu'on a montrées à la télévision en France. J'ai beaucoup rigolé avec mes amis français quand on a vu à la télé des bergers roumains qui avaient un bar plein de toutes sortes de whiskies, cognacs français, champagne et tout, à la maison, et qui étaient en train d'ajouter un ascenseur pour monter au deuxième étage de leur demeure. Ils avaient déjà une piscine et songeaient à acheter un hélicoptère.

L.P. : Les nouveaux riches ! Ça c'est bien, parce que là où il y a une classe moyenne...

E.C. : Nous avons un jardin tout près du cimetière et j'étais très ami du...

L.P. : ...fossoyeur ?

E.C. : Oui. Et il me donnait tout le temps des crânes pour jouer... Vous comprenez ?

S.A. : Un exercice hamletien, déjà !

E.C. : Oui, oui... Et j'assistais aux enterrements, puisque notre jardin était donc tout près. C'était une sorte de pulsion malsaine d'entendre les lamentations. C'est

le côté plus littéraire, n'est-ce pas?, qui m'intéressait... Et alors, comme j'étais très ami avec le fossoyeur, il me disait : „Venez demain, parce qu'il y a un enterrement intéressant...”. (*Rires.*)

S.A.: Y a des femmes qui s'y connaissent, non? Les *bocitoare*⁶³...

E.C.: Mon ami était une sorte de cynique intelligent, un paysan qui s'occupait des cadavres...

S.A.: C'était une bonne position pour pratiquer le cynisme!

E.C.: Absolument. Moi j'étais très ami de ces gens, vous savez...Vraiment, ils m'ont tellement manqué quand j'ai quitté cet univers...

S.A.: Mais est-ce qu'ils pouvaient réussir, ces gens-là? Ou il y avait toujours l'échec, pour eux? Est-ce qu'ils réussissaient de temps en temps, croyez-vous?

E.C.: Non, non, ils étaient dans leur monde... C'était leur profession! Ils n'étaient pas malheureux. Ils gagnaient suffisamment...

63. „Les pleureuses” (en roumain). Femmes qui remplissaient lors des enterrements une fonction rituelle qui consistait à crier-chanter-pleurer en vers les mérites du défunt, le regret de s'en séparer et la certitude de la rencontre prochaine dans l'au-delà.

S.A. : Mais non, je voulais dire, l'échec, c'est une construction intellectuelle, c'est quelque chose qui a été inventé par les intellectuels et après enseigné aux autres? Ou plutôt ça vient de plus bas?

E.C. : De plus bas, n'est-ce pas? J'ai assisté à une scène extraordinaire. Une femme enterrait son enfant. C'était une fillette de quatre mois. Et sa lamentation... Elle est devenue folle, elle commençait à danser, danser... Inoubliable! C'était très bien, donc, parce qu'on parlait tout le temps avec des gens, avec des paysans, on voyait leurs réactions...

L.P. : Moi je vois un rapport entre ça et le fait que vous ayez éclaté de rire quand l'Allemande vous a annoncé la mort de...

E.C. : Ah, oui, de *Tesi Tante*. *Tesi Tante* était un peu imbécile. Elle était gentille, mais imbécile, elle était simplette.

L.P. : Et vous, dans *La Tentation d'exister*, si je ne me trompe, vous faites l'éloge des bergers des Carpates et puis vous dites : „J'ai connu en Espagne des clochards dont j'eusse aimé être l'hagiographe”. Vous aimez beaucoup l'Espagne? Vous y avez beaucoup voyagé?

E.C. : Assez, assez. Je voulais aller en Espagne, vous savez. J'ai pas voulu venir à Paris, je voulais aller en

Espagne. Mais c'était la guerre civile...⁶⁴ Pendant ce temps-là, j'étais fasciné par l'Espagne : Unamuno, tous ces types... J'y suis allé plusieurs fois. J'ai fait une partie de l'Espagne à bicyclette.

S.A. : Oh là là !

L.P. : La Catalogne, ou...

E.C. : Un peu partout, comme ça. J'étais fasciné par l'Espagne. C'est l'époque d'Unamuno, vraiment, qui me fascinait... Et je m'étais arrangé pour avoir une bourse, et finalement ça a pris une autre tournure.

S.A. : Vous auriez pu devenir un grand écrivain espagnol !

E.C. : Sûrement, sûrement. Parce que c'est une langue pleine d'histoire...

L.P. : Vous la parlez ou vous la lisez ?

64. Deux mois avant le commencement de la guerre civile, Cioran avait fait une demande de bourse auprès des autorités espagnoles. Il n'y a pas eu de réponse. Cioran avait déjà demandé à Eliade une bourse en Italie, dans une lettre du 4 avril 1937. Finalement, après un mois à Paris au commencement de l'été, il y est revenu avec sa bourse en novembre. Rapatrié par les Allemands en automne 1940, Cioran est rentré en France pour de bon en janvier 1941, au début en tant que conseiller culturel auprès du régime de Vichy.

E.C.: Non, je ne la pratique pas, mais je comprends un peu, n'est-ce pas? Je ne l'ai pas étudiée. Mais j'étais très attiré par l'Espagne, par leur côté un peu dément, un peu imbécile... Fasciné, fasciné.

L.P.: Ça me rappelle votre fascination pour les Basques, non? Vous parlez des Basques que vous avez connus à Paris, mais vous êtes également ami avec Fernando...

E.C.: Savater⁶⁵. Très ami!

L.P.: Vous le connaissez depuis longtemps?

E.C.: Depuis très longtemps. Nous sommes très, très grands amis. Vous le connaissez?

L.P.: Bon, j'ai son adresse, je vais lui écrire, parce que j'aime bien un livre qu'il a fait, son *Pamphlet contre... Panfleto contra el Todo*. C'est le seul livre que j'ai lu de lui.

E.C.: Non, mais c'est un type très bien!

65. Fernando Savater (né en 1947), philosophe, publiciste, professeur et intellectuel public espagnol. Influencé par Nietzsche, Spinoza, Cioran – dont il a été un ami fidèle. Auteur prolifique, populaire et prestigieux, Savater a publié en 1974 un *Ensayo sobre Cioran*. Le livre mentionné dans le texte, *Panfleto contra el Todo*, est paru en 1978.

L.P.: Il enseigne à l'Université de Santander, je crois, ou...

E.C.: Oui, et il fait du journalisme.

L.P.: Il fait du journalisme aussi.

E.C.: Ce type est très, très bien. Il est allé en Roumanie parce que...⁶⁶

66. La conversation allait se poursuivre encore pendant une heure et demi à tout le moins. Malheureusement, je n'avais plus de cassettes pour l'enregistrer...

Cioran et nos éblouissements

Luca Pițu

Devrais-je commencer *ab ovo*? Ne pas commencer du tout? Inconfortable hésitation, les gars, même si je n'ai aucun souvenir intra-utérin de notre Décomposeur des alpages transylvains, ultra-mémorable sherpa de l'ascension logothétique que nous entreprîmes Rue de l'Odéon à Paris, a.d. 1991, brumes automnales en option, à une époque où le dictionnaire de littérature contemporaine hexagonale assemblé par Pierre de Boisdeffre (cadeau dont m'avait gratifié Sanda Stavrescu, nièce universitaire de feu le noétique Noica) tout comme l'exégèse de la littérature roumaine inter-belliqueuse due à notre cro-magnonique critique Crohmălniceanu, avaient sombré dans le brouillard hargneux de mes exaltées études de philologie figées dans des strates géologiques s'étalant de 1966 à 1970, contemporaines donc de l'Âge d'Or Contrefait de notre danubien Ceaușescu, de la Sorbonne soixante-huitarde, de l'éclosion des feuilles de choux estudiantines en Valachie, de l'invasion soviétique en Tchécoslovaquie... et j'en passe. Dans la somme dudit Ovid S. Crohmălniceanu j'avais rencontré de

juteuses citations tirées de la *Transfiguration de la Roumanie*, tandis qu'à travers de Boisdeffre j'avais appris l'existence du *Précis de décomposition* que j'allais me procurer durant les cours d'été de 1969. Seulement, lorsque, naïf et de bonne foi, je proposai à la nièce du noétique gourou, alors cheftaine du cercle scientifique de la Section de Français, de thématiser, durant l'une de nos rencontres mensuelles, l'essence de l'aventure cioranienne, cette cousine de Simina Noica se mit à paniquer et à déblatérer au sujet du séjour en taule de Tonton Dinu, séjour dont il avait bénéficié suite à une fameuse lettre reçue d'un ami lointain. L'exemplaire durement acquis du *Précis de décomposition* n'allait plus quitter ma poche fessière, sauf pour être discrètement exposé à l'admiration jalouse de mes camarades d'armes Paul Grigoriu, Gicu Postolache et Sandu Vornicu, devant qui je l'exhibais rituellement durant notre repos dominical, à l'époque où nous faisons notre service militaire à Bucarest. Avec le dernier et avec Sergiu Streza, futur ecclésiastique vaticanisant, j'allais mettre sur pied la première des trois troïkas auxquelles je fus attelé jusqu'au putsch dékabriste de 1989. Fraîchement démobilisé, je m'en fus demander à l'un de mes anciens profs en élucubrations marxiennes, Tudor Ghideanu, d'emprunter pour moi, mais en son nom, *La Transfiguration de la Roumanie*, classée dans le Fonds S de la Bibliothèque Universitaire de Iași, que je me mis à compulser méticuleusement dans la salle réservée aux cadavres exquis des membres du coran saignant de notre Université, cherchant ainsi à achever ma propre désintoxication des fumées délétères du nationalisme cocommunisant, du nombrilisme moldavicien et de

l'ethnocentrisme de lansquenet dans lesquels nous pa-taugions. Notre trinité, Sergiu Streza, Sandu Vornicu & Ma Pomme, avait l'habitude de se coaguler après les vêpres, dans l'infirmierie des foyers d'étudiants perchés sur la Colline Copoulatoire, auge au milieu de laquelle votre serviteur, désigné cheval de bât, hennissait les passages les plus extravagants de la *Transfiguration*, ceux que l'opus du groh malin de Crohmălniceanu avait pudiquement occultés et qui flagellaient nos deux millénaires de sous-histoire, ce pays vautré dans une réalité purement géographique, la tragédie de cette culture en mode mineur, le passé que nous vénérions avec une ardeur haineuse, cette Bucarest qui affectait de se présenter sous le fard d'une Constantinople des Balkans... etc., *ad nauseam*. Bien sûr, nous étions triplement sensibles à la dimension critique du texte, à l'implacable déconstruction des stéréotypes qui tapissaient notre cloaque ancestral, mais nous étions moins désireux de regarder en face son exaltation insouciant d'un nouvel ordre politique qui promettait une transfiguration spectaculaire. Néanmoins, dans la première édition des *Valeurs françaises* de Valentin Lipatti j'allais découvrir, à la même époque, la puissance stylistique du fragment scandaleux de la *Petite théorie du destin*, chapitre essentiel pour nous de la *Tentation d'exister*...

Toujours en 1971, j'avais obtenu *Le Mauvais Démon*, grâce à un troc avec le même Tudor Ghiddeanu, à qui j'avais refilé en échange un exemplaire à peine lu des *Mythologies* barthésiennes, les chansons dudit Roland lui manquant pour achever une thèse doctorale, et je pense toujours avoir fait une excellente affaire, le venin cioranien

ayant alors instillé en moi l'intérêt pour les courants hétérodoxes de l'Antiquité et du Moyen-Âge, tels que décrits par Leisegang, Hans Jonas, Puech, René Nelli, à quoi s'ajoutaient les écrits des Cathares et tout le reste... Comment quel reste? Mais Eric Voegelin, voyons, ou Alain Besançon, ces décrypteurs des glorieux enseignements du marxo-stalinisme qu'ils dénoncent devant nous comme autant de gnosés déchues, syncrétismes de pacotille, bouillies d'idéologèmes, lorsqu'ils ne sont pas occupés à démasquer l'élite dirigeante de la classe ouvrière, ramassis de pédants cyniques, ruffians aigris, pragmatiques souteneurs âpres au gain et prêts à réécrire l'histoire pour plaire aux camarades les plus offrants.

Hélas, cette première troïka rendit l'âme en l'an de disgrâce 1975, suite à l'émigration de Sergiu Streza en Italie, après un détour par les USA, et à son auto-occultation dans les hautes études de l'Académie Grégorienne. Mais il ne coula pas beaucoup d'eau sous les ponts du Bahlui avant de voir l'attelage d'une deuxième troïka, composée de Liviu Antonesei, Valeriu Gherghel, tous les deux journalistes à *Opinia studentească*, et celui qui en ce moment vous narre des histoires à faire dormir debout des adultes raffinés, oui, moi, à nouveau cheval de bât, car étant le plus âgé, *primus inter pares*. Bien entendu, Cioran figurant toujours dans l'index de la censure, tous ce que nous pouvions faire était de glisser, à l'aide de certaines complicités amicales et sans nommer l'auteur, des titres ou des citations dans les pages des revues estudiantines *Dialog* et *Opinia*. De surcroît, Liviu Antonesei, fort de ses bons rapports avec Cătălin Bordeianu, le neveu du directeur de la Bibliothèque Universitaire, pouvait obtenir qu'on lui

portât chez lui, sur un plateau d'argent, des exemplaires des livres roumains du Décompositeur, qu'il arrivait parfois à photocopier grâce à des complicités – voir même des solidarités – dissimulées, tandis que de mon côté je recevais en don du professeur Ion Condrea, collectionneur de vieilleries livresques + tableaux, un exemplaire de l'édition princeps de la *Transfiguration*, confisqué ultérieurement au moment de la perquisition de 1983, pendant que de la part du poète footballeur Eugen Suciu j'obtenais la *Métaphysique* de Nae Ionescu. 1979 fut en même temps l'année de la fondation officielle du Cercle des Vétérans „Dialoguistes”, composé de stakhanovistes des réunions intellectuelles mensuelles tenues dans divers endroits truffés de micros, tels que la rédaction de *Dialog*, le siège du magazine *Opinia*, ou alors le bureau du romancier Corneliu Ștefanache, directeur de la Bibliothèque Universitaire. Dans ce contexte, et à la suggestion du poète Mihai Ursachi, nous préparâmes deux communications, suivies de moult débats qui firent quelques vaguelettes, communications solennellement groupées sous l'appellation *Deux précurseurs de l'humanisme socialiste : le Divin Marquis de Sade et Emil Cioran*. Comprenant que nous avions outrepassé les limites et que nous en rajoutions d'une façon scandaleuse, les sicaires sécuritaires, protecteurs du bas-ventre du régime, nous ont alors crié : *Halt!* et : *Niet!* Prudents, nous abandonnâmes tout, passant à autre chose.

Cette deuxième troïka allait galoper jusqu'en 1980. Après cela, on s'en alla chacun de son côté, Valeriu Gherghel et Liviu Antonesei se laissant attirer par la sphère d'influence – oh, certes augurale, mais aussi tellement

professorale – du philosophe Constantin Noica, fréquent visiteur de notre bourgade moldave, où il entretenait aussi une liaison mélusinienne avec une aborigène d'emploi multiple. A l'époque, bien que mon esprit fût érotisé par Bataille, j'étais un blanchotisant d'enfer, pour des raisons à la fois pragmatiques, professionnelles et lauréat-montiennes, mettant en route avec Dan Petrescu et Sorin Antohi, rédacteurs passagers du magazine *Dialog*, une nouvelle et ultime troïka, objet de perquisitions et de prétoriennes inquisitions à partir du 18 mai 1983. Dans cette troïka, le premier coursier, qui avait convolé avec la sœur de son ancien collègue d'université Ioan Petru Culianu, était en train de développer une attirance véritablement épistémologique pour Mircea Eliade, dont les textes fictionnels l'avaient incité à élaborer une étude de référence sur la théorie du fantastique et une autre, bardée d'une bibliographie monumentale, sur la tentation de l'Orient chez les Valaques d'avant-guerre. Quant à Sorin, potache sur le tard, donc prodigieusement mûr, versé en SF et imaginaire utopique, il se trouvait remotivé dans ses choix après la lecture du chapitre „Mécanismes de l'utopie” de l'opus *Histoire et utopie* que je lui avais prêté. Cela avait eu, tant sur lui que sur Ma Poire, une influence catalytique, comme l'aurait dit notre blagueur de Blaga. Mais que pouvait-il catalyser en nous, le Décompositeur, sinon l'injonction d'être nous-mêmes, d'élargir nos recherches et d'alimenter nos curiosités strictement personnelles, induites ou non par d'autres ou par des lectures secrètes, rares, interdites, parfois seulement inattendues ; l'injonction donc de nous créer – ou au moins de la mimer – notre propre différence,

fût-elle spécifique, pataphysique ou stylistique. Comment donc? Par l'essai, pardi, à travers l'écriture fragmentaire, ou alors par des textes événementiels et des études plus poussées + par la... praxis de l'abattage rituel du con-disciple, nous incitant donc, *vide* les *Syllogismes de l'amertume*, à tuer l'apprenti en nous, au lieu de parricider les gourous circonstanciels, et de chasser à coups de savate les émules lèche-culs, sycophantes et pilleurs, incapables de se fédérer avec nous en une conjuration des inégaux, des individualistes, des célibataires mystiques. Dans le cas de Sorin Antohi, la rude collision avec l'Homme de Rășinari allait produire un livre en français de pure cioranologie, tiré pour l'éternité par les éditions L'Harmattan, incontournabilissime contribution de cet historien professionnel des idées à l'exégèse de quelques thèmes coriaces de la *Transfiguration de la Roumanie* et de la *Petite théorie du destin*. (D'autant plus que récemment Alain Paruit a commis une version hexagonale de cette problématique *Transfiguration*.) Antohi nous a par là reconfirmé la pertinence de son incursion dans le *Selbsthaß* valacho-cioranien, qui devient évident à une relecture actualisante. De mon côté, en rivalisant avec l'étude de Sorin, j'allais faire éclore *Le Sentiment roumain de la haine de soi*, titre ciora-noicien s'il en fût, thématization qui vaut ce qu'elle vaut, ainsi que quelques tentatives de mise en valeur de certains mini-écrits du Décompositeur, deux pour être précis, parus en 1943 dans la *Comoedia*. Je détaille tout cela dans un livre pas trop récent, *Modestes contributions d'un cioranologue amateur*, où je n'oublie ni sa correspondance avec Armel Guerne, ni le destin d'Aurel, „le frère dans la léproserie”, tellement cher à

Ionel Necula et qui a occasionné une longue – mais émouvante – interview accordée, après notre stultification révolutionnaire de 1989, à la revue *Euphorion* de Sibiu.

Voilà en grandes lignes le résumé de la découverte de l'œuvre du Décompositeur par notre „Groupe de Iași”, révélation qui pourtant n'eut aucun effet sur les poètes Mihai Ursachi et Emil Brumaru, attirés l'un par le cercle enchanté du romantisme et du néoclassicisme allemands, l'autre par les érothèmes apollinairiens; aucun effet, de même, sur Dan Alexe, le cinéaste euro-belgo-roumain et globetrotteur increvable; et un effet plutôt négatif sur le sociologue et holocaustologue Mihai Dinu Gheorghiu, sur le germaniste Andrei Hoîşie-Corbea ou sur le critique littéraire Alexandru Călinescu, mentor de jeunesse de toute cette troupe.

Quant à la rencontre psychosomatique proprement dite, à l'automne 1991, il me semble que Sorin Antohi, à qui je reste sempiternellement reconnaissant pour cette mirifique épiphanie, a déjà conté ce qui méritait l'honneur d'être mis en paroles. Tout ce qu'il me resterait à faire, à la rigueur, serait d'essayer de le compléter (maintenant que nos malentendus ont été, ouf, surpassés), par la reconstitution de quelques détails culinaires et anecdotiques, mais qui dans notre entreprise d'archéologie mémorielle sont loin de manquer d'intérêt. S'il m'avait été donné d'être doué d'un œil aguerri balzaco-flaubertien j'aurais pu dépeindre l'atmosphère de cette mansarde parisienne, le ouisqui et les petits fours posés devant nous en signe de bienvenue, le bouquet que nous, les hôtes, avons apporté pour Mme Simone Boué, l'apparition discrète de celle-ci

en clôture de notre causerie, juste à temps pour le rapide rituel de la séance photo avec des compatriotes de son compagnon, l'échange final de répliques devant l'ascenseur lorsque, interrogés si nous n'étions pas tentés, après les „minériades”, les descentes sur Bucarest des gueules noires d'Iliescu, de demander l'asile en France, nous avons répondu, en singeant le Décompositeur: *A quoi bon quitter Coasta Boacii?* (ce à quoi Silviu Lupescu, découvrant la photo de notre fier duo dans un numéro d'*Echidistanțe*, allait répliquer: *A quoi bon quitter les berges de la Seine?*), je passerais après à l'épisode avec le mendiant roumain installé près de l'Odéon qui vitupérait contre les néo-communistes bucarestois et à qui nous avons murmuré, dans un allemand que nous étions seuls à comprendre, quelque chose comme *Ion Ilitsch soll füsiliert werden!*, mais je n'oublierais pas non plus l'avidité de Cioran à nous entendre détailler comment nous, les Moldaves non soviétisés, percevions les Générationistes de Dan C. Mihăilescu et à nous interroger surtout sur Nae Ionescu et Petre Țuțea. Il avait des objections à formuler sur Nae, ne niant pas son intelligence – un homme cultivé, cosmopolite, érudit –, mais déplorant son balkanisme et son entrée en politique qui l'avaient éloigné des lectures essentielles. Pour ce qui est de Țuțea, il se délectait en nous écoutant raconter sa descente à Iași, dans la clinique du docteur Vancea junior, pour une opération de cataracte, occasion pour ce Socrate des bistrots bucarestois, alias le Philosophe Conversationnel, de se donner de nouveau magistralement en spectacle, tenant de longues dissertations devant ses co-grabataires ébahis, dont un était devenu son secrétaire et scribe de fonction, au point

que même les nettoyeuses, ces techniciennes de surface, lui donnaient du „camarade Professeur”, tandis que de vieilles paysannes qui s'étaient fait opérer faisaient la file pour lui demander d'écrire en leur nom des lettres de remerciements adressées aux directeur de la clinique, lettres qu'il composait dans le style : „Je vous remercie, docteur, pour avoir rendu à mon être la capacité d'appréhender le réel, qui, ainsi que nous l'enseigne Platon, n'est qu'une copie imparfaite d'un modèle supramondain...”. Le fait est que, mandaté par Aurel-Dragoș Munteanu & Marcel Petrișor, j'étais allé le visiter plusieurs fois à l'hôpital, une fois emmenant avec moi Valeriu Gherghel et son lieutenant Costică Andrei, rédacteur à *Opinia*, la revue des étudiants où paraissaient des pages dédiées à la restitution du phénomène *Criterion*, afin qu'ils puissent contempler en chair et en os la majesté du philosophe oralisant. Evidemment, je n'ai pas manqué, par la même occasion, de le prier de réciter le testament de son père, en cinq points, les derniers étant, comme on le sait, quelque chose comme : „Tu ne souilleras point la vertu des vierges, car tu souillerais ainsi la Mère de Dieu, et tu ne seras pas un mécréant comme Titu Maiorescu, car tu auras ma main sur ta gueule!”.

Maintenant, je n'ai point souvenance d'avoir narré cet épisode au Décompositeur, durant notre mirifique rencontre de 1991, ni ne crois l'avoir fait. En cela, la bande magnétique n'apporte aucun éclaircissement probant. Il n'y a rien là non plus de notre brève controverse en vue de savoir qui survivrait mieux dans les oubliettes d'un baigne communiste, que ce soit à Pitești ou dans le Goulag : le fanatique religieux, le sceptique non rédimé, ou le

nihiliste incoercible? Ici Cioran penchait vers les condamnés à la foi robuste, tandis que nous supportions l'hypothèse d'un extrémiste bouillonnant à la Netchaïev, ou alors d'un philosophe de la confrérie des Pyrrhoniens...

...Mais, trêve de bavardage. *Sapientibus pauca*. Aux politologues – Ana Pauker. Aux cioraniens – ces quelques photos couleur et une conversation à bâtons rompus, charmante, nous espérons, justement par son incomplétude gruyèresque.

Neantul românesc

O convorbire

În vizită la Cioran

Sorin Antohi

Am debarcat întâia dată la Paris pe 14 noiembrie 1990, la Gare de l'Est, după o călătorie începută la Gara de Nord din București pe 12, la ora 19.35. Lăsam în urmă iluziile românești, după ce descoperisem cu tristețe că țara noastră începuse iar să-și rateze șansa istorică (postistorică?). Primișem o bursă foarte bună a Guvernului francez (*séjour scientifique de haut niveau*), iar soția mea, Mona Antohi, o bursă „normală” a aceluiași generos sponsor. Ne-am instalat, după câteva nopți petrecute într-un hotel modest, în modernul (și spartanul) cămin CROUS din rue du Faubourg St. Jacques nr. 26, vecini cu abația Port-Royal și spitalul omonim. Marele nostru lux era că puteam ajunge pe jos pe Boul' Mich', în Jardin du Luxembourg, la Sorbona etc. În primele zile am rătăcit pînă la epuizare, fără hartă, ca toți străinii care au peregrinat mai întîi pe străzile unui Paris mental, fantasmă pe baza lecturilor și întrezărit ocazional prin filme (cu privirea aceea avidă care trece de personaje pentru a le vedea spațiul existenței – un teritoriu real contaminat de fictivitate și sublimat de reverie). Mona

mai „făcuse” Parisul în câteva zile din vara aceea, alături de câțiva colegi, în drum spre Provence. În consecință, vagabondam fără grija turistului de a bifa monumentele, cu siguranța că le vom descoperi „natural”, pe măsură ce ne construim rutinele noii noastre vieți: feluritele birouri de stat și private, EHESS, locuințele prietenilor, magazinele și piețele volante (vinerea, cea de pe Boulevard Raspail) ori întinse perpetuu pe câte o străduță întregă (ca aceea de la Denfert-Rochereau).

Toți facem și refacem mereu geografii simbolice și hărți mentale, căutându-ne o inserție „ontologică”, un loc optim al existenței noastre ideale (parcă mereu amînată, boicotată de noi și de alții, sortită să rămîină veșnic netrăită altfel decît în creier, cu neglijabile scurtcircuite care o leagă fulgurant de realitate). Pe harta mea mentală a Parisului, rue de l’Odéon era unul din acele locuri optime, misterioase și promițătoare, fiindcă știam că la mansarda de la numărul 21 se găsea un fel de sas între lumea sublunară și cea siderală, un *aleph* borgesian: locuința lui Cioran.

Dar n-am avut niciodată curajul și impertinența unei vizite, cu toate că puteam obține o recomandare. Cum să abuzez de timpul dens și miraculos al unui geniu? Mai mult: cum să intru cu forța în viața unui om? Trebuia să mă mulțumesc, așadar, cu ocoluri „întîmplătoare” pe strada lui Cioran, în sus și în jos. De câteva ori, sînt aproape sigur, l-am zărit și pe ilustrul locatar...

Întîlnirea cu Cioran

După atîtea semitentative de a forța norocul („semi-” semnifică aici o combinație de lașitate și decență; chiar la Hollywood, eroul trebuie să-și ia inima în dinți, să apară în prag și să spună neconvingător: „I was in the neighborhood”), prima mea vizită la Cioran a venit pe nepregătite. Nu aduce anul ce...

Între 28 iulie și 4 august 1991 mergeam la Paris pentru o săptămîină de întîlniri urgente (între altele, cele legate de proiectul primului manual de franceză pentru școlile românești, produs în colaborare cu specialiștii români și cu finanțare publică franceză de compania SCOLEX International, veterana unor proiecte similare în Africa...), iar Gabriel Liiceanu mi-a făcut un cadou: mi-a pus în mîină un dosar cu manuscrisul unei cărți românești inedite a lui Cioran, rugîndu-mă să-l vizitez pe autor și să revăd cu el niște pasaje obscure. Cum am ajuns la Paris (stăteam în Cité Universitaire, prin mijlocirea bunului meu prieten Dan Ion Nasta, care venise cu același avion de la București), i-am telefonat lui Cioran (a răspuns Simone Boué, prevenită de sosirea unui mesager din România) și am trecut rapid pe la el pentru a-i da manuscrisul. M-a primit foarte cordial, de parcă m-ar fi cunoscut dintotdeauna, și m-a prezentat lui Simone Boué – care a dispărut la bucătărie, pentru a reveni iute cu niște tratații. De cîte ori aveam să revin în acea casă, aveam să fiu la fel de răsfațat, în ciuda protestelor mele (din ce în ce mai puțin vehemente). Pur și simplu, Cioran mă considera mereu flămînd, așa cum se

cuvenea să fie orice bursier, așa cum își amintea că fusese el însuși. Rareori mi-a fost dat să trăiesc o ospitalitate mai caldă, mai prevenitoare, mai indiscutabilă – fără a fi abuziv binevoitoare, asemenea altor primiri la fel de bine intenționate, dar compromise de tirania *decorum*-ului. Când mă gândesc ce trafic era prin „mansarda celestă” (ca să parafrazez formula lui Mihai Ursachi pentru Țicăul său : „mahalaua celestă”), câți oaspeți s-au bucurat de aceleași privilegii...

Desigur, ca orice om trecut prin teoria literaturii, disting persoana autorului de eul său scriptural. Dar nu am observat niciodată o separație atât de netă între *ego*-ul social și *alter ego*-ul livresc (să fi fost invers la Cioran?) ca la omul acela frumos și afabil care semna cărți sumbre, apodictice și disperate.

Am vorbit de toate și mai nimic, de la situația curentă din România la cunoștințele comune, de la preocupările mele intelectuale la amintirile sale de tinerețe. Două amănunte, cred, au creat între noi un început de prietenie, de *complicité*. Mai întâi, Cioran și-a reamintit de o conversație cu Mihai Șora la Paris, spre finele anilor 1980, în care cel de-al doilea îi vorbise de mine; îi spusese, între altele, că eram frapat la Noica de unitatea stilistică a operei, o „monotonie” care mi-l evoca pe Gide; reacția lui Cioran fusese promptă și, previzibil, sarcastică – potrivit lui, Noica era un mare fan al lui Gide în tinerețe și îl citea sistematic la Biblioteca Fundațiilor Regale, în timp ce alții credeau că studiază scrierile marilor filosofi. (O mică ironie a istoriei a făcut ca Gide să fie membru în juriul Premiului Rivarol acordat pentru *Précis de décomposition*, singura distincție

acceptată vreodată de Cioran.) Apoi, când i-am spus că scrisesem despre utopie și, inevitabil, fusesem profund marcat de cartea lui din 1960, *Histoire et utopie*, mi-a cerut să detaliez. Am făcut-o. Și i-am arătat eseul meu scris în 1986, „Das Ende der Utopie?” (apărut în *Almanahul Anticipația și reluat în cartea mea Utopica. Studii asupra imaginarii sociale*), care se încheia cu cel mai net paragraf cioranian dedicat utopiei. Ne-am despărțit după mai multe încercări ale mele de a mă retrage politicos, anulate de pofta de conversație a gazdei. Am plecat plutind, de două ori fericit: că îl întâlnisem pe unul dintre idoli mei și că acesta era om, nu monument. Ba chiar un om agreabil și autentic, capabil să creeze instantaneu o atmosferă de egalitate bazală, de cordialitate și colegialitate, dincolo de circumstanțele concrete (întâlnirea fortuită dintre un geniu și un om obișnuit). Poate că mărturia mea, scrisă la atâția ani după „evenimente”, dar povestită mereu prietenilor vechi și noi, deci păstrată astfel vie în mediul mnemonic al narațiunii, va fi înțeleasă și mai bine dacă adaug că m-am menținut (cît am putut) într-o atitudine de admirație informală, nu bombastic servilă ori extatic hagiografică. Și, de la prima întâlnire cu Cioran, am râs foarte mult împreună, am bîrfit (uneori cu afecțiune) pe toată lumea, începînd cu noi înșine, convenind că nimeni nu scapă nici în gaură de șarpe de România, în bine sau în rău...

A doua zi, pe 29 iulie, l-am sunat pentru a stabili o nouă întâlnire, după primul său contact cu un manuscris propriu aproape uitat. Când i-l arătasem, nu părea prea interesat. Îl răsfoise fără a-l citi. Oare de ce nu mă trimisese mai repede la plimbare? Poate fiindcă voia să amîne o

regăsire de sine pe care nu mai conta, pe care parcă n-o mai prea voia? Am fost invitat la cină la Cioran și Simone Boué pe 31 iulie, urmînd ca eu să ajung *en fin d'après-midi*, deci cu mult înainte de 8 seara – ora rituală a tuturor cinelor franceze –, pentru a lucra pe manuscris cu autorul.

O discuție filologică și istorică

Așa am revenit în rue de l'Odéon, observîndu-l pentru prima oară pe cel descris de Cioran drept un (oximoronic) *clochard roumain* cu care discuta uneori, pe care-l considera un tip foarte bine, ba chiar mai împlinit decît el însuși. Într-adevăr, nu puteai ști că marginalul pripășit în pragul filosofului e tot român: nu avea nimic din agresivitatea cerșetorilor noștri, era într-adevăr *clochard* – părea că-și depășise „românitatea” cu mai mult succes decît ilustrul său compatriot.

Cioran „nu-și făcuse temele”. Se plîngea că propriul său scris din perioada 1941-1944 este aproape ilizibil, iar conținutul textului, atît cît poate fi descifrat, e delirant. Faptul că lucram pe fotocopii nu simplifica lucrurile. I-am propus să parcurgem totul sistematic, pentru a lămuri lecțiunile incerte și a ne face o idee mai bună despre ansamblul textului. Cum nu eu eram editorul manuscrisului, nu voiam să impun nimic. Problema era că nici Cioran nu voia să ia vreo decizie.

De cînd l-am sunat prima dată, vorbisem cu Cioran numai în franceză. Răspunsese Simone Boué, așa cum am

arătat, dar aş fi putut trece la română în momentul în care ea mi-l dăduse la telefon pe „Decompozitor” (cum i-a spus mereu Luca Piţu). Sau cel puţin atunci când am început lucrul pe un manuscris în română. Ceva mă reţinuse, totuşi. Oare nu mi-l mai puteam imagina ca român, deşi îi citisem cărţile româneşti şi îi cunoşteam bine parcursul iniţial „românesc, prea românesc”? Oare credeam că se izbăvise de românită după atâtea eforturi? Oare nu voiam să-l aud altfel decât în limba pe care o cucerise şi care-l consacrase? Oricum, nici Cioran nu a făcut vreo tentativă de a schimba limba comunicării noastre.

De la prima pagină a manuscrisului care avea să devină cartea *Îndreptar pătimăş* (Humanitas, Bucureşti, 1991 ; diverse reeditări), am constatat că autorul nu mai controla prea bine registrele stilistice ale limbii române. Făcea uneori propuneri de schimbare a câte unui cuvânt, dar ezita, tatonă, retractă. Îmi lăsa mie libertatea de a-l „corecta”. Iar eu nu voiam s-o accept : cum să-l „corectez” pe Cioran?! Gabriel Liiceanu îmi semnalase nişte bizare „muzează”, „muzeală” (pronunţat „mu-zea-lă”, cu accent contraintuitiv pe silaba secundă), precum şi alte locuri obscure. Cioran le-a tratat în genere cu indiferenţă. Când i-am spus că „muzeală” ar putea fi un ecou al englezescului *musings*, Cioran mi-a dat dreptate instantaneu, încercînd iar să-mi delege toate intervenţiile în manuscris.

Dar cea mai frapantă însuşire a cărţii era pentru mine de ordin stilistic, nu ideatic. Mi se părea că disting peste tot ecourile *Bibliei* lui Galaction, pe care o studiasem de mai multe ori, începînd din adolescenţă, luîndu-mi note destul de extinse – formative pentru mine, dar lipsite de

valoare pentru alții, fiindcă aveau prea mult de-a face cu experiența mea lăuntrică și cu biografia mea intelectuală. I-am spus lui Cioran ce cred. El m-a privit în ochi și a rîs în felul său inimitabil – deopotrivă homeric și nesigur, de parcă prima „mișcare”, explozivă și luminoasă, trebuia repede subminată printr-o a doua, implozivă, (auto)ironică, (auto)subversivă, radical dubitativă. Și mi-a povestit circumstanțele scrierii acelu text început în primăvara lui 1940 (prima variantă, al cărei titlu trecuse și prin versiunea *Breviar pățimaș*, la fel de cioraniană, are pe prima pagină data de 12 martie 1940) și terminat prin transcriere și rescriere în 1944.

Începînd din 14 iunie 1940, Parisul se afla sub ocupație germană. Cioran era un cetățean român născut în 1911 și deci mobilizabil, cel puțin într-o fază mai serioasă a războiului (să nu uităm prezența armatei germane pe teritoriul României, nici intrarea noastră în URSS, alături de nemți, pe 22 iunie 1941). Prudent, adesea de-a dreptul speriat, Cioran a trăit atunci în mici hoteluri care închiriau pe durată mai lungă, între care Hotelul Racine din rue Racine, pe care nu l-a părăsit în fond decît pentru a se muta în apropiere, în legendara mansardă. În toată această perioadă, mi-a spus el, trăise cu valiza făcută. Nu o ținea însă la ușă ori sub pat, ci sub masa la care scria. Așa și citea : cu picioarele pe valiză. Iar lectura sa predilectă din epoca lucrului la *Îndreptar pățimaș* fusese... *Biblia* lui Galaction.

Cum spuneam mai sus, nu am reușit deloc să-l pun la treabă pe Cioran. Citeam ce citeam, umăr la umăr, uneori cu glas tare, oprindu-ne pentru a discuta anumite cuvinte și propoziții, dar autorul mă întreba mereu de altele, îmi

povestea câte una din celebrele sale anecdote despre congeneri (de departe, personajul despre care mi-a vorbit cel mai mult în mod spontan era Noica), exclama în româna lui interbelică și începea în același idiom câte o frază pe care o încheia invariabil în franceză. Frînturile de conversație în limba română erau presărate cu expresii neaoșe „imposibil de reprodus”, pronunțate cu evidente delicii, parcă puțin mai tare decît restul discuției. Cînd Simone Boué ne-a poftit la masă (noi eram în minuscula cameră de lucru a filosofului, care ar fi pus serioase probleme unor inși mai înalți), mi-a spus rîzînd că învățase de la Cioran (așa îi spunea : „Cioran”), încă din tinerețe, tot felul de cuvinte și expresii românești, începînd cu cele obscene, așa că putuse „urmări conversația” noastră.

A doua zi, pe 1 august, am trecut iar pe la ei, reluînd atmosfera lungii cine și convenind că editorii textului regăsit după atîtea decenii trebuiau să se descurce singuri. Am ieșit iar pe balcon, pentru a lua aer și a contempla acoperișurile din cartier, am trecut împreună prin vrafuri de cărți și hîrtii adunate numai în săptămînile precedente, comentîndu-le fugar. Cioran primea desigur multe scrisori, reviste și cărți (multe dintre acestea din urmă purtau dedicații). Răspundea, dădea și el cărți, inclusiv pe cele primite. Mie mi-a dat unele pe care părea că le citise, ori cel puțin răsfoise relativ îndelung, fiindcă putea face observații și recomandări detaliate. Nu-și aduna o bibliotecă personală în sensul enciclopedic al cuvîntului. Nici nu ar fi putut s-o adăpostească în mica mansardă. Pe un exemplar din *De l'inconvénient d'être né*, cumpărat de mine la preț redus de la Joseph Gibert, autorul mi-a scris, fiindcă voiam totuși

să am un autograf de la el : „Pour Sorin Antohi, qui partage si généreusement mes misères. Cioran. Paris, le premier août”. Iar eu am adăugat între paranteze drepte „1991”. Mi-a mai dat în timp cărți de-ale lui, în special traduceri în engleză și germană, luându-le pur și simplu de pe unde se aflau, fără vreun fason. (Dintre românii parizieni, și Virgil Ierunca avea obiceiul de a dăruii cărți. Păstrez și acum de la el, după ce am cărat-o prin lume, splendida *Du sublime en politique* a lui Marc Richir. Cum pe vremea șederii mele pariziene nu-mi puteam cumpăra tot ce voiam, apreciam mult asemenea atenții. Iar uneori descopeream în acest fel autori de mare interes pe care nu mă hotărâsem să-i citesc sistematic. O formă subtilă de pedagogie...)

Ne-am luat un rămas-bun superficial, fiindcă îmi spusese deja că pot trece oricând pe la el, fără vreo treabă, că îl pot suna de câte ori am chef.

Cu Luca Pițu la Cioran

Revenit la Paris după vacanța în România, l-am căutat la telefon și l-am vizitat iar pe Cioran. Am făcut-o de mai multe ori, chiar și pe fugă, pînă la plecarea mea din Franța într-un „turneu” american de conferințe, între 9 martie și 29 aprilie 1992.

În toamna anului 1991 am avut curiozitatea irezistibilă de a-l întreba ce crede despre primul meu text publicat în care abordam frontal chestiunea stigmatului etnic, la care aveam să revin mereu, în special în eseul „Cioran și stigmatul românesc. Mecanisme identitare și definiții radicale ale

etnicității”, scris în primele luni din 1993 la Ann Arbor și inclus în cartea mea din 1994 *Civitas imaginalis. Istorie și utopie în cultura română* (versiunea franceză, dată de Claude Karnoouh și revăzută de mine, se află în cartea mea *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne. Le stigmat et l'utopie*). Micul meu text, comandat de prietenul Roland Werner în urma unor conversații începute la București imediat după „Revoluție” și intitulat „Le stigmat éclaté. Les Roumains et l'Occident en 1991”, fusese scris în decembrie 1990 și apăruse în revista pariziană *Vie sociale et traitements* (nr. 21, mai-iunie 1991, pp. 14-15). Ideile sale principale aveau să revină în comunicările, conferințele și publicațiile mele, fiind prezentate pentru prima oară unui public internațional care includea și colegi români într-o comunicare – „La modernité roumaine et l'identité stigmatique” – pentru colocviul organizat de Catherine Durandin în decembrie 1991 la INALCO și Sorbona pe tema „Histoire sociale des élites roumaines et tchéco-slovaques”.

I-am lăsat lui Cioran o fotocopie a textului amintit, spunându-i că fusesem inspirat de el și de un anume Luca Pițu, care tocmai publicase o carte cu titlu concludent: *Sentimentul românesc al urii de sine* (Institutul European, Iași, 1991; eseul titular este la pp. 17-23, pleacă de la trei texte de Cioran, precum și de la alte surse scrise și orale, propunând conceptul *der rumänische Selbsthaß*). La o vizită ulterioară, fără să-l întreb, el a scos fotocopia mea dintr-un vraf de hîrtii și mi-a spus că-i plăcuse că făcusem din stigmat cheia identității românești. Ieșind, m-am întîlnit cu următorul vizitator, unul dintre numeroșii săi traducători

și exegeți germani. Cioran, prezentându-ne, mi-a spus despre nou-venit: „C'est un savant!”. Am râs toți trei, fiindcă știam cu toții câtă ironie era în acea apreciere, pe lângă o doză la fel de reală de prețuire. Dar era o ironie aproape tandră. Și, evident, era inseparabilă de autoironia blîndă a unui om la care nu am văzut niciodată vreo urmă de răutate ori de ranchiună.

În ianuarie 1992, cedînd unui impuls la fel de irezistibil și încurajat tocmai de bunătatea lui Cioran, i-am dat cartea mea *Utopica*, apărută pînă la urmă la sfîrșitul lui 1991. Eram mîndru de ea, dar mai ales bucuros că debutasem editorial: o așteptasem de cînd depusesem manuscrisul – în 1987. Și, pe lângă eseul despre sfîrșitul utopiei încheiat cu un citat din Cioran, includea multe alte referințe la opera acestuia. Un manuscris anterior despre utopie, *Cetatea fatală*, terminat în 1983 și rămas inedit pînă azi, fusese și mai direct marcat de scrierile lui Cioran, în special de *Histoire et utopie* (un exemplar din această operă, aparținînd lui Luca Pițu, mi-a fost confiscat de Securitate în urma percheziției domiciliare din mai 1983). Cioran, cu același zîmbet cald, a primit cartea mea, a citit dedicația, a răsfoit-o cîteva minute, mi-a mulțumit și m-a felicitat. Pentru mine, indiferent ce soartă va fi avut acel exemplar, momentul a avut o mare intensitate simbolică.

După periplusul în Lumea Nouă de care vorbeam, în primele zile din mai 1992 l-am sunat pe Cioran, dar am descoperit la numărul lui de telefon o voce mult schimbată, care adopta cumva uneori și inflexiunile cunoscute, parcă neputîndu-se hotărî să aparțină unei alte persoane. Unei alte persoane care, aveam să aflu, creștea haotic și abuziv

în interiorul persoanei (persoanelor?) lui Cioran. De la Simone Boué și de la apropiații casei (începînd de la *concierge*, pe care cei doi o tratau ca pe o prietenă) am aflat că dădea semne de oboseală și absență. Din discreție și din dificultatea de a mă raporta la „ultimul Cioran”, m-am retras treptat, fără a-mi lua adio, după alte cîteva vizite în care am avut și norocul de a-l regăsi așa cum îl cunoscusem. La începutul lui decembrie 1992 am părăsit Parisul și nu am mai revenit acolo decît după dispariția omului de care hazardul m-a apropiat și personal pentru o vreme. Nu am devenit niciodată un intim sau un glosator al lui Cioran, nici nu am căutat acest gen de raport. Fusesem și am rămas un recititor asiduu al operei sale, dar entuziasmul întîlnirii cu autorul a fost mereu temperat de respectul pentru viața lui privată. De aceea nu-l luasem nici cu „ce mai aveți pe masa de lucru, Maestre?”, nici cu tot felul de complimente deplasate (din moment ce el mă întîmpina atît de relaxat), cu citate din cărțile sale – care-mi marcaseră, ca și altora, prima tinerețe, de la primele lecturi fascinate la relecturile cu creionul în mîină, dar mai ales după ce le citisem și prin ochii celor doi oameni cu care îmi doream cel mai mult să emulez pe atunci, Luca Pițu și Dan Petrescu.

Dar să revenim la începutul toamnei lui 1991 și chiar puțin mai înainte.

Pe 3 octombrie, am aflat de la Mihai Dinu Gheorghiu că Luca Pițu se afla pentru cîteva zile la Paris. Relațiile noastre erau proaste. Fostul meu profesor publicase la începutul verii o carte în care, în stilul său inimitabil (dar mereu imitat de cineva ; și eu îl imitasem!), mă „demasca” drept

securist, lichea, profitor, oportunist etc. Luca Pițu era la noi, la Paris, în momentul apariției cărții, chiar înaintea plecării mele pentru o lună la Bielefeld. Într-o plimbare prin Jardin du Luxembourg i-am spus, călcându-mi pe suflet, ce aflasem despre atacul său, adăugînd că îi respectam dreptul la opinie, chiar la judecată, dar că mi se părea normal să nu ne mai frecventăm. Situația în care ne găseam era imposibilă.

Nici întoarcerea mea la Iași, după luna din Germania, nu rezolvase mare lucru, deși am avut, Luca Pițu și cu mine, cîteva întîlniri și un schimb de misive. Concluzia a fost să ne vedem fiecare de treabă. Paradoxal, tocmai acel moment de criză, cel mai intens între noi după primul, desfășurat în toamna lui 1989, părea că ne va apropia și mai mult: Luca Pițu mi-a propus să colaborăm la niște proiecte intelectuale și chiar să ne spunem pe nume.

Pe acest fond a venit încercarea de mediere a lui Mihai Dinu Gheorghiu. El ne-a invitat pe amîndoi la o prelegere ținută de maestrul său, Pierre Bourdieu, la Collège de France. Am acceptat pe loc, convins puțin și de suprarealismul mizanscenei. Poate acesta a jucat un rol și în decizia lui Luca Pițu de a se prezenta acolo. Desigur, nu aveam loc în sala arhiplină în care Bourdieu oficia în carne și oase. Dar am obținut prin Mihai Dinu Gheorghiu locuri în față pentru sala a doua, în care cursul era transmis simultan pe un monitor TV (nu pe un ecran cît peretele). Și ciudata chimie dintre Luca Pițu și mine a mai funcționat o dată: văzînd că Bourdieu vorbește de monarhie în termeni care nouă ni-l evocau pe Kantorowicz și legendara sa *The King's Two Bodies*, dar fără a face referirile inevitabile decît într-un

târziu și din vârful buzelor, am început să vociferăm, să râdem, sfârșind prin a părăsi încăperea sub privirile oripilate ale fidelilor. În stradă, mi s-a părut că prietenia noastră se relansase.

Ca s-o pecetluim din nou, m-am gândit să-i fac cadou lui Luca Pițu o vizită la Cioran. A doua zi, 4 octombrie, l-am sunat pe „Scepticul de serviciu” și i-am spus că vreau să i-l aduc pe cel de la care am învățat direct spiritul cioranian înainte de a-l întâlni pe Cioran însuși. A acceptat pe loc. Nu am mai mers cu nimeni altcineva în mansarda din 21, rue de l’Odéon. Nici înainte, nici după memorabila zi din care s-a născut acest volum.

Miezul cărții

Cartea de față include transcrierea înregistrării (făcută pe un reportofon Sony fără pretenții)* a două din cele aproximativ patru ore de conversație pe care le-am petrecut în trei – Cioran, Luca Pițu și cu mine – acasă la Cioran, între orele 11 și 15 ale zilei de 5 octombrie 1991. Când am intrat, am fost întâmpinați de Cioran și de Simone Boué și, după prezentări, ne-am instalat în camera mai mare a locuinței lor, care servea de sufragerie și de *living room*. Discuția a demarat rapid, ca între vechi cunoștințe. Cu ochii minții, în orice caz, eu îl văzusem dintotdeauna pe Luca Pițu în

* Înregistrarea convorbirii se găsește la adresa <http://www.polirom.ro/catalog/carte/le-neant-roumain-un-entretien-neantul-romanesc-o-convorbir-3504/>

compania lui Cioran. I-am spus gazdei că am la mine un reportofon și că aş vrea să înregistrez cîte ceva din conversația noastră (nu anticipam că vom sta pînă la urmă mai mult de patru ore, așa că aveam numai două casete Sony HF 60) și că aş vrea să facem niște poze cu micul meu aparat Olympus. Cioran a acceptat. O parte din poze sînt reproduse acum. Dacă aveam mai multe casete...

Transcrierea nu a fost ușoară, fiindcă înregistrarea e totuși una de amator, iar Cioran se afla la un capăt mai îndepărtat al mesei. Se aud multe zgomote și rîsete, fiindcă Simone Boué nu s-a mulțumit să ne ofere un prînz minunat, ci a continuat să aducă diverse gustări și băuturi, să ne toarne în pahare, să ne tot îmbie. Cînd ea nu stătea cu noi, Cioran prelua natural acest rol, după obiceiul casei. În transcrierea *verbatim*, care acoperea 60 de pagini (circa 92.500 de semne, cu spații cu tot), am operat diverse intervenții redacționale, în interesul clarității și fluenței, păstrînd însă toate mărcile discursive originale: franceza colocvială a unor români, dinamica imprevizibilă și „incoerentă” a schimbului în trei (cu unele scurte episoade în care cei trei dialoghează cîte doi, deductibile la lectură), care face ca unele subiecte să fie abandonate brusc, iar altele să fie doar enunțate ori sugerate. Am eliminat, corectat tacit ori combinat mai ales repetiții și ezitări, dezacorduri, replici și ticuri „fatice”, interjecții. Nu am completat elipsele, nu am decodat toate trimiterile și aluziile, nu am descris nicicum intensă interacțiune ilocuționară (portretul lui Cioran reprodus pe copertă reține totuși ceva din această dimensiune), dar am marcat între paranteze o parte din

„dramaturgia” conversației. Am realizat astfel textul francez tipărit în volum (52 de pagini, circa 80.000 de semne).

Traducerea în limba română urmează textul francez stabilit de mine.

Fiind vorba de fragmente dintr-o discuție convivială – nu un interviu! – fără plan, fără protocol și fără ambiții, nu am ținut să adăugăm decît un minim aparat critic, alcătuit din textele liminare semnate de cei doi interlocutori ai lui Cioran, precum și din notele strict necesare, mai numeroase și mai factuale în cazul textului francez. Cititorul român francofon le poate urmări și pe acelea, după cum are la îndemîină mai multe informații relevante, inclusiv cele brute la care se ajunge via Google. O ultimă observație despre înregistrare: eu vorbesc cel mai mult, fiindcă eram mereu pus de Cioran să aduc știri din țară și să le comentez.

Așa am făcut de fiecare dată cînd l-am vizitat pe filosof. El îmi povestise la un moment dat cum un jurnalist francez îl întrebuse imediat după „Revoluție” ce crede despre Ion Iliescu, iar el replicase ingenuu că nu știa nimic despre noul conducător al românilor, dar că putea fi cineva relativ onorabil. Desigur, jurnalistul procedase în așa fel încît să pară că ilustrul autor îl cauționa pe fostul aparatcik... Cioran rămăsese cu o mare mîhnire iritată, refuzase de atunci declarațiile politice și se documenta cît putea în privința evoluțiilor din România, inclusiv prin intermediul musafirilor săi.

Într-o dimineață fusesem convocat de urgență să-i fac un fel de sinteză a „situațiunii”. Mirat, l-am întrebat la sfîrșit de ce se interesează de toate fleacurile (fiindcă ajunsese la fleacuri: numele acelor „umbre pe pînza

vremii”, pseudoproiecte de pseudoreformă, uitate pe măsură ce erau lansate, statistici dubioase etc.). Mi-a spus că urma să-l viziteze iar vechiul său amic ungar François Fejtő, totdeauna mai bine informat decât Cioran în privința României (frecvența și mediul exilului românesc, de la Ghiță Ionescu la Monica Lovinescu, Virgil Ierunca și, dintre cei mai tineri, Mihnea Berindei) și extrem de activ în discuțiile despre întreaga Europă de Est, deși se stabilise la Paris încă din 1938. Am avut mai multe prilejuri de a-l evoca pe Cioran cu Fejtő, la Paris (în preajma spitalizării primului din toamna lui 1992) și Budapesta – unde l-am reîntâlnit neschimbat după vreo zece ani, grație altei cunoștințe comune, contesa Angelica Károlyi. Născut în 1909, Fejtő a trăit până în vara anului 2008 ca „spectator angajat”, rămânând absolut lucid și perfect poziționat politic până la sfârșit. Inclusiv în chestiunea Transilvaniei: Cioran mi-a spus că apreciasse mult evaluarea înțeleaptă de către prietenul său a relațiilor româno-maghiare după ciudatul conflict interetnic din martie 1990 de la Tîrgu-Mureș, studiat de Fejtő și printr-o vizită ulterioară la fața locului. Venerabilul Fejtő conferenția șezînd de la o vreme, fiindcă genunchii îi slăbiseră – singurul ravagiu vizibil al senectuții –, dar era un polemist la fel de energic și de pasionat ca în tinerețea sa interbelică. Pentru cei care cred că istoriile personale, precum și opțiunile culturale, religioase, ideologice ori politice, prezente sau trecute, nu pot înăbuși ori anula mai profundele afinități elective, prietenia lui Cioran cu social-democratul Fejtő – născut într-o familie evreiască maghiară și convertit în adolescență la catolicism – este un frumos argument.

Mulțumiri

Mona Antohi a transcris cele două casete cu înregistrarea convorbirii care formează nucleul și rațiunea de a fi a acestui volum. Trei dintre bunii noștri prieteni, Marioara Sima, Dan Ion Nasta și în special Dan Alexe – care a avut un decisiv rol final, mergînd pînă la cele mai mici detalii –, au avut amabilitatea de a confrunta atent transcrierea cu înregistrarea și de a face unele îndreptări și întregiri. Mona Antohi și cu mine am dat traducerea românească, iar Dan Alexe a asigurat traducerea textelor liminare în franceză.

Silviu Lupescu și-a asumat entuziast proiectul, susținîndu-l pînă la împlinire.

Dar cartea – care, fără să aducă revelații, documentează unele dintre temele cioraniene într-un mod mai autentic decît interviurile formale – nu ar fi existat fără acordul decisiv al lui Luca Pițu, care și l-a dat atunci cînd, după ce depășisem alte lungi (și, pentru mine, dureroase) tribulații ale relației noastre, i-am trimis un e-mail în care propuneam revenirea la un moment intens și luminos: vizita la Cioran.

Le mulțumesc tuturor, cu un gînd pios la Cioran însuși. El, din păcate, nu a mai apucat să scrie cartea care l-a urmărit toată viața și pe care a aproximat-o mereu, pe măsură ce-și distila ontologia etnică negativă, trecînd de la scandalul ontologic al întrebării „Comment peut-on être Roumain?” la afirmarea aproape stoică a unei tautologii: *Le Néant roumain*. Nu a scris cartea pentru care avea titlul

perfect, dar nici nu a uitat de ea vreo clipă, deceniu după deceniu, pe măsură ce la suprafața operei sale realiza transfigurarea localului în universal, tranziția de la „dimensiunea românească a existenței” (cum scrisese Mircea Vulcănescu) și „sentimentul românesc al ființei” (cum avea să scrie Noica) la sentimentul cosmic al damnării, închizând astfel cercul deschis în special de gândirea lui Unamuno (unul dintre autorii pentru care Cioran s-ar fi dus în Spania dacă nu începea războiul civil). Dar, deși Cioran a dat tuturor oamenilor certitudinea de a fi marionetele unui *mauvais démiurge*, deși le-a vorbit cetățenilor planetei despre *l'inconvénient d'être né* în general, noi știm mai bine: încerca să ne spună toate acestea în primul rînd nouă, românilor. Oricum, cei mai mulți dintre noi am simțit adesea, chiar dacă nu am putut formula tot atât de pregnant în gânduri și în cuvinte, că neantul, dacă... există, e românesc.

Luca Pițu și cu mine am încercat aici să salvăm titlul, spiritul și o parte din substanța acelei cărți nescrise și omniprezente, a cărei chintesență este exprimată deja într-un titlu sintetic, dureros și obsedant.

București, 9-10 august 2008

Iași, 5 martie 2009

Emil Cioran: Iar oamenii, mulți ani după aceea, întrebau: „Ce s-a mai întâmplat cu prietenul vostru?”. Făcuse o impresie atât de bună! „Atât de distins, de fin, vorbind atât de bine franțuzește...” Cred că ar fi trebuit să rămână în Occident... Fiindcă ar fi făcut o figură frumoasă aici. Ar fi fost foarte important, totuși. A avut un sfârșit groaznic¹.

Luca Pițu: A apărut acum o carte la București despre el. Un domn, nu știu ce statut are, poate e un pseudonim...

Sorin Antobi: Poate e un pseudonim – Ștefan Fay²...

-
1. Înregistrarea începe în mijlocul unei discuții despre Mircea Vulcănescu.
 2. Nu era un pseudonim. Ștefan J. Fay (1919-2009), scriitor, memorialist, artist plastic; între altele, pictor de biserici. A supraviețuit în comunism făcând tot felul de meserii, obținând la un moment dat un post de bibliotecar. Avea origini aristocratice (franceze și maghiare, atestate încă din 1128, precum și românești maghiarizate) și legături în elita românească interbelică. Tatăl său, deputat al secuilor în primul parlament al României Mari, a intrat apoi în diplomație. S-a considerat mereu transilvănean înaintea de toate. Cartea menționată este *Sokrateion. Mărturie despre Mircea Vulcănescu*, Humanitas, București, 1991; vezi și ediția a doua, cu adăugiri, 1998.

E.C.: Ștefan Fay...

L.P.: ...sub forma a două scrisori adresate fiicelor lui...

S.A.: ...din care fusese publicat câte ceva și mai înainte. Așadar, a fost o mică poveste cu scrisorile astea. Am văzut undeva o trimitere la dumneavoastră și la felul în care folosiți adjectivul „vertiginos”. Pentru că se pare că ați spus odată, în legătură cu Vulcănescu, că era un tip vertiginos. Iar un comentator a spus că e un adjectiv care vă place: contele Saint-Simon este vertiginos, Joseph de Maistre, cred, e și el vertiginos. Și iată că și Vulcănescu...

E.C.: Fratele meu, care a făcut vreo zece ani de pușcărie, ținuse la Vulcănescu, îi știa bine pe toți și are despre el amintiri extraordinare³. Vulcănescu este unul dintre cei mai distinși tipi pe care ți-i poți imagina. Când te gîndești că omul ăsta ar fi putut fi ambasador... Tîrît în noroi, în fine... Destinul României este aproape intolerabil, când îl analizezi cu atenție. Este

3. Aurel Cioran (1914-1997), avocat, a urmat alături de fratele său mai mare cursurile lui Nae Ionescu. A făcut doi ani de front ca vînător de munte. Arestat ca fost legionar în 1949 și deținut la Aiud pînă în 1956. Timp de opt ani, a prestat felurite munci necalificate. Urmărit de Securitate pînă în 1989, în special pentru a-l determina să-și influențeze fratele.

originalitatea eșecului. Toată lumea mă întrebă aici : „Dar ce e cu țara dumneavoastră?”. Le spun : „Vedeți, e foarte simplu : este eșecul permanent, originalitatea eșecului...”.

S.A. : Producerea și gestionarea eșecului, pentru că e și produs...

L.P. : ...este produs, reprodus, gestionat...

E.C. : Dar este țara eșecului, este geniul eșecului. Totul eșuează. Îmi aduc aminte, în România, mi-am dat seama de trăsătura asta... O să vedem ce-o să mai fie⁴. De asta voiam neapărat să plec din

4. Eșecul, în special cel românesc, este una din temele majore ale lui Cioran. Aproape că nu există carte, scrisoare sau interviu purtând semnătura lui Cioran care să nu abordeze chestiunea eșecului, de regulă în cheie stoică, ocazional gnostică, mereu cu punerea în abis a șanselor paradoxale (sistematic ratate) de a cunoaște succesul cel puțin ca eșec absolut. În planul autocunoașterii individuale, Cioran acordă o semnificație spirituală centrală eșecului : „cei care au *înțeles* sînt în general cei care au eșuat în viață” ; eșecul este indispensabil „pentru înaintarea spirituală” ; „eșecul e o experiență filosofică esențială și fecundă” (convorbire cu Luis Jorge Jalfen apărută în cartea acestuia *Occidente y la crisis de los signos: diálogos con pensadores de nuestro tiempo*, Editorial Galerna, Buenos Aires, 1982, tradusă de Sorin Mărculescu în volumul *Convorbiri cu Cioran*, Humanitas, București, 1993 ; citatele se găsesc la p. 50). Eșecul (sau ratarea) e

România. Șansa mea a fost Dupront⁵. Știți cine a fost Dupront?

o condiție și pentru cunoașterea celuiilalt : „Abia în eșec, în grandoarea catastrofei ajungi să cunoști pe cineva” (din răspunsul lui Cioran la o întrebare directă a lui Gabriel Liiceanu, în Gabriel Liiceanu, *Itinerariile unei vieți: E.M. Cioran urmat de Apocalipsa după Cioran. Trei zile de convorbiri – 1990*, Humanitas, București, 1995, p. 107). În plan istoric, eșecul (de grup sau național) e adesea „telescopat”, legat ambiguu de tema centrală a elecțiunii negative, „neantul”, și de tema centrală a pesimismului cultural („spenglerian”), „destinul”. Pentru eșecul de grup, legionarii i se par exemplari: „În clipa în care am încercat o anume slăbiciune pentru acești visători sanghinari, am simțit nelămurit, am presimțit, că nu aveau cum să reușească, că nici nu trebuiau să reușească și că eșecul țării mele ei îl întrupau într-o formă ideală, perfectă, că destinul lor era tocmai de a da acestui eșec intensitatea și ținuta pe care el nu le avea. În fond, făcusem o pasiune pentru un dublu eșec” (Cioran, *Țara mea / Mon pays*, traducere de Gabriel Liiceanu, Humanitas, București, 1996, pp. 18-19. Manuscrisul de unsprezece pagini, în franceză, purtând acest titlu e o „apologie” în cel mai clasic stil cioranian – ce retrac-tează? ce regretă? de ce? – și datează probabil din anii '50, fiind însă reluat la sfârșitul unui interviu publicat în 1984). Pentru eșecul unei națiuni (în sens etnic sau politic) sau culturii (în sensul german, de civilizație), exemplele favorite, la fel de ambivalente, sînt România (pînă și biata lui țară pare a avea uneori cîte o șansă, inevitabil compromisă, de a-și depăși eșecul, de a ieși

S.A.: De la Institutul Francez⁶?

E.C.: Da, de la Institutul Francez. I-am spus că vreau să fac o teză la Paris...

S.A.: Un frumos pretext...

L.P.: ...eșuat...

E.C.: Dar a spus despre mine... Nu prea știam ce-o să fac. N-aveam chef să fac o teză. Dar el a spus: „N-a făcut o teză, dar dintre toți elevii mei el cunoaște cel mai bine Franța, fiindcă a străbătut toată Franța pe bicicletă”. Toată Franța! Chiar așa... În fine, e tot ce-a putut spune în favoarea mea. Și atunci, în cele din urmă a revenit la Paris, profesor la Sorbona...

din singurul său domeniu plauzibil de excelență), Spania (mistică), Austria (habsburgică), Occidentul întreg. Spre sfârșitul conversației reproduse aici, tema revine (vezi nota 45 și pasajul din text la care se referă).

5. Alphonse Dupront (1905-1990), istoric al perioadelor medievală și modernă, profesor universitar; director al Institutului Francez din București (Institut Français de Hautes Études en Roumanie) și al Misiunii Universitare Franceze în România, consilier cultural pe lângă Ambasada Franței în România între 1932 și 1941.
6. Înființat în 1923 ca Institut des Études Supérieures Françaises și instalat din anii '30 în clădirea de pe Bulevardul Dacia nr. 77, unde funcționează și astăzi. Printre directori, pe lângă Dupront, mai erau Henri Focillon și Roland Barthes.

Lamentabil. Plicticos. Era foarte timid și-mi cerea să mă duc la cursurile lui. Am făcut totuși asta vreme de un an...

S.A.: Vai, dar sînteți tenace!

E.C.: Nu, dar... Am spus: „Ei bine, acum s-a sfîrșit”. Așa că, după moartea lui, s-a constituit un comitet și mi s-a spus să fac parte din el. Nu m-am dus, dar îi datorez lui Dupront... Dacă sînt în Franța, e datorită lui. Un an întreg l-am suportat – și nu era deloc amuzant, cîtuși de puțin, era un supliciu. Dar mi-am spus: „Dacă sînt aici e datorită tipului ăștuia”. Fără discuție... Și un an întreg... Dar după înmormîntarea lui și așa mai departe... Pentru mine asta nu mai are nici o importanță. Mă gîndeam că faptul de a-l fi suportat un an întreg, în mod regulat, la Sorbona, era totuși o datorie de recunoștință...

L.P.: După un an, datoria era plătită.

E.C.: Era de-o plictiseală mortală...

S.A.: Canonul dumneavoastră!

E.C.: Canonul... A fost cu adevărat un an întreg. Avea nevoie de prezența mea, era un tip timid și bolnăvicios: „Vă implor, veniți, veniți...”. Am făcut-o, cu adevărat, un an întreg. M-am dus la înmormîntarea lui, dar... Au înființat un comitet de studii, și nici măcar nu m-am dus la prima ședință. Mi-am făcut

datoria față de omul ăsta. Dar consider că e un an de supliciu pentru mine. Măcar atît puteam și eu face – dar cu asta basta, mă opresc aici. M-am dus, nu demult – locuia la periferie –, și nu i-am găsit mormîntul. Dar, în fine, nu eram departe. Și totuși îi datorez totul. Fără el aș fi dispărut de multă vreme. Aveam mulți dușmani...

L.P.: Aveați mulți dușmani la București în anii '30...

E.C.: Da, eram foarte insolent, știți, nu doar din punct de vedere politic, ci în general, îmi băteam joc... nu chiar de toată lumea... dar de mulți...

L.P.: Vă certați des cu Oscar Lemnaru⁷, cred, nu-i așa?

E.C.: Da, dar în fine...

L.P.: Fiindcă am citit un text...

E.C.: Dar nu era un tip important... Îl găseai peste tot, dar nu era...

7. Oscar Lemnaru (1907-1968, născut Holtzman), publicist, prozator, traducător de origine evreiască. Adversar sistematic al Generației '27, angajat după 23 august 1944 în epurarea reprezentanților ei rămași în țară. În rubrica sa „Perna cu ace”, din oficiosul țărănist *Dreptatea*, i-a atacat virulent pe Cioran, Eliade, Noica, Paul Sterian, Horia Stamatu, Arșavir Acterian, Ion Barbu etc. Amic cu Petre Țuțea.

L.P.: ...dar erați în relații bune cu Arșavir Acterian⁸, pe care l-am văzut înaintea să vin în Franța. Pe 29 iulie am trecut pe la Editura Humanitas...

E.C.: Eram prieten cu sora lui⁹, o femeie extraordinară, și cu Haig Acterian¹⁰. Eram foarte apropiat, nu?

-
8. Arșavir Acterian (1907-1997), avocat, jurnalist, scriitor, memorialist. Licențiat în litere și drept, redactor-șef la *Vremea*, legionar. Închis (1949-1953 și 1959-1964) la Jilava, Aiud, Canal. Debut în volum în 1937. Reapărut ca autor din 1992. Vezi principala sa operă memorialistică, *Jurnal 1929-1945/1958-1990*, Humanitas, București, 2008 (ediția completă, realizată de Oana Bârna pe baza mai multor surse și texte, edite și inedite).
9. Jeni (născută Eugenia Maria, a mai semnat și Jenny) Acterian (1916-1958), funcționar, asistent de regie, traducător de teatru, regizor, teatrolog. A decedat prematur, ca urmare a maladiei Hodgkin. Licențiată în filosofie (apreciată mult de Nae Ionescu, ca și Alice Botez) cu o lucrare de logică matematică. Absolvind în 1940, a fost împiedicată de război să primească o promisă bursă de studii în Franța – care ar fi înscris-o pe traiectoria multor tineri valoroși din epocă, unii de aceeași vîrstă cu ea (de pildă, Mihai Șora, plecat din 1938). Vezi Jeni Acterian, *Jurnalul unei fete greu de mulțumit, 1932-1947*, text ales și note biografice de Arșavir Acterian, ediție îngrijită, traduceri din franceză, note bibliografice și prefață de Doina Uricariu, ediția a doua, revăzută, Humanitas, București, 2007. Doina Uricariu ne sugerează pe bună dreptate să citim jurnalul lui Jeni Acterian în paralel cu acela, mult mai cunoscut, al lui Mihail Sebastian (care

L.P.: ...omul de teatru...

E.C.: Toți trei erau, nu-i așa? Sora, fata, era formidabilă. Foarte inteligentă, foarte subtilă, foarte fină și fără iluzii. Prietenul nostru mai trăiește?

L.P. și *S.A.*: Da.

E.C.: Formidabil!

L.P.: Discutam acolo cu Liiceanu, și pe urmă mi-a spus: „Vă prezint un domn despre care ați auzit vorbindu-se. Domnul Arșavir Acterian”. „În cazul ăsta

acoperă perioada 1935-1944). Astfel, două perspective complementare, uneori diametral opuse, ar contribui la mai buna înțelegere a unei perioade complexe și confuze. Desigur, și alte jurnale trebuie incluse în acest corpus, ca să nu mai vorbim de toate celelalte surse, documente, mărturii, analize.

10. Haig Acterian (1904-1943), scriitor, teatrolog, regizor de teatru. Coleg cu Eliade la Liceul „Spiru Haret”, prieten cu mulți dintre membrii Generației '27. A făcut un stagiu la Cinecittà, a publicat cărți despre Gordon Craig (cu care a avut și o bogată corespondență), Shakespeare, Molière etc. Căsătorit cu Marietta Sadova. Legionar, motiv pentru care a fost închis (1941-1943). A dispărut în linia întâi, pe 8 august 1943, pe frontul din Kuban. S-a speculat încă de atunci că fusese trimis acolo tocmai pentru a muri, poate chiar pentru a fi lichidat. Dar există mărturii care sugerează că fusese rănit și apoi luat prizonier de sovietici. Vezi Arșavir Acterian, *op. cit.*, pp. 142, 536.

nu mă mai interesați, vedeți-vă de treburile dumneavoastră...” Așa că Liiceanu s-a întors în biroul lui, iar eu am rămas să vorbesc cu Arșavir.

E.C.: A supraviețuit. Știți, a suferit atât de mult... A făcut închisoare, nu-i așa?

L.P.: Da, a avut tot felul de slujbe, nu știu... Pentru a supraviețui, cumpăra, vindea cărți vechi, mobile... Mă rog, se descurca.

E.C.: Știți, e o familie foarte înzestrată, o familie care a fost distrusă. Fata era remarcabilă. Absolut. De o finețe, de o inteligență... Foarte disprețuitoare, în același timp. Țineam mult la ea. Era o familie... Iar teoria lui era: „Tot ce era bun în familia mea a dispărut”. Dar și el e foarte inteligent. Omul ăsta rareori s-a înșelat. Întotdeauna a înțeles bine cum stau lucrurile.

L.P.: Dar toți armenii pe care-i știm, în fine, armenii din generația noastră pe care-i știm în România sînt niște tipi mai curînd în regulă.

E.C.: ...foarte fini...

L.P.: Da, foarte fini. Știm doi romancieri la București, am cunoscut un fizician... Foarte distinși, foarte...

E.C.: Da, sînt niște tipi cumsecade.

S.A.: Sînt foarte rari acum, din păcate. Sînt foarte rari, armenii, și pe bună dreptate!

E.C.: Vă rog să vă serviți... Eu nu beau alcool. Am fost în raporturi foarte amicale cu toată familia. Erau niște oameni atît de fini, atît de distinși, de ironici... În România exista o societate, știți, la București... Oameni foarte fini, care ar fi putut rivaliza cu societatea pariziană. Și majoritatea au avut un destin tragic. Dar Haig a fost... e o răzbunare...

L.P.: Da, a murit, cred, pe front.

E.C.: A fost trimis cu ordinul să-l lichideze. Cine era? E un tip important... am uitat.

L.P.: Dar din Generația Criterion pe care ați...

E.C.: Era o răzbunare.

L.P.: Cine? Dușmanul lui?

E.C.: Unul dintre dușmanii lui. Fiindcă el ar fi făcut carieră la Paris, de exemplu... Haig...

L.P.: Da, a scris o carte despre Shakespeare, îl cunoștea pe Gordon Craig...

E.C.: Era făcut pentru Occident. Ei bine, aproape că a fost... Cred că a fost omorît, pînă la urmă.

L.P.: Marietta Sadova¹¹ a supraviețuit. A murit acum cîțiva ani.

11. Marietta Sadova (1897-1981), actriță, regizoare, profesoară la IATC. Soția lui Ion Marin Sadoveanu, apoi a

E.C.: A, nu, a murit de mult...

L.P.: Nu, nu, nu știu. Îmi amintesc necrologul scris de Paleologu, acum patru sau cinci ani, cel puțin. Patru sau cinci ani nu este enorm, nu?

E.C.: Marietta Sadova!

L.P.: Da, da...

E.C.: Nu, eu mă gândeam la Sorana Țopa¹².

lui Haig Acterian. Activă la „Criterion”. În 1956 a adus dintr-un turneu la Paris cărțile lui Eliade și Cioran. Arestată în 1959 ca parte a „Lotului Noica-Pillat” (vezi Stelian Tănase, *Anatomia mistificării. 1944-1989*, Humanitas, București, ediția a III-a, 2009, mai ales pp. 59-74).

12. Sorana Țopa (1898-1986), actriță, scenografă. Relația ei cu Mircea Eliade s-a suprapus o vreme cu aceea dintre Eliade și viitoarea lui primă soție, Nina Mareș. Potrivit lui Eliade însuși, acest triumfi amoros a avut implicații și consecințe dramatice, ceea ce explică episodul povestit aici de Cioran. (Vezi Mircea Eliade, *Jurnalul portughez și alte scrieri*, prefață și îngrijire de ediție de Sorin Alexandrescu, studii introductive, note și traduceri de Sorin Alexandrescu, Florin Țurcanu, Mihai Zamfir, traduceri din portugheză și index de nume de Mihai Zamfir, Humanitas, București, vol. 1, p. 274; notație de pe 25 decembrie 1944, la puțin timp după decesul Ninei.) Înainte de legătura cu Eliade, Nina Mareș a fost iubita lui Mihail Sebastian. Relația dintre Sorana Țopa și Cioran, ambiguă și intensă, a rămas printre obsesiile filosofului („Parcă-i lună plină! Nu

L.P.: Sorana Țopa a murit de mult.

S.A. (către *L.P.*): Se înșală. Sorana Țopa e cea care... Nu era Marietta Sadova, era Sorana Țopa.

L.P.: A, vă referiți la Sorana Țopa, prietena lui Eliade.

E.C.: Da. Am avut o corespondență enormă cu ea. Nu știu ce s-a întâmplat cu ea. Era o figură... Era arhitectă. Eliade s-a comportat ca un român. (*Rîsete.*) A lăsat-o pentru actuala lui soție. Ea a profitat. Așa că mă suna mereu ca să se plîngă.

L.P.: E tipic românesc, nu?

pot dormi din cauza ei!", exclamase el – vezi cartea lui Vartic menționată în continuare, p. 270). Pentru cea mai pregnantă imagine a Soranei Țopa, vezi Ion Vartic, *Cioran naiv și sentimental*, Biblioteca Apostrof, Cluj, 2000, pp. 284-315. Titlul excursului lui Vartic despre cea pe care el o caracterizează memorabil drept o Lou Andreas-Salomé a României interbelice, „Cine n-a fost subjugat de Sorana Țopa?”, evocă lunga serie de pasiuni inspirate de „țărâncă asta care perora despre Neant” (formularea lui Țuțea, citată de Cioran în *Caiete*), „egeria” Generației '27 (formularea lui Alexandru Paleologu), care nu-l lăsase indiferent nici pe mentorul lor, Nae Ionescu. În conversație apare o confuzie între Nina Mareș, prima soție a lui Eliade, decedată de cancer la Lisabona în noiembrie 1944, și a doua soție a lui Eliade, Christinel, decedată în 1998.

E.C.: Am să vă povestesc cum s-a întâmplat... Eram la Sibiu. Și Eliade mi-a scris că urma să vină la Sibiu cu Sorana. Ea a venit singură. Îl aștepta, cumpăra bomboane... Și pînă la urmă el nu vine. S-a dus la actuala lui soție.

S.A.: Dar aveau deja o legătură? Christinel și...

L.P.: Nu, nu, e cealaltă – se gîndește la Nina.

S.A.: A, da, Nina, care a murit... da, am înțeles.

E.C.: Eram deci cu ea, cu Sorana, și i-am spus așa, în treacăt... „Am primit o scrisoare de la Mircea... Nu vine.” Și ea, cum se spune în românește, a leșinat.

S.A.: A leșinat.

E.C.: Credeam că o să moară. Am chemat imediat un medic. I s-a făcut o injecție. A suferit enorm. Trădarea asta în stil oarecum maur... Era absolut insuportabil. Îmi povestea tot timpul despre relația lor etc. Nu mă prea interesa. Dar a rămas o lună întreagă la Sibiu și a trebuit să suport toate astea. (*Rîsete.*)

S.A.: Să o ascultați povestindu-vă nenorocirea ei.

E.C.: I-am spus: „Știi doar că așa-i el. Nu trebuia să-l iei în serios”. Dar era foarte tulburată. Și de altminteri foarte inteligentă, realmente, foarte cultivată. Pînă la urmă a primit foarte prost asta, multă vreme...

S.A.: E o temă interesantă. În fine, pentru noi.

L.P.: Dacă vă amintiți, Paleologu a scris un necrolog. Povestește o discuție pe care a avut-o cu Sorana Țopa după moartea lui Mircea Eliade, deci acum câțiva ani. După moartea lui, Paleologu o sună și-i spune: „Mircea a murit...” și așa mai departe. Iar ea îi spune: „Păcat. Era un băiat foarte bun, foarte cultivat, foarte înzestrat, dar și-a ratat cariera...”.

E.C.: A spus ea asta?

L.P.: Apoi i-a explicat că ar fi putut deveni un mare guru al Occidentului și mai știu eu ce, și când colo a eșuat ca istoric al religiilor.

E.C.: Ideea asta, că ar fi putut fi un guru al Occidentului... E incredibil, e grotesc!

L.P.: Un băiat foarte bun, dar păcat că s-a ratat!¹³

E.C.: Câte mi-a fost dat să suport în viață... Pentru că mă suna tot timpul, ca să-i plîng de milă.

13. Judecata Soranei Țopa pare excentrică, dar această *femme fatale* era foarte interesată de ceea ce domina aerul timpului interbelic, sincretismul difuz în care intrau, între altele, elemente de religiozitate, de spiritualitate și din „proto-existențialismul” înflorit la noi sub etichete ca „trăirism” și „autenticitate”. Fascinată de Krishnamurti, Sorana Țopa văzuse în Eliade, cel puțin în 1932 (relația dintre cei doi devenise intensă în vară, dar la Crăciun Eliade o seducea pe Nina Mareș), o figură de același tip, un (posibil) guru.

S.A.: Dar există în cariera acestei femei un aspect care mă interesează mult : a fost într-o cîtva apreciată de lumea teatrului în România, care în ultimele decenii consta esențialmente... devenise un fel de mediu semiproletar, semisnob, și prin intermediul unui critic precum Valentin Silvestru, de exemplu, care este o încarnare a semidoctismului, personalitatea Soranei Țopa era transmisă marelui public. Iar noi, generațiile mai recente, am trăit în România ceea ce aș defini ca o mizerie absolută : să-i vedem pe niște impostori prezentîndu-se drept moștenitorii lumii interbelice și ca fiind practic singurii purtători ai mărturiilor și chiar ai unei moșteniri care ne venea din perioada interbelică. Și au existat mulți care făceau asta.

E.C.: Moștenitori !

S.A.: Da, „Moștenitorii”.

L.P.: Fiindcă cei adevărați muriseră în închisoare sau se aflau în Occident.

S.A.: Da. Așadar am trăit această mizerie... De exemplu, exista un critic de artă, Aurel Leon, la Iași. Sau un poet proletar care începuse astfel, George Lesnea, filorus și tot tacîmul, care poza acum și dădea interviuri despre perioada interbelică. Și tocmai ei, acești mizerabili proletari, transmiteau marele mesaj spiritual și

de civilizație din interbelic. Era o mizerie insuportabilă, credeți-ne¹⁴.

14. În preajma lui Cioran, formulările tuturor se radicalizează. Dar fenomenul este real : prin eliminarea, marginalizarea sau emigrarea elitelor interbelice, România comunistă a creat un spațiu vid la vârful piramidei sociale și a încercat să-l populeze cu persoane loiale sau măcar servile. S-a discutat mult despre mobilitatea socială verticală din sistemul politic, începem să beneficiem de câteva lucrări canonice, dar nu avem încă o analiză similară a mediului academic, intelectual, literar-artistic (cu excepția unor lucrări de genul celor semnate de Lucian Nastasă cu privire la învățământul superior). Exemplele date de mine în conversație sînt doar câteva, și poate nu cele mai spectaculoase, ale „circulației elitelor” și ale asumării abuzive a moștenirii interbelice de către persoane care nu ar fi ajuns la vîrf în condițiile normale ale perioadei interbelice (în condițiile anormale din anii de măsuri antisemite, evreii ar fi fost desigur excluși potrivit unor criterii exterioare competiției valorice). Dincolo de dramatismul înlocuirii elitelor adevărate cu noile „cadre”, am fost mereu sensibil la ridicolul stil pseudo-aulic ad hoc al parveniților, mergînd de la limbaj (limba de lemn a scrisului „savant”, limbajul kitsch al unor tovarăși care voiau să treacă drept „domni”) la maniere, de la haine la raporturile cu subalternii. La „casa de creație” de la Tescani, fostă reședință boierească și elitară confiscată de regimul comunist, privilegiații din „uniunile de creație” care își petreceau acolo concediul erau numiți de săteni „boierii”...

L.P.: Dar se pare că ați trecut prin Iași.

S.A.: Da, da, am vorbit despre asta.

L.P.: Prin anii '30-'35?

E.C.: Sigur, și am o amintire foarte frumoasă de atunci.

L.P.: V-ați petrecut săptămânile acelea bînd, nu-i așa?

S.A.: Am evocat deja toate astea cu prilejul precedentei mele vizite și v-am spus că sînt două fraze despre Iași care-mi plac foarte mult: că nu poți rezista acolo fără să bei, fără să te îmbeți, pe de o parte, și...

L.P.: ...„plictisul moldav”...

S.A.: ...da. Și, în fine, mulți ani mai tîrziu, un ambasador al Franței în România îi spune unui domn într-o bună zi: „Iași, da, da, da, orașul ăsta plin de păsări...”¹⁵. (Rîsete.) Erau corbii care...

15. Cele două fraze provin din textul lui Cioran despre B. Fundoianu, „6, rue Rollin”, apărut în numărul special Benjamin Fondane al revistei *Non lieu* din 1978 (pp. 52-55) și reluat în *Exercices d'admiration* (1986). Prima: „Paradis al neurasteniei, Moldova e o provincie de un farmec trist, de-a dreptul insuportabil. La Iași, capitala ei, am petrecut în 1936 două săptămîni: în lipsa alcoolului, aș fi murit de urît, un urît ce te topea pe picioare”. A doua, în continuare: „Fondane cita adesea versuri din Bacovia, poetul plictisului moldav, plictis mai puțin rafinat dar mult mai coroziv decît *spleen*-ul. Pentru mine rămîne o enigmă faptul că atîția oameni izbutesc să nu piară din

E.C.: Dar eu mă aflu acolo pentru... cum se spune? Capacitate.

S.A.: Capacitate.

E.C.: Erau niște oameni foarte simpatici, o lume specială... Și găseam că-i plină de farmec. Și un soi de melancolie...¹⁶

cauza lui. Experiența «abisului» are, precum se vede, izvoare îndepărtate” (Cioran, *Exerciții de admirație. Eseuri și portrete*, traducere de Emanoil Marcu, ed. a II-a, revăzută, Humanitas, București, 1997, p. 148).

16. Cioran sintetizează această experiență, precum și viziunea lui despre întreaga țară – un fel de geografie simbolică a „neantului românesc”, în care Moldova ocupă locul cel mai prost, Regatul tot e aproape la fel de lipsit de speranță, România Mare e o catastrofă, iar Balcanii (și ceilalți vecini) sînt oribili, deci o viziune și mai radicală decît cea din *Schimbarea la față a României* –, într-o scrisoare de pe 7 mai 1937 către Eliade, trimisă din Sibiu: „Aș fi fost foarte bucuros să fi trecut pe la București, pentru a-ți povesti despre umanitatea de la Iași, despre această sinistă Moldovă în care nu se mai poate face nimic. Norocul meu și al României este că n-am cunoscut de aproape această țară cînd am scris despre ea, fiindcă apăsarea cea mai îngrozitoare carte ce s-a conceput vreodată despre o comunitate umană” (Cioran, *Scrisori către cei de-acasă*, stabilirea și transcrierea textelor de Gabriel Liiceanu și Theodor Enescu, traduceri din franceză de Tania Radu, ediție, note și indici de Dan C. Mihăilescu, Humanitas, București, 1995, p. 275).

L.P.: Da, dar din păcate deasupra melancoliei ăsteia sînt corbii care planează și care se găinățează pe Biblioteca Centrală și Mănăstirea Golia.

E.C.: S-a sfîrșit, nu?

L.P.: Era un director, fie-i țărîna ușoară, un director al Bibliotecii Centrale Universitare, Biblioteca lui Eminescu. Se plîngea de două lucruri: de corbii care se găinățează pe clădire și de bețivanii care trec și, cum sînt acolo niște arcade, dispar acolo și urinează... Deasupra corbii, dedesubt bețivanii!

E.C.: Ce-i drept, orașul ăsta are ceva melancolic. E ceva aparte, un oraș aparte.

L.P.: Da, pentru că există Copoul, parcul și așa mai departe, partea veche asupra căreia fantasmează din plin oamenii, intelectualii în general. Pentru că există la moldoveni o anumită lene, un anumit umor, și în plus oamenii cultivați, care au o idee despre istorie și fantasmează... Mai sînt Ionel Teodoreanu, Sadoveanu, Copoul, Universitatea... Așa că încep să fantasmeze. Și cînd ajung la Iași, dau peste blocuri hidoase, calitatea populației... Fiindcă sînt mulți țărani care fac naveta între satul lor și uzine, mulți țigani...

S.A.: ...și zeci de mii de oameni, de cetățeni de dată foarte recentă, care muncesc în marile uzine și care...

L.P.: În unele colțuri sau cartiere te-ai crede în Pakistan!

E.C.: La Iași?

S.A.: Da, la Iași. Am un prieten la Kassel, în Germania, istoric al artei, care a trecut prin Iași anul acesta, în primăvară. Îmi telefonează de la Kassel și-mi spune: „Cum ai putut trăi în orașul ăsta? E un oraș oribil, atât de vulgar și de urât!”. Firește, existau și „iașioți”, cum îi numește dl Pițu, care lăudau farmecul inefabil al capitalei Moldovei... Fantasma, nu-i așa?

E.C.: Pe vremea mea nu era o fantasmă!

L.P.: Așa e... fiindcă existau anumite părți, anumite străzi, un mod de viață...

S.A.: Da. E adevărat că au fost șterse de pe fața pământului – de pildă, cele două cartiere evreiești mai importante. Centrul orașului a fost și el demolat și s-au construit acolo clădiri foarte urâte. Da, sînt...

E.C.: Noile cartiere pline de blocuri...

S.A.: ...deci, cînd orașul a fost dezvoltat puțin și au fost aduși acolo țărani care să lucreze în uzine... Normal, avem blocuri absolut hidoase.

E.C.: Dar orașul ăsta avea farmec, nu-i așa?

L.P.: N-a mai rămas mare lucru din el.

E.C.: Era un mediu intelectual, totuși...

S.A.: Am văzut albume de fotografii din interbelic. Și era unul chiar dinainte de război, cam de prin '38-'39.

Lucruri foarte frumoase, străzi foarte frumoase...
Dar...

E.C.: Universitatea nu era proastă.

L.P.: Da, însă acum, vedeți dumneavoastră, există o deplasare axiologică, o deplasare de accent. Matematica, de pildă, are un nivel bun.

E.C.: E bun, acum?

L.P.: Da, e bun.

E.C.: Ei, cu atât mai bine.

L.P.: Există profesori care au rămas în Statele Unite, care predau la mari universități în Germania Federală, pretutindeni, chimie, puțin, și matematică.

S.A.: Am mica mea teorie în această privință. Mă gândesc că existau mulți evrei care predau matematica imediat după război...

L.P.: Și chimia...

S.A.: Și chimia. Ei au fost cruțați de la epurări. Au reușit să-și facă treaba și să retransmită...

L.P.: Să formeze noi generații...

S.A.: Să formeze noi generații, să transmită orgoliul breslei, rudimentele meseriei și un *esprit de corps*. Pe când în științele umaniste era o catastrofă. Pentru că mulți au fost dați afară, și dl Pițu știe mult mai

bine decât mine ce s-a putut întâlni de-atunci încoace în Universitate. La Facultatea de Filosofie, de exemplu...

L.P.: Se numea filosofie, dar erau niște rudimente de marxism.

S.A.: Nici măcar!

L.P.: Nici măcar. Oameni care nu-l citiseră pe Marx predau, știu și eu, pe baza manualelor sovietice...

S.A.: ...broșuri de propagandă comunistă...

E.C.: Era, este un centru universitar destul de important!

L.P.: Da, este prima universitate a țării! Fondată înaintea celei de la București.

S.A.: 1860.

E.C.: Existau profesori celebri. În fine, pentru România.

L.P.: Era un fel de pepinieră, pentru că cei mai buni mergeau la București.

S.A.: Se făcea deja naveta în perioada interbelică. Existau mari profesori originari din Iași care predau și trăiau la București, venind săptămînal la Iași ca să predea.

E.C.: Iași era, după București, al doilea oraș ca nivel intelectual, nu-i așa?

L.P. : Da. Acum există concurența Clujului. La Cluj sînt tipi grozavi, dar ardelenii, cu excepția dumneavoastră, n-au simțul umorului.

E.C. : Nu, nu, dar e o tensiune idioată, e conflictul cu ungurii. E o prostie de nedescris. Și o să aibă consecințe funeste pentru România... Știți ce mi s-a întîmplat? Am primit acum doi-trei ani o scrisoare de la consulul maghiar în România. Îmi trimite o chestie, o pagină... Un text pe care l-am scris împotriva ungarilor.

L.P. : În *Schimbarea la față a României*?

E.C. : Da. Știți ce-au făcut nemernicii? Au luat textul ăsta și l-au afișat peste tot. Numele meu, așa, fără dată! Ca și cum l-aș fi scris acum! Iar consulul mi-a scris : „Aprobați asta?”. Nu numai că nu aprob, dar e un scandal, o rușine. Relațiile cu ungurii trebuie să se schimbe. Am scris o scrisoare foarte, foarte violentă și am spus : „Uitați cum stau lucrurile, aș vrea ca asta să apară și în Ungaria. Vă implor, e absolută nevoie de această retractare completă...”. Aveam 24-25 de ani, nu știu. Erau niște insolențe, știți, politic...

S.A. : Care erau îndreptate și împotriva românilor! Asta i-ar fi putut...

E.C. : Și împotriva românilor! Nu sînt, cum se spune, antimaghiar.

L.P.: Situația era puțin mai complexă, fiindcă se făcea elogiul muzicii ungurești...

E.C.: Dar asta a făcut... Ungurii au exploatat chestia asta...

L.P.: A făcut valuri!

E.C.: Da, așa că... Mi-au scris. Consulul mi-a scris o scrisoare în maghiară, nu-i așa, întrebându-mă dacă aprob... Nu numai că nu aprob, e un scandal de nedescris... Trebuie neapărat ca relațiile dintre români și unguri să se schimbe complet, altfel e o catastrofă¹⁷.

17. Istoria „evenimentială” a acestui episod este mai complicată, dar esența lui e aceeași. În iunie 1990, săptămânalul clujean *NU* – apărut în format de opt pagini, cu subtitluri diverse: „revistă de atitudine și cultură pentru tineret”, „revistă independentă” – a republicat în serial (nr. 15, pp. 4-5; nr. 16, p. 4; nr. 17, p. 4), fără acordul autorului și fără să precizeze sursa, ultimul capitol, „Spirala istorică a României”, din *Schimbarea la față a României* (ediția din 1936 sau cea din 1941). Astfel prezentat, ca text independent nedatat (citorii obișnuiți puteau crede că e vorba de o scriere recentă; într-unul din numere, un extras din Ionesco e altminteri corect identificat, deci redacția va fi urmărit, poate, un anume efect), cu intertitluri de tip „Ce vor fi căutat ungurii în Europa?” și „Ungaria nu mai are decât justificare estetică”, precum și pasaje foarte virulente despre maghiari, capitolul avea de ce să șocheze. Incidentele

L.P.: Asta credem și noi. Avem prieteni la Cluj, universitari sau nu, care au raporturi bune, de exemplu au iubite unguroaice, relații între prieteni...

„interetnice” de la Tîrgu-Mureș din martie 1990 erau încă vii în memoria publică, în special în Ardeal. Pe 1 iulie 1990, publicistul Gyarmath János, redactorul-șef al cotidianului *Romániai Magyar Szó*, bănuind manipularea, i-a scris lui Cioran: „Stimate domnule Cioran, cunoscînd și recunoscînd opera Dvs. filosofică, bucurîndu-ne de reintegrarea ei în cultura română contemporană, îndrăznim să vă deranjăm cu o întrebare, prilejuită de apariția în publicația clujeană *NU* a unui text sub semnătura Dvs. Întrucît opera Dvs. filosofică – cel puțin în măsura în care am reușit s-o cunoaștem noi – nu trădează nici o filiație cu textul publicat de revista amintită, bănuim că nu ați concurat la republicarea lui acum și aici. Întrebarea noastră este, deci, dacă sînteți de acord cu gestul publicației *NU*. Socotiți conformă cu etica intelectuală republicarea unui text fără consultarea în prealabil a autorului și fără indicarea sursei? În sfîrșit, dacă ați fi fost consultat, ați fi fost de acord cu republicarea nerevizuită a acestui text? Încredințați fiind de faptul că publicarea textului nu a urmărit popularizarea operei Dvs., ci scopuri pur propagandistice de valoare îndoielnică, vă așteptăm cu mare interes răspunsul. Cu deosebit respect...” – urmează numele și funcția expeditorului. Cioran a răspuns prompt, pe 9 iulie: „Stimate Domnule Gyarmath János, din partea compatrioților mei mă așteptam la orice. Cum știam că o [să] se servească de *Schimbarea la față a României* [,] am acceptat să fie publicată, rezervîndu-mi dreptul de a suprima două capitole, în special cel

(Zgomot de pahare.)

E.C.: Vă rog să vă serviți.

privitor la Ungaria, scris în 1934... Cum în Balcani ide[e]a de autorizație nu există, fiecare publică ce vrea. Când am îndoeli asupra mea, și le am des, mă consol[ez] în ideea că m'am exilat la vreme: acum 50 de ani! Mi-ați făcut un mare serviciu trimițându-mi textul incriminat [.] Îl voi arăta editorului [.] care e, din multe motive [.] la Paris, și îl voi ruga încă odată să vegheze la suprimarea insolențelor mele preistorice [.] Cu cele mai bune sentimente [.] al D-voastră Cioran". Redacția a publicat schimbul de scrisori (răspunsul lui Cioran e facsimilat) în numărul 20 (4-11 august 1990, p. 7) cu supratitlul, scris cu majuscule, „Domnul Cioran își contestă opera!”, precizînd pentru prima oară sursa textului serializat, precum și faptul că epistolele fuseseră comunicate redacției de Szilágyi Sándor, redactor-șef al Editurii Kriterion. Pe 22 iulie 1990, cotidianul *României Magyar Szó* a reluat tot materialul pe prima pagină. Avînd în vedere cît de tipic este incidentul, l-am prezentat în detaliu. A mai scris despre el și Gáll Ernő: articolul mai general „Cioran és a magyarok”, apărut inițial în revista *Helikon* (32, 1990) și publicat în românește în Al. Zub (coord.), *Identitate/alteritate în spațiul cultural românesc*, Editura Universității „Al.I. Cuza”, Iași, 1996, pp. 374-383 („Emil Cioran și maghiarii”, trad. de Annamária Nastasă-Kovács). Marta Petreu a amintit succint povestea în ediția a doua a cărții sale din 1999, *Un trecut deocheat sau Schimbarea la față a României* (Editura Institutului Cultural Român, București, 2004, p. 201 și nota, p. 208). Îi mulțumesc lui Horváth Ándor pentru semnalarea

S.A. : Mulțumesc. Lăsați, nu.

E.C. : Și cred că atmosfera asta din Transilvania este atât de nesănătoasă...

S.A. : Așadar, există români transilvăneni de foarte bună calitate, cu excepția atitudinii lor față de unguri. Nu știu dacă ați văzut, dar unii dintre ei îți reproșează : „Fiindcă sînteți din Moldova și trăiți acum la București, nu știți ce gîndesc cu adevărat ungurii. Pot fi simpatici, pot fi inteligenți, dar ascund întotdeauna ceva”.

E.C. : Da, dar în fine, este inevitabil. Sînt totuși două milioane de unguri, nu? E mult, totuși. Românii trebuie să facă unele concesii. Ce înseamnă asta? Trebuie ca de ambele părți...

L.P. : Să facă unele concesii.

E.C. : Concesii și să se schimbe... Pentru că maghiarii sînt un popor foarte orgolios, dar au obținut totuși,

acestui detaliu și, mai ales, pentru stabilirea contactului cu Gyarmath János. Îi mulțumesc lui Gyarmath János pentru amabilitatea cu care, după laborioase căutări într-o vastă arhivă personală, mi-a pus la dispoziție, între altele, originalul scrisorii lui Cioran, acceptînd reproducerea celor două epistole și dîndu-mi toate lămuririle necesare pentru reconstituirea întîmplării. Răzvan Pârâianu, ca în atîtea alte ocazii, a fotografiat și mi-a pus la dispoziție paginile relevante din revista clujeană. Îi mulțumesc.

pînă la urmă... Iar eu am adoptat poziția asta față de unguri. Tatăl meu a făcut închisoare, nici nu vă imaginați, ca român... Era preot, dar nu-i ura pe unguri¹⁸. Vorbeam adeseori despre asta. Spunea : „Trebuie găsită o formulă”. Formula asta n-a fost găsită, și cred că ațîțarea reciprocă e de foarte proastă calitate. (*Rîsete.*)

*

* *

L.P.: La extremitatea scării, nu-i așa?¹⁹

S.A.: Îmi amintesc acum o întâmplare de la restaurantul scriitorilor din București, un loc foarte popular printre bucureșteni pe vremea răposatului Ceaușescu.

18. Emilian Cioran (1884-1957), preot la Rășinari, din 1924 protopop, apoi consilier mitropolitan la Sibiu. Încarcerat la Sopron de autoritățile maghiare în perioada Primului Război Mondial, cînd mama lui Cioran a avut domiciliu forțat la Cluj.

19. Pauză „tehnică” în înregistrare. Discuția evoluase către Petre Țuțea și lumea culturală a anilor '80. Astfel, conveneam că la o extremitate a scării valorice se găseau supraviețuitori ai naționalismului interbelic, precum Țuțea, iar la cealaltă apăreau „național-comuniștii”, protocroniștii. Țuțea (n. 1902) a murit pe 3 decembrie 1991, deci își trăia ultimele două luni de viață în momentul conversației de față.

Într-o bună zi, poetul Virgil Mazilescu²⁰, un foarte mare poet care a murit prematur, din păcate...

E.C.: Mazilescu?

S.A.: Da, Mazilescu. Un foarte mare poet, dar...

L.P.: Era un prieten de-al lui Goma. Lucra în redacția de la *România literară*.

S.A.: Da. Dar era un marginal, bea destul...

L.P.: Alcoolic.

S.A.: Alcoolic, da. Și-l vede, de la masa unde eram, pe Petre Țuțea discutând cu un nemernic al cărui nume nu mi-l amintesc, cineva de genul celor de la *Săptămîna*, devenită acum *România Mare*. Și spune: „Vedeți, între acești doi tipi e o diferență de regn”.

E.C.: De ce?

S.A.: De regn, *regnum*.

E.C.: Îl cunoașteți pe Țuțea?

20. Virgil Mazilescu (1942-1984), poet și traducător. După licența în Litere la București, profesor la Greaca, bibliotecar, iar din 1970 redactor la *România literară*. Vezi volumul de *Opere complete* editat de Alexandru Condeescu în 2003 la Editura Muzeul Național al Literaturii Române din București.

L.P. : Eu l-am cunoscut. Am un prieten, Marcel Petrișor²¹, care a stat în pușcărie cu el, dar e un tip mai tânăr, adică era student în anii '50. Atunci l-a întâlnit pe Țuțea într-o închisoare oarecare, Jilava, poate. Și era un fel de moștenitor spiritual al lui Țuțea. Locuia în același cartier, trecea des pe la el ca să-i ducă de mîncare seara etc. Așa că, grație lui, l-am cunoscut acum opt sau zece ani. Am fost la el de mai multe ori, îi știu garsoniera. S-a operat chiar de cataractă într-un spital din Iași.

E.C. : Recent, nu ?

L.P. : Acum patru sau cinci ani, prin '86-'87. L-am condus apoi la București. După operație. Îl știu bine.

E.C. : E un om extraordinar. Nu vreau să mă laud, dar am simțit totuși imediat că e un tip extraordinar.

21. Marcel Petrișor (n. 1930), prozator, eseist, memorialist al reclusiunii, publicist. Student la Filosofie, arestat în 1952, eliberat pentru un an în 1955-1956, rearestat și eliberat abia la amnistia din 1964. Licență în Franceză și Spaniolă, urmată de carieră didactică (profesor de liceu în București, deși putea lua un post la Universitatea din Iași) și literară. Regretatul Alain Paruit a realizat o selecție în limba franceză din memoriile carcerale ale lui Marcel Petrișor, în vederea publicării la editura pariziană Plon.

Pentru că lumea își bătea puțin joc de el. Și l-am cunoscut astfel: eram afară, el cumpără un ziar, îl întinde așa... A, nu, nu, e foarte important, era ziarul sovietic... Era comunist fanatic cînd l-am cunoscut. Fanatic!

L.P.: Cu Petre Pandrea²², cred, nu-i așa?

E.C.: Da, da.

S.A.: Da, erau prieteni.

E.C.: Dar Petre Pandrea s-a schimbat. Repede. A virat. Țuțea a rămas comunist mult timp. Am locuit împreună la Berlin, și încă mai era mare comunist. Și striga, așa...

22. Petre Pandrea (pseudonimul lui Petre Marcu-Balș, 1904-1968), avocat, specialist în drept penal, eseist cu vederi de stînga, memorialist. Alături de Sorin Pavel și Ion Nistor, coautor al textului programatic al (proto)existențialismului „trăirist”, *Manifestul „Crinului Alb”* (1928). Cumnat al lui Lucrețiu Pătrășcanu, a fost arestat în cadrul „Lotului Pătrășcanu” și condamnat la douăzeci de ani de temniță. Deținut politic între 1952 și 1964, cu o întrerupere în 1958. SRI a retrocedat familiei numeroasele sale manuscrise confiscate de Securitate, făcînd posibilă publicarea unei vaste opere, atît savantă (de exemplu, *Filosofia politico-juridică a lui Simion Bărnuțiu*), cît și eseistică, literară, memorialistică (scrieri ca *Memoriile mandarinului valab*, *Noaptea valabă*, *Helvetizarea României* și altele, în tradiția autocriticii etno-naționale, puternic marcată de experiența carcerală).

S.A.: Sloganuri?

E.C.: Și trebuie să spun că... Îl cunosc de multă vreme. Tipul ăsta nu m-a dezamăgit niciodată. E un tip foarte interesant, și faptul că nu are o operă nu contează.

L.P.: Opera este chiar el. E un fenomen al naturii.

E.C.: Da, da, i-am dat de înțeles că nu trebuie să publice vreo carte. Dar voia neapărat, și acum văd că publică.

L.P.: Da, dar nu e interesant. Ce este extraordinar, ce emană din el sînt interviurile pe care le dă.

E.C.: E un geniu verbal!

L.P.: Cînd lucrează cu ziașiți buni care notează, de exemplu, bîlbîielile, interjecțiile, gesturile – fiindcă face gesturi! Face, nu știu, gesturi injurioase...

E.C.: La Berlin vorbea întotdeauna foarte tare. În românește... Doamne, oamenii își spuneau: „Niște sălbatici!”. Dar pentru mine perioada lui comunistă era cea mai interesantă, fiindcă era puțin aberantă, nu-i așa? E un tip care era aproape fanatic. Pentru el nu mai exista altceva.

S.A.: L-am văzut recent la televizor. Era un serial la televiziunea română despre închisorile comuniste și lagărele de concentrare comuniste – un serial foarte

prost făcut, de altminteri –, cu un foarte scurt interviu al lui Țuțea care zăcea în patul lui²³. Era foarte bolnav.

L.P.: Este spitalizat.

S.A.: Este spitalizat, da. Abia vorbea. Era filmat prea de-aproape.

L.P.: Se abuzează de el!

S.A.: Se abuzează de el acum, da, e inuman. Deci era filmat foarte de-aproape, prea de-aproape. Fața îi era deja ca o mască mortuară animată.

23. Pe 14 august 1991 se difuzase primul episod din serialul *Memorialul durerii*, realizat de Lucia Hossu Longin. Țuțea apare în episodul 11, acum disponibil și pe YouTube. Dincolo de indiscutabila utilitate civică a ceea ce avea să devină un proiect-mamut (în volumul Lucia Hossu Longin, *Memorialul durerii. O istorie care nu se învață la școală*, Humanitas, București, 2007, sînt reproduse doar 36 din cele 120 – după alte surse, 140 – de episoade), am socotit mereu că tonul patetic, exaltat, amintind uimitor de limba de lemn, al – de altminteri – bine intenționatei și curajoasei realizatoare (sabotată și intimidată de toți cei care se opuneau dezvăluirilor cu privire la istoria recentă) nu se potrivea cu subiectul (de fapt, cu nici un subiect). Treptat, calitatea serialului a crescut, mai ales datorită gestului de profesionalism elementar al realizatoarei de a-i lăsa să vorbească mai mult pe supraviețuitori și de a-și reduce comentariile la strictul necesar.

E.C.: N-au îndeajuns simțul intimității.

S.A.: Exact. Și făcea apologia poporului român.

E.C.: A, da, da!

S.A.: Stătea acolo, ramolit, sfârșit, și făcea apologia poporului român.

L.P.: Dar e adevărat că uneori își poate reveni, poate regăsi de pildă un anume simț critic, și atunci devine foarte sarcastic. Deci nu e același discurs.

S.A.: Nu.

E.C.: Și n-are complexe. E un om supradotat. Normal, tipul ăsta ar fi trebuit să fie cu adevărat cineva – a fost nevoie să aștepte ultimii ani, nu-i așa? Pe de altă parte, a fost trimis la Moscova și cam peste tot, ca delegat. Dar nu singur, fiindcă ar fi încurcat totul... (*Rîsete.*) ...ci cu alții. Era luat din prietenie, fiindcă era capabil să spună orice. Pentru mine, totuși, gestul... I-am fost prezentat în stradă, și el avea *Pravda*. S-a simțit stînjenit.

L.P.: E drept că ne facem griji pentru el. Permiteți-mi să vă istorisesc o anecdotă... Deci, acum vreo zece, unsprezece ani, cam așa, un jurnalist, un intelectual sau mai degrabă un demnitar moscovit era în vizită la București. I-a întrebat pe scriitorii români, în fine, oficialitățile, nu știu, pe ghidul său, dacă-i puteau prezenta pe cineva original, interesant, nu un oficial.

Aurel-Dragoș Munteanu²⁴ îl știa pe Marcel Petrișor, discipolul lui. Atunci Marcel îi spune : „Trebuie să-l ducem la Țuțea. Dar atenție, fiindcă dacă începe să bată câmpii, să spună povești... Fiindcă face teoria geniului poporului român, a reînarmării, crestele Carpaților acoperite de rachete, toate îndreptate împotriva Iranului, ultima cumătră, dintr-un sat de munte, care trebuie să-și mulgă vaca, dar cu casca pe cap, gata să înfrunte...”. Dacă începe să-i foarfece pe ruși... poate c-o să fie atent. Așa că e prevenit și apoi merg cu rusul la el, în garsoniera lui. Era în pat, în pijama...

S.A. : ...pe un pat de campanie.

L.P. : Da, un pat de campanie. Treceau pe la el mulți prieteni, care-i aduceau, nu știu, tot ce voia, cărți...

24. Aurel-Dragoș Munteanu (1942-2005), jurnalist, prozator, critic literar, eseist, primul director al televiziunii publice după „Revoluție” (demisionar pe 9 februarie 1990), ambasador al României în SUA. Munteanu a evoluat treptat spre curiozități intelectuale și poziții ideologice „excentrice” pentru un ziarist al „Epocii de Aur” (tradiția radicală interbelică românească, cultura indiană, ebraica și aramaica etc.), ceea ce i-a atras persecuțiile regimului și l-a determinat să ceară azil politic în SUA. A fost apropiat de Țuțea, Zilber, Carandino, Stăniloae etc. I-a cunoscut, în frecvențele sale călătorii, pe exilații români celebri, între care Eliade și Cioran.

Nu trebuia să se deplaseze el. Voia cutare carte, le-o cerea prietenilor. Merg deci la Țuțea, care nu vorbește împotriva rușilor și spune : „Vă salut, domnule, sînteți reprezentantul poporului care este astăzi a Treia Romă. Europa se va face nu doar de la Atlantic la Ural, cum voia celălalt²⁵, ci de la Atlantic la Vladivostok ! Și asta grație vouă !”.

S.A. : Europa Mare !

L.P. : Europa Mare ! Atunci a vorbit, a ținut cîteva discursuri interesante, a lansat formule frapante etc. Rusul nu-și mai revenea – a spus : „Credeam că nu mai există așa ceva ! Nici măcar în Occident ! Nu există așa ceva !” . Nu-și revenea din uimire !

E.C. : Țuțea era trimis frecvent în străinătate – dar e o absurditate, nu-i așa, să discute cu funcționari serioși. Nu putea decît să încurce și mai mult...

L.P. : Și pe urmă, după plecarea rusului, își revede prietenii și le spune privindu-i așa, batjocoritor : „Vă așteptați să-mi lansez rachetele asupra Iranului, nu ?”.

S.A. : Îi trăsese pe sfoară !... (*Rîsete.*)

L.P. : „Ați văzut că băiatul nu v-a decepționat !”

E.C. : E un amestec extraordinar de subtilitate și naivitate. Are o latură naivă. Este cu adevărat foarte

25. „Celălalt” : Charles de Gaulle.

inteligent, fără discuție, e un geniu, dar nu are simțul ridicolului.

L.P.: Dar la Iași, cînd a venit să se opereze de cataractă, au spus că e un miracol. Venise la recomandarea unui medic bătrîn, care se numea Vancea și care avea un fiu, conferențiar, ce conducea o clinică²⁶. Avea deci cel mai bun salon, ca un tratament de favoare. Era acolo cu bolnavii și vorbea. Din cînd în cînd i se întîmpla să citească, dar în general vorbea, primea vizite... Era ca un prinț care primește. Și le impresiionase atît de mult pe infirmiere, încît îi spuneau „Tovarășul Profesor”! (*Rîsete.*)

E.C.: „Tovarășul”! Știți, geniul lui Țuțea este un geniu verbal. Toată lumea îl presa să scrie, dar eu i-am spus nu! Pentru că dacă are o operă, o să... n-o să se compromită, dar... Nu e genul lui, nu-i așa? E mai bine să vorbim despre el, iar el să înceapă să vorbească despre viața lui. Pentru că ceea ce a scris pe plan, să spunem, științific e convențional...

L.P.: Pentru că se ia în serios...

E.C.: Deși e zeflemitor și formidabil, nu are întotdeauna simțul ridicolului, nu-i așa? E un fenomen,

26. Petre Vancea (1902-1986), profesor de medicină la Iași și București, fusese coleg de studenție la Cluj cu Petre Țuțea. Fiul său, Petre P. Vancea, care l-a îngrijit pe Țuțea, este profesor de medicină la Iași.

dar nu trebuie tratat ca un mare scriitor. Nu e genul lui. E un geniu verbal.

L.P.: Socrate! E un Socrate!

E.C.: E un geniu verbal. E un tip extraordinar.

L.P.: Dar s-ar fi putut face o frumoasă carte de interviuri cu el...

S.A.: O carte foarte frumoasă – dar, din păcate, majoritatea...

L.P.: Majoritatea ziariștilor... Singurul care a făcut interviuri bune se află în Franța. A cerut azil politic: Dan Arsenie²⁷. A făcut un interviu extraordinar²⁸.

27. Dan Arsenie (n. 1954), traducător, eseist și publicist poliglot, licențiat în Litere, pasionat de filosofie și mistică. Discipol informal al lui Mihai Șora, care a construit în dialogurile sale o „voce” cu inițialele D.A. – „Devotatul Amic”. A obținut azil politic în Franța după mineriada din iunie 1990, părăsind țara în iulie. S-a stabilit apoi în Spania. Singurul său volum este eseul filosofico-gastronomic *Le presque rien nourrissant*, Françoise Truffaut Éditions, Paris, 2001, prefațat de mentorul său.

28. Interviul a fost publicat în trei părți. Prima a apărut în revista 22 pe 2 martie 1990 („Nu s-a întâmplat o revoluție, ci o *restauratio magna*”, Dan Arsenie, convorbire cu Petre Țuțea despre religie, economie și politică, cu trei poze ale lui Țuțea în pijama – ținuta lui de interior; a fost probabil prima reparație publicistică a lui Țuțea

E.C.: S-a vorbit mult despre asta, da. E un prieten de-al lui Țuțea?

L.P.: Da, îl cunoștea de zece ani.

S.A.: E un discipol al lui Șora – Dan Arsenie. Un hispanist care a citit mult Eminescu și a scris lucruri foarte inteligente despre acest subiect...

E.C.: Misticii spanioli...

S.A.: Misticii spanioli, mai ales, misticii germani...

E.C.: Misticii spanioli nu se potrivesc cu Țuțea!

S.A.: Nu, nu. Dar Dan Arsenie avea acces la Țuțea și-i putea pune întrebări inteligente.

L.P.: Știa ce-l interesează, știa ce întrebări să-i pună ca să fie interesant. Așa a rezultat un interviu celebru.

E.C.: După câte știu, nu există nici o carte, nici un text, în fine, care să dezvăluie, care să dea o imagine absolut autentică a lui Țuțea. Pentru că în asta constă originalitatea lui – este intraductibil. Deci e un tip

după 1989). A doua parte a apărut în *Vatra*, nr. 229 din 1990 („Sînt un om politic înfrînt”, dialog cu Petre Țuțea realizat de Dan Arsenie). A treia parte i-a fost încredințată lui Alexandru Mușina și a apărut în același an în primul număr al revistei brașovene *Interval*. Informații oferite de Dan Arsenie, prin amabilitatea lui Luca Pițu. Le mulțumesc.

extraordinar, dar ce spune el nu e întotdeauna extraordinar. Ține mult de felul lui de a...

L.P.: Oralitatea, stilul oral...

E.C.: Oralitatea... Este drama unui geniu verbal. Și trebuie spus că românii au geniu verbal, nu-i așa?

L.P.: Eu m-am născut în Bucovina. Într-un sat din Bucovina, există țărani, naratori extraordinari, cu geniul narațiunii. Nu-i pot depăși – e imposibil.

S.A.: Ce-i drept, e cel mai bine plasat... Majoritatea lucrurilor pe care dl Pițu le-a publicat sînt istorii, narațiuni, dar atît de complexe și cu niveluri atît de întrepătrunse, încît sînt greu de descifrat. Dar ce a fost tot timpul șocant pentru mine, citindu-l, era că avea un public enorm, care nu putea ajunge la toate nivelurile scriiturii lui, firește, dar care era atras, cred, mai ales de acest geniu de narator. Cred că ați moștenit ceva din geniul local... *genius loci casvaniensis*²⁹.

E.C.: Fără îndoială. Am simțit imediat, pentru că, atunci cînd l-am întîlnit, era cunoscut, dar nu cine știe ce. Era socotit puțin ridicol...

29. Născut în satul Cașvana din județul Suceava, Luca Pițu a făcut dese referiri la locul său de baștină, adesea în formule (pseudo)latinești (auto)ironice.

L.P.: Era cunoscut în anumite medii intelectuale, în cafenele...

E.C.: Dar nu foarte cunoscut! Am fost atît de impresionat de el... Şi nu mi-am schimbat de atunci părerea. Ce-am mai rîs cînd am auzit că a fost condamnat şi a făcut unsprezece ani...

L.P.: Nu, cred că a făcut optsprezece! A ieşit de acolo în '64, deci a intrat, nu ştiu, prin '47-'48...

E.C.: Cînd am aflat asta, mă aflu în străinătate... Ţara asta, România, e ceva de neînchipuit! Există nişte limite ale grotescului, ale ridicolului. E de neînchipuit! În perioada lui comunistă cunoscuse mulţi oameni care erau foarte, foarte distinşi, erau prieteni, toţi tipii care conta în epocă. Dar faptul că nimeni nu a încercat să-l salveze este de neînchipuit pentru mine. Aruncat în puşcărie ca un fanatic, ca un tip periculos, pentru că nu şi-au dat seama că e un geniu verbal, nu un geniu politic! (*Rîsete. Zgomot de pabare.*) Dar vă rog, serviţi-vă, eu nu sînt capabil să vă servesc!

S.A.: Da, da, da. Nu sîntem mari băutori.

L.P.: V-a arătat cineva cartea lui Belu Zilber? Nu? Vi s-a vorbit despre ea? Liiceanu a publicat cartea asta. Dar titlul nu-ţi reţine prea tare atenţia. Cînd te gîndeşti că

Belu Zilber lega monarhia de dialectică... Se numește *Monarhia de drept dialectic*³⁰.

30. Belu (Herbert) Zilber (1901-1978), care a semnat și Andrei Șerbulescu, comunist în ilegalitate, (dar) prieten cu Eliade și Cioran. A făcut studii politehnice la Grenoble, fără să obțină diploma de inginer. Și-a dat însă licența (1945) și doctoratul în filosofie (*Imperialismul unor țări înapoiate*), sub auspiciile protectorilor sovietici. Recrutat ca spion sovietic la Viena în 1928, a fost demascat în 1933; a fost informator al Siguranței și, după comunizarea României, din nou spion sovietic. Se pare că ar fi spionat și pentru americani. După 1945, comuniștii l-au pus în funcții înalte (director al CEC etc.) pentru scurtă vreme, pentru a-l închide între februarie 1947 și amnistia generală din 1964. A fost martor al acușării în procesul fostului său prieten Lucrețiu Pătrășcanu. *Monarhia de drept dialectic*, volumul despre care se vorbește în text, apărut sub semnătura Andrei Șerbulescu la Humanitas în 1991, este a doua versiune a memoriilor lui Belu Zilber, redactată – inclusiv pe baza notelor și ciornelor – după confiscarea celei dintâi de către Securitate. Prima versiune a fost recuperată de la SRI de moștenitorul legal și editorul autorului, G. Brătescu, apărând ca Herbert (Belu) Zilber, *Actor în procesul Pătrășcanu*, Humanitas, București, 1997. Formula „monarhia de drept dialectic”, aleasă de G. Brătescu drept titlu în 1991, desemnează sistemul de tip sovietic, care i se părea indestructibil lui Zilber, ca și altora (până în anii '80), indiferent de orientarea lor politică. Referința este desigur la monarhia de drept divin: „Monarhia de drept divin avea imensul avantaj de a se

E.C.: Unde e? Mai trăiește? A murit?

L.P.: A murit, dar s-au publicat niște manuscrise...

S.A.: ...salvate miraculos. Și note...

L.P.: ...note și fragmente.

E.C.: Era un tip ciudat.

L.P.: Dar are o perspectivă foarte lipsită de iluzii asupra lui însuși, o analiză a lașității lui. Fiindcă a fost interogată dur...

E.C.: De ce l-au azvîrlit în pușcărie?

sprijini pe credința tuturor în existența lui Dumnezeu”. Cu toate acestea, a dispărut, în Europa mai întâi, ca urmare a războaielor religioase purtate în Occident de la Reformă la Pacea westfalică, apoi peste tot – ultima, cea japoneză, fiind distrusă de bomba atomică. „Monarhia de drept dialectic”, credea Zilber, adept declarat al principiului separației puterilor enunțat de Montesquieu, „este perfectă. Nu poate fi distrusă. Nu trăiește pe credința, ci pe indiferența oamenilor”. Prin urmare, potrivit autorului, redescoperirea lui Montesquieu de către supușii monarhiilor de drept dialectic ar fi necesitat probabil un război între două asemenea regimuri. Cam în același mod vedea și Orwell viitorul, numai că războaiele interschimbabile dintre imperiile similare structural ale anului distopic 1984 le consolidau intern pe acestea, nu le distrugau. Citatele sînt luate din *Actor în procesul Pătrășcanu*, ed. cit., p. 179.

L.P.: Fiindcă avea legături foarte strânse cu Pătrășcanu.

S.A.: Da. Și când Pătrășcanu a căzut...

L.P.: Când l-au vîndut pe Pătrășcanu, l-au implicat în proces. Iar el a depus mărturie împotriva lui Pătrășcanu, fiindcă au construit un scenariu în care el era elementul esențial, piesa de bază...

E.C.: El l-a...

L.P.: Da, el l-a acuzat pe Pătrășcanu.

E.C.: Pătrășcanu era un tip de calitate...

L.P.: Da. Deci s-au servit de Zilber, pentru că era slab, și el a depus mărturie împotriva lui Pătrășcanu.

S.A.: Într-un proces stalinist tipic.

L.P.: Stalinist, da. Probabil că uneltise ceva cu englezii, americanii. E adevărat că Pătrășcanu avusese întâlniri secrete la o doamnă care se numea Lena Constante³¹.

31. Lena Constante (1909-2005), artistă plastică și folcloristă, elevă a lui Dimitrie Gusti la Școala de Arte Frumoase și membră în echipele monografice ale marelui profesor. De origine aromână după tată, știa nouă limbi. Căsătorită cu Harry Brauner, colegă cu soția lui Lucretiu Pătrășcanu, a fost închisă pînă în 1962. Cartea sa *L'Évasion silencieuse* (La Découverte, Paris, 1990; tradusă de autoare în românește, *Evadarea tăcută*, Humanitas, București, 1992) a impus-o ca memorialistă a Gulagului românesc. Vezi și a doua carte, *Evadarea imposibilă*, Editura Fundației Culturale Române, București, 1993.

E.C.: Aaah...

S.A.: Care a fost și ea închisă. Tocmai a publicat o carte despre condiția femeilor în închisorile românești.

E.C.: Interesant. Cred că de fapt am cunoscut-o, știam cine e... Dar știți, am plecat de atîta vreme din România... acum 52 de ani!

L.P.: Există două cărți frumoase despre închisorile românești. Cea a lui Zilber, unde aveți perspectiva celui slab, a lașului. Povestește decepționat cum a fost laș, cum a ajuns să le facă jocul. Și apoi mai e o carte, a părintelui Steinhardt. Ați auzit despre el? Un evreu care s-a convertit în închisoare la ortodoxie.

S.A.: Steinhardt, Nicu Steinhardt.

E.C.: A, l-am cunoscut foarte bine!

L.P.: A scris o carte frumoasă, se numește *Jurnalul fericirii*. Se călugărise. După ce a ieșit la pensie, s-a dus într-un schit din Maramureș, la Rohia. Acolo m-am dus să-l văd. E foarte impresionant și foarte interesant, pentru că își făcea foarte bine treaba de călugăr...

E.C.: Da, Steinhardt... Firește, l-am cunoscut, l-am cunoscut foarte bine. E un tip simpatic și sincer, nu-i așa? Nu era un ipocrit, nu?

L.P.: Nu, nu, un tip remarcabil.

E.C.: Deci toți tipii ăștia au făcut închisoare!

L.P.: Dar a scris o carte foarte frumoasă. Dacă vrei, există acolo un mecanism pe care-l analizează foarte bine: lupta împotriva uitării. Sînt acolo toți, nu știi, patru, cinci sau zece, în celulă. Și atunci fiecare încearcă să păstreze memoria. De exemplu, cei care vorbesc limbi străine spun: „Știi cum se spune, nu știu, la «ciocîrlie», în engleză, sau în germană, sau în...”. Și apoi încearcă să-și amintească, să păstreze ce știu. Să facă schimb. E foarte bine făcut. Ei, există scenele despre comportamentul camarazilor. În afară de asta, e lupta împotriva uitării. E foarte bine descrisă în cartea lui Steinhart.

E.C.: Se mai vorbește acum de Vulcănescu?

S.A.: Da, dar mai puțin decît înainte. E foarte ciudat... E bună întrebarea. În mod paradoxal, de la lovitura de stat/revoluția/rebeliunea din decembrie '89 nu se vorbește prea mult de Vulcănescu, în timp ce înainte se vorbea destul de des și se începuse publicarea scrierilor lui în reviste cu circulație restrînsă.

L.P.: Mai degrabă literare.

S.A.: Dar devenise un obiect de snobism intelectual foarte important. Și acum toată lumea a descoperit mai mult sau mai puțin filiația Vulcănescu – Noica. De exemplu, într-un foarte scurt text al lui Vulcănescu,

Dimensiunea românească a existenței, pe care-l publicase în '43, exista deja *in nuce* ceea ce știți foarte bine despre Noica, *Sentimentul românesc* și celelalte. Și pentru mulți intelectuali din România, de la cei mai snobi la cei mai serioși, exista un curent care-l explica oarecum pe Noica drept un fel de narativizare a acestui mic text al lui Vulcănescu³² și o...

32. Textul lui Vulcănescu îi era dedicat lui Cioran. Într-o scrisoare din Paris către Vulcănescu, datată 3 mai 1944, Cioran declara: „Dacă evenimentele n-ar fi așa cum sînt și eu n-aș fi buimăcit de ele, m-aș apuca să scriu complementul *negativ* al acelei superbe *Dimensiuni*(...). Dacă răul din mine ar fi odată afit de lucid pe cît a fost binele în tine, mă voi sforța să întunec puțin icoana Mioriței, să vorbesc și de gălbeaza ei. După ce-am citit studiul tău, în acest Cartier latin în care putrezesc glorios de șapte ani, îmi ziceam că n-aș avea totuși nimic de adăugat dacă el s-ar fi terminat cu o analiză a adagiului fatal: «n-a fost să fie» – care-mi pare a fi cheia tuturor neizbutirilor noastre și formula în sine a oricărei ursite” (Cioran, *Scrisori către cei de-acasă*, ed. cit., p. 325). Noica era probabil deja mai aproape de spiritul lui Vulcănescu, așa cum avea s-o dovedească în scrierile sale de la maturitate și senectute. Dedicăția i s-ar fi convenit deci lui Noica, dar la acea vreme el mai scria încă despre „românitate” cam în stilul lui Cioran (vezi formulările din *Jurnal filosofic*, 1944), deși își începuse propria ontologie etnică (*Pagini despre sufletul românesc*, 1944), pornită din contextul discursiv al

L.P.: ...amplificare.

S.A.: Amplificare, da.

E.C.: L-am văzut la Paris, cred, de două ori. Vulcănescu venise în misiune. Era înainte de război.

S.A.: Când era subsecretar de stat.

E.C.: Și pretutindeni, știți, distincția lui, finețea lui... Era o impresie extraordinară. Sînt unii care m-au întrebat ce s-a mai întîmplat cu el. Și le-am spus: „Tot ce vă pot spune este că e în închisoare”.

L.P.: Dar, dacă-mi amintesc bine, a făcut un stagiul la Paris, unde venise în anii '20. Și asistase la conferințele lui Berdiaev.

caracterologiei etnice și ajunsă spre sfîrșitul vieții autorului în sfera ontologiei propriu-zise, prin ceea ce eu socotesc o universalizare a particularului (etno-naționalului), corespondentul simetric al celeilalte mișcări din ontologia etnică, particularizarea (etno-naționalizarea) universalului. Fay oferă o imagine memorabilă a legăturii dintre Vulcănescu și Noica: „Îndrăznesc a spune că, pe o anumită rază a gîndirii lor, ei doi sînt unul. Ceea ce Mircea a schițat în eseu, Noica ne-a dăruit în sistem” (*op. cit.*, p. 50). Exemplul perfect de marcă simbolică a consonanței rămîne gestul lui Lucian Blaga de a-i dedica în 1936 *Spațiul mioritic* lui Vasile Băncilă, dar analiza acestor interacțiuni între autorii interbelici este obligatorie.

E.C.: Tot ce se poate. Da, este epoca lui Berdiaev³³.

33. Vulcănescu, care a plecat la Paris în toamna anului 1925, după licențe în filosofie și drept, pentru a-și pregăti doctorate în drept și sociologie (nu le-a obținut), i-a audiat cu mare interes pe Jacques Maritain, Étienne Gilson și Nikolai Berdiaev, formându-se în același timp prin interacțiunea „lancasteriană” din cercul studentesc din jurul bisericii ortodoxe române din Paris și prin activismul interconfesional european. Materiale interesante referitoare la această perioadă pariziană a lui Vulcănescu se găsesc acum în Mircea Vulcănescu, *Bunul Dumnezeu cotidian. Studii despre religie*, ediție îngrijită de Marin Diaconu, Humanitas, București, 2004. Interesul lui Vulcănescu pentru Berdiaev e ilustrativ pentru una din „ispitele” – termenul îi aparține lui Vulcănescu însuși – tinerilor români din România Mare. Deși impactul cel mai rezistent al culturii ruse asupra Dreptei noastre s-a manifestat după contactele lui Nichifor Crainic și Radu Dragnea cu slavofilismul, mediate de cultura austro-germană, au existat și alte itinerare. Între ele, întâlnirea adolescentului Cioran cu spiritualitatea rusă grație bibliotecii germane din Sibiu, ori lecturile sale în română din Merejkovski în aceeași perioadă. Până în prezent cunoaștem mult mai bine influența Rusiei asupra Stîngii românești, în vreme ce genealogia intelectuală a Dreptei noastre e preponderent legată de Germania, în detrimentul „filierii ruse” și al „filierii latine” (raporturile cu flancul sudic al fascismelor, populismelor, al tuturor modernismelor radicale: Portugalia, Spania, Franța, Italia).

L.P.: Fiindcă, mai apoi, a construit o teorie pe care o prezenta oral despre preferința lui pentru virtual.

E.C.: Am aflat cum a fost tratat în închisoare. Fratele meu, care era și el în închisoare, și care l-a cunoscut, mi-a spus că era de o distincție...

S.A.: Da... A murit ca un martir creștin. Există o istorie care circulă, cu Vulcănescu care s-a culcat direct pe pământ, pe beton, ca să-și protejeze un tovarăș de închisoare care era bolnav. Așa că el, care era înalt și solid...

E.C.: Dar cam așa a murit, nu?

S.A.: Da, a murit, se pare, în urma acestui gest de a-l proteja pe cel slab și de a-și asuma martiriul...

E.C.: Uimitor...

L.P.: E un gest tolstoian, nu? Îmi amintesc...

E.C.: L-am văzut deci la Paris în misiune oficială, pentru niște probleme de economie. Vedea viitorul, dar nu așa. Nu avea o viziune tragică, dar simțea ceva.

S.A.: Are un text foarte frumos, foarte dramatic, apologia lui. Cu prilejul procesului care i-a fost înscenat, a avut o luare de poziție extraordinară în care, sprijinindu-se pe dreptul pozitiv, încearcă să-și demonstreze nevinovăția, la mai multe niveluri. I se imputa...

L.P.: ...că-și vînduse țara...

S.A.: ...că-și vînduse țara și că provocase dezastrul, prăbușirea economică a țării. Dar el demonstrează că în timpul celui de-al Doilea Război Mondial România a fost singura țară care a avut o relație economică profitabilă cu nemții.

L.P.: Da, un sistem de *clearing*³⁴.

(Sfîrșitul primei casete.)

34. Apologia lui Vulcănescu este unul dintre cele mai tragice și mai elocvente documente ale sovietizării României. Cum marca germană (*Reichsmark*) nu era convertibilă – ca urmare a sancțiunilor extreme impuse de Franța la sfîrșitul Primului Război Mondial –, Germania a fost constrînsă la un vast sistem de troc cu țările pe care plănuia să le transforme în *Hinterland*, plătindu-și adesea (cu înaltă tehnologie, armament etc.) peste echivalentul bănesc bazat pe prețurile internaționale pentru materiile prime resursele energetice și produsele agro-alimentare. Așa a ajuns România să aibă o balanță excedentară în comerțul cu Germania și să crească economic în plin război. Vezi Mircea Vulcănescu, *Ultimul cuvînt*, ediție îngrijită de Marin Diaconu, Humanitas, București, 1992. Elemente suplimentare, exprimate memorabil, în Fay, *op. cit.*, capitolul „Sokrateion”. Evident, pledoaria lui Vulcănescu, susținută de cifrele Institutului de Conjunctură aflat deja sub control comunist, nu a fost luată în seamă de „judecători”. Petre Țuțea caracterizase situația economică descrisă mai sus în maniera lui unică: „Germania este o colonie a României”.

E.C.: Ar trebui să existe în România un om politic foarte important, o autoritate care să le explice românilor: „Trebuie să ne schimbăm atitudinea!”. Acum se vorbește mereu de dușman. Pentru că ungurii, pe plan internațional, contează.

L.P.: Da. Nu-i putem compara cu noi. Sînt mai bine implantați în toate mediile.

E.C.: În Franța, a existat un timp în care România conta. Acum s-a terminat. Iar cu Ungaria lucrurile stau invers. Și idiotețenia asta a naționalismului... Trebuie depășit, pentru că cele două milioane de unguri n-o să renunțe... Singura cale e de a face concesii și, cum să spun, de a găsi o formulă de coabitare. Dar nu le poți cere ungurilor să scrie în românește și să-și schimbe limba. E imposibil! E un popor orgolios, foarte orgolios...

L.P.: Ar fi o formulă, care ar consta în a fi mai buni decît ei! Cînd ești mai bun ca ei și le propui un model, te imită, nu? Este cazul românilor care trăiesc în Ungaria: fiindcă există români la Debrețin etc. Pentru ei, modelul maghiar este un mod de viață, stilul de viață maghiar este superior stilului de viață românesc. Îi imită, ce mai! Și atunci... N-avem nimic să le propunem. Cu excepția urii.

E.C.: În România, grav a fost ghinionul de după război – n-am avut oameni cu un fel de înțelepciune. Era

nevoie de un fel de înțelepciune politică. Românii au suferit prea mult și sînt dezechilibrați. Lucrurile se pot sfîrși prost pentru România. Am prieteni maghiari care spun : „O, știți, lucrurile nu merg deloc la voi, poate fi rău pentru viitor”.

L.P. : Mi-au plăcut mult convorbirile dumneavoastră cu François Fejtő³⁵.

E.C. : Da, dar e un prieten...

L.P. : Da, e un prieten. Îl știți de mult timp?

E.C. : Da, da.

L.P. : E bine. Dumneavoastră, de exemplu, ați reușit să vă înțelegeți în chestiunile esențiale.

E.C. : A, da. Îl știu de multă vreme. E foarte înțelept. E foarte emancipat, nu-i așa? Cunoaște problemele, și

35. François Fejtő, născut Fischel Ferenc (1909-2008), într-o familie evreiască liberală din Budapesta, convertit la creștinism, s-a stabilit în Franța în 1938. Jurnalist, specialist al Europei de Est, memorialist, membru în Rezistența franceză. Apropiat de Camus, Malraux, Nizan, Emmanuel Mounier, Edgar Morin și alții. A dat în 1952 una din cele mai timpurii analize ale regimurilor comuniste, devenită clasică: *L'Histoire des démocraties populaires*. Convorbirea cu prietenul său Cioran, „Despre revoluții și istorie”, realizată în toamna anului 1989, se află acum în volumul *Convorbiri cu Cioran*, ed. cit., pp. 213-235 (trad. de Andrei Brezianu).

tocmai cu un asemenea tip ar trebui începute negocierile, în loc să se vorbească împotriva Ungariei.

L.P.: Dar există intelectuali la Budapesta, și chiar la Tîrgu-Mureș, centrul lor spiritual în România. Tipi grozavi, romancieri, esești, intelectuali de calitate, cu care se poate vorbi.

S.A.: A fost o întâlnire în martie '90 între intelectualii români și intelectualii unguri – la Budapesta. Erau și unguri din Transilvania în delegația română. A fost o întâlnire reușită, foarte amicală, dar în tot acest timp la Tîrgu-Mureș aveau loc conflicte interetnice³⁶.

36. Întîlnirea, numită oficial „Dialog româno-maghiar. Intelectuali pentru reconcilierea istorică”, a avut loc în zilele de 19-20 martie 1990 la Hotelul Intercontinental (aflat atunci în actuala clădire a Hotelului Marriott) și la centrul de conferințe al Ministerului maghiar de Externe. Din România au participat Gabriela Adameșteanu, Ioan Alexandru, Sorin Antohi, Pavel Câmpeanu, Cs. Gyimesi Éva, Mircea Dinescu, Demény Lajos, Domokos Géza, Smaranda Enache, Kányádi Sándor, Gabriel Liiceanu, Dan Petrescu, Pálfalvi Attila, Stelian Tănase, Alin Teodorescu etc. Din Ungaria, Bodor Pál, Cseres Tibor, Csoóri Sándor, Köteles Pál, Konrád György, Tabajdi Csaba etc. Reuniunea a fost cu adevărat amicală, dar selecția participanților maghiari era discutabilă, izolarea de sfera publică a fost aproape perfectă (la centrul de conferințe, „protocolul” a inclus pază militară și cîini; peste tot, spre surpriza noastră, o singură agenție de presă, germană: Von Ferenczi...), iar organizatorii îi

L.P.: Și o anumită dreaptă, dacă o putem numi așa, pentru că în România „dreapta”, „stînga” nu înseamnă nimic...

presau pe români să apară la mitingul electoral al ex-comuniștilor (Gyula Horn, pe atunci ministru de Externe, era una dintre gazde ; coincidența cu primele alegeri libere din Ungaria și reapariția ulterioară în România a Securității – „la cererea publicului” – sub numele de SRI contextualizează elocvent „evenimentele” de la Tîrgu-Mureș). Neputînd lua legătura cu ambasada României de la Budapesta (deși Dan Petrescu era ministru adjunct al Culturii, aflat cu noi în calitate privată), deci primind veștile de la Tîrgu-Mureș numai prin intermediul organizatorilor, am refuzat să protestăm verbal și în scris împotriva violențelor care aveau loc atunci, prezentate de mediile maghiare drept un linșaj al ungarilor ardeleni de către români. Declarația comună includea chiar cuvîntul „pogrom”. Fiind, alături de Pavel Câmpeanu, în comitetul de redactare, i-am spus lui Konrád că el, ca intelectual democrat și evreu, putea înțelege de ce nu acceptam o asemenea formulare. Și astfel cuvîntul a fost eliminat din text. Cel mai savuros detaliu al întîlnirii se leagă de Mircea Dinescu. Cei mai mulți unguri aveau pe masă cărți de istorie cu semne la anumite pagini și pasaje. Și încercau mereu să ne aducă la chestiunea granițelor, asuprairii minorității maghiare din România, Trianon etc. Deși unii români sugeraseră folosirea unor limbi internaționale în momentul în care ungarul din ambele țări se lansau în discuții pasionate pe limba lor, aceștia au refuzat, pîrînd să pună chiar interpreții în mare încurcătură și explicîndu-ne că maghiara e practic

E.C.: N-are nici un sens, e o confuzie.

S.A.: Da, confuzie totală.

E.C.: E foarte curios, iar oamenii mă întrebă: „Cum se face că e un asemenea haos în România?”. Pentru că pare neverosimil. Atunci le spun: „Uitați cum stau lucrurile, am plecat din țara mea acum 53 de ani. Nu

imposibil de tradus în română atunci când se referă la chestiunile în litigiu. Mai mult, eu am propus să ne concentrăm pe aspectele care ne apropie ca europeni și să lăsăm controversele istorico-politice pentru vremuri mai puțin tulburi, acceptând că anumite tensiuni bilaterale sînt inevitabile. Nici un efect. Tensiunea creștea, iar ungurii vorbeau tot mai agitat între ei, pe cînd interpreții tăceau, iar românii care înțelegeau bine maghiara păreau tot mai încurcați. Din fericire, cuvîntul *batár* nu pune probleme nici măcar unui român monoglot, astfel că Mircea Dinescu a avut o intervenție care a readus, după o pauză de rîs care a revelat tuturor inutilitatea penibilă a încercărilor de intoxicare și instrumentalizare, o relativă cordialitate: „Dacă voi, ungurii, între voi, nu sînteți de acord cînd vorbiți de hotare, cum vreți să vă înțelegeți cu noi?” (reproduc din memorie, cu aproximația inevitabilă). Aceste ciudățenii, suspiciuni și momente de criză ne-au făcut să luăm legătura cu mediul intelectual budapestan al alternativei politice emergente (s-a organizat pentru noi un fel de contra-reuniune, la care au participat numeroși foști disidenți etc.), precum și cu reprezentanții altor medii de presă și ONG-uri prezente la Budapesta – prin Misha Glenny, corespondentul BBC în regiune.

vă pot da un răspuns precis, dar există cu siguranță ceva dereglat în sufletul românesc...”. A început prost, e chiar absurd. De ce nu există nici un om politic... Banda lui Ceaușescu e cea care continuă! Nu e posibil! Există oameni grozavi, dar ar fi fost nevoie de oameni neutri sau de oameni cu spirit politic. Da, sînt foarte mîndri că îi susține Mitterrand³⁷...

S.A. : Ciudată mîndrie!

E.C. : Iar lui Mitterrand nu-i pasă, nu-i așa? E ineficace, el însuși pierde teren...

S.A. : Chiar și în Franța e contestat...

E.C. : Mai ales în Franța!

L.P. : Apasă pe pedala greșită! Amintiți-vă declarația pe care a făcut-o după puci!

E.C. : Ridicol. Dar e de neimaginat că nu există o echipă politică...

S.A. : Da, dar cum să cucerești adevărata putere, asta-i problema. Fiindcă n-a existat o transmitere a puterii!

L.P. : A fost o lovitură de stat!

S.A. : Nici măcar!

37. François Mitterrand (1916-1996), om politic longeviv și versatil, devenit lider al Partidului Socialist, președinte al Franței între 1981 și 1995.

L.P.: Da, nu se poate vorbi despre o lovitură de stat când...

S.A.: ...cînd cîștigă ai noștri! Pleacă ai noștri, vin ai noștri! Era rețeta românească tradițională!

E.C.: Asta pare grotesc!

L.P.: Ați înțeles foarte bine, fiindcă, dacă ne uităm puțin la Securitate, nu numai că ea nu a fost desființată, dar toți șefii ei au fost promovați. Cine a cîștigat partida?

E.C.: Dar este extraordinar! Stupefiant! Să le explici francezilor ce e țara asta... Nebunie curată!

S.A.: Ajung acum la ideea că intelectualii care i-au propus țării o resurrecție morală, deci care au adus toate problemele de ordin politic, economic etc. pe teritoriul eticului, au greșit. România nu va fi salvată de un mesaj mistic, ci de o acțiune politică foarte concretă. Cînd faci cu adevărat politică, trebuie operată cucerirea puterii, nu resurrecția morală. Pot fi foarte bine întemeiate o serie de mănăstiri care să se bucure de un succes extraordinar, ordine religioase, dar nu se poate face politică astfel.

E.C.: Atunci cum se explică, la primele alegeri, opțiunea pentru tipiiăștia veniți din străinătate, care au poate meritele lor, dar care nu mai aveau contact cu România? N-au obținut nimic. N-am urmărit lucrurile

îndeaproape, judec după ce mi s-a spus, dar e absolut lipsit de sens. Ar fi fost nevoie de niște tipi mai degrabă tineri, care să cunoască situația etc., nu de bătrînii ăștia, care mai sînt și bogați pe deasupra. E și asta o greșeală.

L.P. : Dar în România nu există cultură politică. Populația este ușor de manipulat, de manevrat. Sînt de ajuns două-trei sloganuri eficiente...

S.A. : În plus, inteligența – cea parte a intelectualilor care a tins să producă și să utilizeze mai apoi un sistem de transformare a puterii simbolice în putere pură – este în esență de origine urbană. Înalta inteligență română cunoaște foarte puțin – dacă putem vorbi de o cunoaștere – ceea ce se petrece cu adevărat în țară. Luca Pițu, de exemplu, și eu însumi sîntem născuți la țară și am trăit acolo o vreme³⁸, în general pînă la începutul liceului, și am început să înțelegem cum trăiau oamenii în realitate. Dar există oameni din înalta inteligență română – care oferă majoritatea personajelor noii clase politice, ca să zicem așa – care n-au văzut în viața lor un sat! În fine, cu excepția satelor din Maramureș, pitorești etc. Un sat real, din cîmpia moldovenească sau din cîmpia valahă, un sat sărac, cu țărani adevărați și cu muncitori adevărați, iată ce trebuie cunoscut înainte de a începe o acțiune

38. M-am născut la Tîrgu-Ocna, dar am copilărit la țară.

politică. Pentru că, altminteri, avem mereu teoria poporului care e bun de la natură, dar care a fost corupt de comuniști. Și în esență tocmai asta spuneau și comuniștii: că poporul român e minunat! Așadar, dacă încep cu genul ăsta de idei, dovedesc astfel că nu sînt mai buni decît ceilalți! Fiindcă nu poți clădi acțiunea politică doar pe demagogie, pe populism!

E.C.: E absolut o minciună! Așadar, oamenii care s-au apropiat de România mi-au spus: „Dar e inimaginabil!”. E o minciună și un fel de lașitate totodată. Găsesc toate astea de o tristețe de nespus.

L.P.: Și discursul ăsta e cu adevărat scandalos. După fuga lui Ceaușescu, toți intelectualii au început să-și plîngă de milă: „Am fost lași, am...”, încercînd de pildă să oculteze faptul că au existat totuși unele rudimente de opoziție politică – cîțiva opozanți pe ici, pe colo, nu? „În genunchi, am fost toți lași, n-am făcut nimic...”

S.A.: Ceea ce nu e deloc adevărat! În plus, a fost ceva foarte comic. Mă rog, comic... Și foarte trist! A existat un fel de disidență mai degrabă intelectuală care încerca să protesteze împotriva abuzurilor pe care le-am putea numi profesionale și care avea grijă să nu atingă niciodată – cum să spun? – chestiunea esențială, *politicul*. Se protesta împotriva marginalizării unui poet. Dar nu se spunea de ce! Poetul ăsta voia să meargă ca de obicei la mare, în vila scriitorilor

asigurată de PCR, nu-i așa? Iar ei protestau împotriva refuzului autorităților de a-l mai admite în acea vilă! Și asta s-a numit disidență!

E.C.: Ei, nu! E o enormitate!

S.A.: Da. Mi s-a propus, într-un fel destul de neclar, de altminteri, să cosemnez o petiție împotriva autorităților profesionale, nu împotriva Partidului, chiar înainte de căderea lui Ceaușescu, în favoarea unor scriitori care trăiau bine – mă rog, să nu mai vorbim –, dar care protestau împotriva „marginalizării” unui coleg. N-aveam câtuși de puțin chef să obțin avantaje de genul „vila scriitorilor”!³⁹ Deci... În timp ce la Iași, de

39. Într-o zi din toamna lui 1989, pe când ieșeam cu Mihai Șora de la Casa Scriitorilor din București, Stelian Tănase și Ioan Buduca m-au chemat deoparte (deși le-am explicat că nu am secrete față de Mihai Șora) pentru a-mi propune să semnez o petiție de solidarizare despre care nu mi-au spus mare lucru. Am înțeles că era una din acele scrisori care solicitau Uniunii Scriitorilor repunerea în „drepturi” a vreunui fost răsfățat. Bănuind că e vorba de Mircea Dinescu, pe care îl cunoscusem la Costinești în vara lui 1977 și care îmi lăsase amintirea unui privilegiat simpatic și cinic, am refuzat. Mi se părea – și nu mi-am schimbat opinia între timp – că merita să ai curaj (eu, din păcate, nu am avut) pentru a contesta frontal regimul, așa cum făcuse, dintre ieșeni, Dan Petrescu, nu pentru a cere ca un personaj al privilegientiei să-și recapete statutul.

exemplu, sau la Cluj, și chiar la București, au existat oameni care protestau viguros împotriva problemei reale a țării, care era problema politică, și împotriva lui Ceaușescu. Ei, asta numesc eu opoziție! Dar pe urmă s-a șters cu buretele și acum cei mai proeminenți sînt cei care protestau ca să obțină de la Partid privilegiile. Cei care au făcut disidență, în fine, opoziția demnă de acest nume, sînt din nou uitați, după ce au fost criticați...

L.P.: ...chiar dacă luăm în considerație grevele, ca aceea a minerilor de pe Valea Jiului din '77. Dar e mereu o serie de eșecuri. În fine, l-au luat prizonier pe primul-ministru, asta ar fi putut duce la ceva⁴⁰.

40. Greva minerilor din 1-3 august 1977, începută ca protest spontan, a fost singurul moment în care s-ar fi putut stabili un contact de tip central-european între intelectualii disidenți și proletari. Din păcate, intelectualii disidenți erau în număr mic (Paul Goma, care aderase la Carta 77, era poate singurul...), iar clasa muncitoare părea preocupată numai de ameliorarea sau măcar menținerea unui nivel de subzistență (minerul Dumitru Blaj a vrut totuși să semneze apelul lui Goma). Dinamica evenimentului a făcut însă ca minerii să se radicalizeze: s-a strigat „Jos Ceaușescu!” de față cu dictatorul, iar Ilie Verdeț, secretar al CC al PCR, a fost sechestrat pentru scurt timp. Se cunosc urmările: represiunea sistematică și transformarea parțială a minerilor într-o forță paramilitară de menținere a „ordinii” care avea să-și joace rolul istoric în primul deceniu postcomunist.

S.A.: Dar și-au abandonat prada!

L.P.: Răzmerițele de la Brașov...

E.C.: Da, au fost importante.

L.P.: Au fost importante, dar, nu știu, erau ca niște bombe cu apă, niște bule care explodează.

E.C.: Este eșecul permanent. Îmi imaginez că trebuie să fie destul de greu să trăiești asta în România, dar și în străinătate. Fiindcă nu poți să nu urmărești evenimentele, în ciuda tuturor... Oamenii mă întrebă: „Dar ce-i asta?” – și, în cele din urmă, de oboseală, le spun: „Este eșecul permanent”. (*Rîsete.*) Nu merită. Este țara eșecului, este specialitatea românească.

S.A.: Specificul românesc!

E.C.: Specificul românesc...⁴¹ Da, începe bine, dar se duce naibii totul și e derutant. Așa că rezultatul, la

41. Expresia „specificul românesc” nu e folosită aici inocent. Încă din tinerețe, Cioran a refuzat această adevărată obsesie națională: „Zi și noapte, românii discută despre România” (*Schimbarea la față a României*, ed. a IV-a, Humanitas, București, 1993, p. 57). Părerăa lui era netă, și fusese exprimată ceva mai sus pe aceeași pagină: dacă „ideea istorică” a României se satisface „în cultivarea unui așa-zis specific național, care a tolerat constanțele reacționare ale subistoriei noastre – atunci mai bine să ne dizolvăm în agonia prelungită în care ne complăcem”. Cîteva pagini mai încolo, Cioran

drept vorbind, este că acum România nu mai e luată în serios. Țsta-i rezultatul. S-ar spune că trebuia s-o respecti mai mult sub Ceaușescu decît acum... Fiindcă tipul ăsta... Se știa ce este, dar avea un fel de ținută... Și era temut, nu-i așa? Acum e haos.

S.A.: Da. Dar cred că perioada cea mai extraordinară din istoria contemporană a României a fost cea din primele zile de după căderea lui Ceaușescu, cînd toată lumea...

E.C.: ...se înțelegea bine!

L.P.: Un fel de carnaval! Ca în '68.

S.A.: Da, și chiar mai mult decît atunci, fiindcă în '68 erau mulți oameni în stradă, era o mișcare de masă, în vreme ce în România nu era cazul. Au existat ici și colo, în cîteva orașe, adevărate mișcări de masă, dar toți ceilalți doar au profitat. A doua zi s-au trezit cu libertatea asta și cu statura asta eroică nou-nouță pe care nu o prea puteau gestiona. Un soi de mîndrie, ca aceea a studenților complet ignoranți care trec un examen și apoi inventează povestea succesului lor.

revine cu un lapidar program revoluționar: „Va trebui să vedem care este *specificul național* al României, care a ținut-o o mie de ani în nemișcare, pentru a-l putea lichida împreună cu mîndria ridicolă care ne atașează de el” (*op. cit.*, p. 65).

Foarte repede, a început să-mi fie rușine, pentru că mi se scria din străinătate. Îmi amintesc de scrisoarea unui mare profesor olandez, F.R. Ankersmit, care mi-a scris: „Vă felicit pentru faptele eroice ale poporului român...”. Iar eu am fost nevoit să-i replic: „Ei, să fim serioși, nu e deloc așa!”. (*Rîsete.*) Da, da. Păstrez scrisoarea aceea.

E.C.: Știți, eu n-am avut contact cu tinerii. Doar o singură dată, cu niște tineri din Sibiu. Au venit, voiau să mă vadă, erau studenți. Vreo zece sau douăzeci. Am vorbit cu ei și mi-au făcut o impresie foarte bună. Era după căderea lui Ceaușescu. Mi-am spus că se pregătea ceva. Eram foarte impresionat. Aveau un limbaj foarte rezonabil. Și n-a fost nici un rezultat. Mi-am spus: „Cum se face? Doar a existat mișcarea aceea studențească!”. Văzută de departe, promitea! Ei bine, a eșuat!

L.P.: A eșuat. A avut chiar un fel de impact negativ asupra alegătorilor, fiindcă era înainte de alegeri. Au spus: „Oamenii ăștia o să declanșeze pretutindeni haosul”. Și asta a marcat o parte a electoratului.

S.A.: S-au radicalizat, da.

E.C.: Este extraordinar!

L.P.: Și l-au votat pe Iliescu. Asta a avut deci un impact negativ.

S.A.: Da, pentru că pe de o parte erau afirmațiile reprezentanților partidelor așa-zis istorice, care spusese, de la primele lor vizite în România, că trebuiau alungați toți comuniștii – și erau patru milioane de comuniști, nu-i așa? Asta arăta, pe de o parte, că nu cunoșteau istoria țării, că voiau să considere întreaga istorie recentă drept o gaură neagră și că negau socializarea care avusese loc în România, totuși...

L.P.: Comunismul schimbase mentalitățile, pătrunsese în moravuri, în stilul de viață...

S.A.: Da. Deci cum să spui asta și apoi să pretinzi funcția de președinte?

L.P.: Să-l elimini de pe o zi pe alta – cum? Chiar dacă spun „sînt anticomunist, n-am nimic din comunism”, e o minciună, fiindcă există lucruri care mi-au venit prin educație, nu știu cum, lucruri de care nu sînt conștient.

E.C.: O clipă, aș vrea să pun o întrebare. Sînt prieten cu Ionesco și cu fiica lui, Marie-France⁴². Iar ea este o admiratoare entuziastă a regelui. Mi-a citit vreo treizeci de pagini din memoriile regelui. Totuși, nu e complet lipsit de interes.

42. Marie-France Ionesco, născută în 1944, licență în literaturi moderne și master despre opera lui Strindberg, profesoară de literatură franceză și istoria teatrului, traducătoare.

S.A.: Era cumva cartea de convorbiri cu Mircea Ciobanu? O carte care a apărut în România? Despre asta e vorba, nu?⁴³

E.C.: Nu știu. Mi-a citit vreo treizeci de pagini. Și mi-am spus: „Omul ăsta pentru care aveam, cred, cel mai mare dispreț, pentru că e un amărît...”. Dar m-a impresionat viața lui. Tipul ăsta a fost toată viața o victimă. Toată viața! Nu știam. Cum e posibil să tratezi astfel un om? E de neînchipuit. Și faptul că nu a fost apărat, că românii sînt totuși... Deci mi-a citit toate astea. Evident, se vede că nu e cineva energetic. Dar cel puțin e sincer! Nu vorbește decît despre eșecurile lui, și sînt considerabile! (*Rîsete.*)

L.P.: Reușește să le pună bine în evidență!

S.A.: Ce-i drept, nici nu e greu!

E.C.: Nu, nu, dar e o suită incredibilă. Ascultam ca și cum... Pentru că aveam un mare dispreț pentru el.

43. E vorba probabil de manuscrisul lucrării lui Mircea Ciobanu *Convorbiri cu Regele Mihai I al României*, din care primul volum a apărut la Humanitas în 1991. Volumul al doilea, *Noi convorbiri cu Mihai I al României*, a urmat în 1992. Lucrarea a fost reeditată la Humanitas într-un singur volum în 2004. Vezi și ediția *În fața neamului meu. Convorbiri cu Mihai I al României*, Editura Princeps, Iași, 1995.

S.A.: Dar a fost o victimă încă din copilărie!

E.C.: Victimă! Într-un grad inimaginabil! Tratat ca ultimul dintre servitori! Și mi-am spus: „Totuși, cel puțin tipul ăsta cu siguranță nu e un escroc!”. Fata lui Ionesco e la curent cu toate astea și spune că e un tip foarte cumsecade, că nu e orgolios... Dar e un om care a fost umilit toată viața. Tratat ca ultimul dintre oameni! Așa că în situația asta mai bine ar fi fost, cum să spun...

L.P.: Un simbol al României, nu?

S.A.: Da, e un simbol al eșecului, nu?

E.C.: Al eșecului, da!

S.A.: O încarnare a eșecului. Este reprezentativ. Fără alegeri, îl putem considera un simbol...

L.P.: Românii nu fac decît să trăiască eșecul și urmarea eșecului lor prin reprezentantul lor...

S.A.: ...al eșecului lor absolut!

L.P.: Știți anecdota, în fine, definiția... Exista pe timpul lui Ceaușescu o definiție românească a șampaniei: șampania este o băutură pe care clasa muncitoare o bea prin intermediul reprezentanților ei. (*Rîsete.*) Da, tocmai, din acest punct de vedere regele este un reprezentant. Așadar, românii își pot retrăi eșecul în el.

E.C.: Nu, dar în fond, dacă ar fi regele, cel puțin am ști că e cineva onest, nu-i așa?

S.A. : Da.

L.P. : Așa cred intelectualii din România.

S.A. : Da. Există acum în România din ce în ce mai mulți regaliști.

E.C. : Fiindcă, vedeți, fiica lui Ionesco este foarte inteligentă. O cunoașteți, nu?

S.A. : Doar după nume.

E.C. : Da, da.

L.P. : Din auzite.

E.C. : Pentru noi, ea e cea care... Deci mi-a citit vreo treizeci de pagini, în fine. O suită incredibilă de eșecuri, nu-i așa? Era tratat ca ultimul dintre oameni, nu? De tată, de mamă, de toată lumea⁴⁴. Și după un eșec atît de remarcabil, e absolut imposibil să... Are totuși o experiență capitală și, oricum, am fi siguri că nu e ceva putred.

S.A. : Există vreo posibilitate, pentru un român, să integreze mereu eșecul în viața lui? De exemplu, toate poveștile pe care le spun oamenii în general sînt povești ale succesului lor. Există vreo posibilitate să

44. Cioran se înșală, în mod evident, în privința raporturilor dintre regele Mihai I al României și regina-mamă Elena a României.

integrăm eșecul și să-l folosim la ceva? Să trăim acest eșec?

E.C.: Mișcarea asta a tineretului, care a durat câteva luni, avea unele merite, promitea ceva. Când am văzut că totul a fost un eșec, mi-am spus: „E foarte grav!”. Pentru că tinerii... Se simțea de departe că există un freamăt, era ceva... Și am văzut că era grav, că urma să se prăbușească... Asta dovedește că răul e mai profund decât credem și că totul a devenit efectiv o ficțiune. Fiindcă, normal, tinerii ăștia, și erau mulți, trebuiau să continue, să fie prezenți. Dar totul s-a destrămat, și asta e foarte grav. Și nici o explicație nu e satisfăcătoare...

L.P.: Nu există suficientă energie, entuziasm, voință în rîndul tinerilor, nu?

E.C.: Asta mi s-a părut foarte grav.

S.A.: Da. Dar asta se întâmplă și pentru că există pedagogia asta, învățarea asta socială a eșecului care continuă să fie foarte importantă în România, nu? Se învață foarte repede, nu?

L.P.: Este ereditară, nu-i așa?

S.A.: Da...

E.C.: ...înfrîngerea...

S.A.: Da, există o parte ereditară, dar și una dobîndită. E învățată!

L.P.: Sîntem niște defetiști înnăscuți!

S.A.: Da, da, sîntem niște defetiști înnăscuți. Dar în plus mai și învățăm asta – învățăm în fiecare zi.

L.P.: Sîntem celebri pentru defetism.

E.C.: Absolut! Cînd am văzut că totul s-a destrămat, mi-am spus: „Ceva nu merge”. E deci o catastrofă națională înnăscută! Cum se face că tineretul ăsta – chiar și în străinătate am fost impresionați! – se destramă? Nu se mai vorbește despre asta... E un lucru foarte grav. Și se pune întrebarea: „Ce fel de popor este ăsta?”. Iată de ce pun oamenii această întrebare. Mi-o pun mie: „Cum explicați că acest popor...?”. (*Rîsete.*) Dar adaugă: „Nu înțelegem nimic din ce se petrece în această țară!”. Și le spun: „Păi, știți...”.

L.P.: Și acum am ajuns noi, care trăim acolo, să nu mai înțelegem nimic. Pentru că nu pricep nimic din a doua venire a minerilor la București. Eram aici, la Paris, deci... Minerii revin la București. În ce scop?

E.C.: Da. Eșecul mișcării tineretului – toată presa străină vorbea despre asta –, această dispariție, e un semn. Te aduce cu adevărat la disperare.

S.A.: Da, dar asta arată și că în România nu poți învăța decît eșecul. Nu poți învăța succesul. Trebuie să ne gîndim la asta, pentru că e o problemă foarte profundă. Noi, intelectualii mai ales, am formulat un

mesaj care a fost transmis celorlalte straturi ale societății cu autoritatea pedagogică a intelectualilor : conștiința intelectualilor că nu putem decât eșua. Așadar, asta...

E.C. : Este forma succesului.

S.A. : Da, asta e, asta e ! În România, succesul înseamnă să eșuezi...

L.P. : Succesul pe dos !

S.A. : Succesul pe dos, da. E *mundus inversus*.

E.C. : Exact, asta⁴⁵.

45. Acest lung schimb oarecum circular are în fundal viziunea ambiguă a lui Cioran despre eșec, apărută în conversație și la început de tot, discutată în nota 4. Regele Mihai ca încarnare a eșecului național (și, în subsidiar, țintă prin ricoșeu a cunoscutei antipatii față de monarhie a extremei drepte românești, ajunsă la paroxism după conflictul ireconciliabil, literalmente pe viață și pe moarte, dintre Carol al II-lea și Legiune), precum și eșecul manifestației din Piața Universității reprezentau pentru Cioran confirmări ale teoriei sale generale cu privire la eșecul românesc. S-ar putea spune că, pentru Cioran, speranța paradoxală a unei reabilitări colective, reapărută în zilele revoltei de la Timișoara și pusă la grea încercare de evenimentele ulterioare ale „Revoluției” din decembrie 1989, a dispărut după 13-15 iunie 1990, deși filosoful știa că acel ultim eșec, amorsat dinainte, parțial din interior, fusese desăvârșit de invazia minerilor.

S.A.: Și mai e ideea, deloc de neglijat, că ceilalți nu mai pot învăța de la oamenii de succes. Românii nu pot învăța succesul. Pentru că nu a existat o învățare în sens invers. De cum are cineva succes, nimeni nu vrea să mai audă de el...

L.P.: Asta face probabil parte din rădăcinile profunde ale mentalității balcanice, adică succesul – să admitem că cineva (vecin, prieten) obține un succes oarecare – rănește mai mult decât încurajează. Să moară capra vecinului!

S.A.: Să moară capra vecinului!

E.C.: Da, da, dar în ciuda tuturor, tineretul ăsta, de departe, a făcut o anumită impresie. Aveam impresia că urma să se schimbe ceva. Eram convins că avea să explodeze ceva. Prin intermediul tinerilor... Și când am văzut că totul s-a năruit...

L.P.: Poate că vor fi repercusiuni pe termen lung. Și apoi, eu aveam unele critici de făcut. Da, a existat o adunare în Piața Universității, dar nu exista un discurs, pentru că șefii...

S.A.: ...era o confuzie a limbilor!

L.P.: ...confuzia limbilor, da. Șefii erau în general studenții mai cunoscuți, dar erau cei care aveau funcții la nivelul organizației comuniste de tineret.

E.C.: Așa este.

L.P.: Șefi. Komsomoliști. Așa încât, ce limbaj puteau avea? Nu cunoșteau decât limbajul lui, nu știu, al lui Adrian Păunescu. Sloganuri. N-aveau nimic de spus.

E.C.: Așa este. Deci neantul ăsta... Asta e neliniștitor. Fiindcă românii sînt totuși un popor inteligent. Dar e ceva exterior! Strălucește, dar nu are o bază. Există ceva în neregulă la rădăcină. Și asta e probabil drama. E un defect incurabil.

S.A.: Am văzut același lucru în Basarabia, cînd înceuseră să lupte pentru acceptarea românei ca limbă oficială. Se țineau discursuri, tot timpul, și intelectualii veneau în fața camerelor televiziunii din Chișinău, să se adreseze oamenilor. Și exista tot entuziasmul, tot patosul și toată voința de a exprima ceva, fără discurs. Limba nu-i ajută! În asemenea situații, numai glosolalia poate...

L.P.: Entuziasmul infralingvistic!

S.A.: Da. Numai glosolalia... La limită, ar trebui să înceapă s-o practice – a vorbi în limbi. Ar fi putut fi mai bine! Articulați cu greu idei foarte primitive, calchiate după limba de lemn sovietică. Și nu rezulta de acolo nimic. La București, în balconul din Piața Universității, cu prilejul mitingurilor studențești, existau fragmente de discurs în limbă de lemn pură. Dar exista și un nivel de discurs despre societatea civilă, care era un lucru complet vag, avînd în vedere că

pentru intelectualii români identitatea începea tocmai prin disprețul față de societate. Cum să vorbești imediat despre societatea civilă? Și apoi, exista un fel de discurs naționalist, dar mai subtil decât discursurile naționaliste primitive, care-și extrăgea motivele și chiar imaginile din textele lui Noica. Îmi aduc aminte, fiindcă așteptam acolo, în balcon, cu doi-trei oameni din Grupul pentru Dialog Social, ca să transmitem mesajul nostru. Și erau două sau trei fete care s-au succedat în balcon, ținând discursuri inspirate din această metafizică populară foarte joasă de tip Noica, deci discursuri semidocte clasice. Vorbeau din balcon spre mulțimea care se agita jos...

L.P. : Oarecum ca în Hyde Park !

S.A. : Da. Toată lumea venea și putea spune orice. Era sărbătoare, era...

L.P. : ...carnaval.

S.A. : Carnaval, da.

E.C. : Când am văzut spectacolul acestor eșecuri succesive, am vrut să scriu o carte cu acest titlu : *Neantul românesc*. Pînă la urmă n-am mai făcut-o, pentru că...

L.P. : Ați greșit...

E.C. : Nu, nu, fiindcă erau niște idei... Pe urmă, să scrii asta în străinătate, înțelegeți, este prea evident. (*Rîsete.*)

S.A.: Da, e adevărat. Doar titlul merită reținut aici.
Neantul românesc: sîntem tautologici, nu?

E.C.: Nu, pentru că disprețul pentru România era atît de mare la un moment dat...⁴⁶ Mă afluam printre niște

46. Tema „neantului valah” sau a „neantului românesc” este un topos al operei lui Cioran care sintetizează definiția sa apofatică a „românității”, ontologia sa etnică negativă. Dacă opera lui Cioran ar fi accesibilă public în format electronic, un motor de căutare ar identifica instantaneu sute de ocurențe ale acestei „etno-naționalizări” a Neantului operate de Cioran. „Arheologia” acestui topos evidențiază atitudini similare la Dimitrie Cantemir și Ion Budai-Deleanu ori, deja împreună cu respingerea lor, la Samuil Micu (uitate imediat după emiteră și reintrate în canonul autocriticii naționale abia spre sfîrșitul secolului al XIX-lea), urmate de codificarea progresivă a ceea ce eu am definit ca stigmat etno-național. Nu e aici locul unei discuții mai ample a chestiunii, coextensivă cu istoria modernă a României. Cioran a numit succint această dezbatere interminabilă „teoria României” (*Schimbarea la față a României*, ed. cit., p. 104). „Teoria României”, care trebuie studiată istoric și critic printr-o continuă raportare la evoluția discursurilor și disciplinelor savante, precum și în contextele sale multiple (subnațional, național, „mezoregional” etc.), include o caracterologie etno-națională (inițiată de Cantemir, ajunsă într-o formă completă, „științifică”, la D. Drăghicescu și Rădulescu-Motru), o geografie simbolică (palingenetică și paradiziacă, așa cum au scris-o mai întîi pașoptiștii; civilizațională –

burghezi, și era un francez deosebit de insolent. Știți, vorbeam de una, de alta, despre țări etc. și,

prin interiorizarea semiorientalismului –, așa cum se observă deja la Dinicu Golescu și Codru-Drăgușanu, pentru a izbucni dramatic la Dumitru Brătianu, a se clasiciza la Pompiliu Eliade și a fi reluată în cheie autostigmatică de însuși Cioran), precum și o ontologie etnică propriu-zisă (la Blaga, Vasile Băncilă, Vulcănescu, Noica, Ernest Bernea și – postulată ca indiferență față de spațiul băștinei, „mioritic sau nu”, și în cele din urmă ca absență, ca negativitate, ca „neant românesc” – Cioran). La Cioran, ca și la alți autori cu propensiuni religioase, mistice, spiritualiste, se ajunge astfel pînă la ura de sine, la tentația autoanihilării, la prăbușirea în neantul interior. Această „metamorfoză” (cum se spune în grecește și Schimbării la Față) se întîlnește, așa cum am arătat cu alte prilejuri, în multe culturi, de aceea trebuie studiată comparativ, atît în privința fenomenelor de transfer (adesea, inspirațiile intelectuale sînt similare), cît și în privința tipologiilor, acțiunii, efectelor. În ultimii ani, o cercetare sistematică a caracterologiei naționale românești în context comparativ a fost întreprinsă de Balázs Trencsényi, care a analizat, pe lîngă exemplele occidentale, mai cunoscute în România, exemplele din regiunea noastră, între care cel maghiar. Pentru Cioran, poate nu e lipsit de semnificație faptul că în literatura spirituală franceză din secolul al XVII-lea, frecventată insistent de el, aproape pînă la deplina asimilare reciprocă, dezgustul de sine ajungea frecvent la ura de sine (vezi analizele lui Louis Cognet). Pe de altă parte, Cioran însuși menționează

deodată, se întoarce spre mine : „Nu vreau să vorbesc despre România”. Gestul ăsta de dispreț m-a rănit.

că a simțit rușinea de a fi român și ura de sine în contextul transilvănean din copilăria sa ; așadar, cele două trăiri stigmatice apar în context regional-subnațional mai întâi, ca rezultate ale „comparației orizontale” cu sașii și – mai ales – ungurii (ironia istoriei face ca aceștia din urmă să fi dezvoltat o autoanaliză la fel de nemiloasă, deși foarte diferită – înainte de orice, este istorică, pe când a noastră „boicotează” istoria). Obținem astfel din nou o geografie simbolică a „neantului românesc” în viziunea lui Cioran. În fine, există contacte directe ale lui Cioran cu tradiția evreiască a urii de sine, atît prin lectura lui Otto Weininger, cît și – foarte probabil – prin discuții cu Ludwig Klages, mentorul său berlinez, fost apropiat al lui Theodor Lessing (ipoteza a fost formulată de Ilinca Zarifopol-Johnston în *Searching for Cioran*, Edited by Kenneth R. Johnston, Foreword by Matei Călinescu, Indiana University Press, Bloomington și Indianapolis, 2009, pp. 84-86). Imediat după „Revoluția” din 1989, Cioran a fost interviewat de Jean-Louis Ézine pentru *Le Nouvel Observateur* (rezultatul a apărut în numărul din 28 decembrie 1989 – 3 ianuarie 1990, p. 49). Nu e însă vorba de un interviu propriu-zis, ci de niște extrase bazate probabil pe notele lui Ézine, puse în pagină ca multiplu *scoop*: sub genericul „L'éblouissement d'un exilé célèbre”, cules ca supratitlu, e pus un citat din Cioran, „Je souffrais tant d'être roumain”, cules cu litere mult mai mari, apoi mențiunea „Par Cioran” și un subtitlu, „La première joie d'un philosophe du pessimisme”; urmează textul, pe trei

„România etc.”, asta înseamnă că nu există. Aș fi vrut să-l pălmuiesc! Numai că eram invitat și nu puteam... Dar e țara cea mai disprețuită din Europa!

coloane, ilustrat cu portretul lui Cioran și o poză a lui Ceaușescu, mai mare, la un festin în aer liber, servindu-se dintr-o enormă friptură. Textul se deschide cu un paragraf în care Cioran reia tema „neantului valah” dintr-un unghi nou, în spiritul momentului (toți românii, chiar și cei mai sceptici, voiau să creadă că „mămăliga explodează”, că poporul ieșea din stigmat, părăsea neantul pentru a intra în istorie): „Vă datorez o mărturisire: în momentul în care a început insurecția, mă pregăteam să scriu un articol împotriva românilor, care s-ar fi intitulat «Neantul valah» [...]”. Cioran continuă în stilul cunoscut: articolul ar fi fost scris „cu referire, mai ales, la istoria unei națiuni nefericite și ratate, a unui popor sinucigaș. Evenimentele m-au făcut să-mi schimb părerea și să renunț la acest proiect. Sînt fericit că am renunțat” (traducerea îmi aparține). După alegerile din mai 1990 și zdrobirea speranței simbolizate de manifestația-maraton din Piața Universității, care părea să marcheze eșecul tentativei naționale de a „intra în istorie”, Cioran a revenit la viziunea sa despre România, precum și la planul de a scrie o carte despre „neantul românesc”. Pagina din *Le Nouvel Observateur* se încheie cu mențiunea „Propos recueillis par Jean-Louis Ézine”, deopotrivă uzuală și ambiguă – fiindcă nu precizează cât de fidel sînt reproduse afirmațiile interlocutorului. Cioran mi-a spus – am amintit aceasta, fără să detaliez, în textul meu liminar – că i se falsificase poziția în legătură cu Ion Iliescu, despre care afirmase că nu știe

(*Se aude zgomotul aparatului de fotografiat. Sorin Antobi a făcut câteva portrete ale lui Cioran. Era ora 13, așa cum se vede pe ceasul din poza de pe copertă.*)

L.P.: Și toate istoriile astea cu țigani români care dau năvală...

E.C.: Colac peste pupăză! E culmea! Tipii ăștia sînt peste tot! Părerea mea este că se vor instala aici, sînt viitorii români! (*Rîsete.*)

L.P.: E contribuția României!

S.A.: Da.

E.C.: Uitați, dacă am ajuns aici, am ajuns... Tipii ăștia au părăsit dezamăgiți România... (*Rîsete puternice.*)

L.P.: E deziluzia postrevoluționară...

S.A.: Da, au părăsit România. Pînă și ei au părăsit România! Sînt deci mult mai buni decît românii!

mare lucru, dar ar putea avea unele calități. Iată, în traducerea mea, ce a ieșit în revistă: „Pe de altă parte, am încredere în Ion Iliescu, care prezidează Frontul Salvării Naționale. Știam de multă vreme că el era speranța României”. Desigur, expatriații români de la Paris i-au reproșat lui Cioran o atare declarație, iar el a încercat – fără succes – să se dezvinovățească, precizînd că e vorba de o neînțelegere. După care a renunțat să se mai exprime public în legătură cu evenimentele din țara sa natală.

E.C.: Sigur! Din dispreț... E formidabil!

L.P.: Am întâlnit țigani la Rouen, de pildă. Am fost acolo cu o prietenă... ne uitam la o catedrală veche, la Rouen, în cartierul Saint-Marc. În fața bisericii, pe o bancă, era o țigancă bătrână, care găsisse un vad bun, fiindcă era singura care cerșea în fața acelei biserici. Se apropie de noi și ne spune, într-un fel de *volapük*, care nu era nici țigănească, nici română, nici franceză: „Refujat din România”. Refujat! Și se pare că sînt pretutindeni, chiar și la Sevilla. Am un prieten acolo, și-mi spune că-i întâlnește pe stradă și că încearcă să-ți spună în spaniolă „Sîntem refugiați din România, am făcut Revoluția...”.

S.A.: Da. Dar existau semne prevestitoare. Fiindcă țigani trebuie să paraziteze totuși o societate, nu? Și în general sînt foarte vicleni și mult mai inteligenți decît populația parazitată – îi respect mult, îi admir! În anii mei de navetă, cînd eram profesor, am întâlnit mulți țigani care-și băteau întotdeauna joc de români. Dar, firește, românii erau în final mîndri, fiindcă aveau impresia că fuseseră mai inteligenți decît țigani. Era mai degrabă invers. Am văzut la Freiburg im Breisgau, la ușa celei mai frumoase catedrale a creștinătății, cum spunea Burckhardt, o țigancă. Patronul hotelului unde locuiam începuse să-mi povestească istorii cu țigani. Am spus: „Dar cum e posibil? Doar n-aveți

pe-aici țigani!”. Și el: „Ba da, domnule, sînt mereu! Vin s-o vadă pe nevastă-mea, și cum ea e proastă, le dă mereu bani!”. „Cum, aici, țigani?” „Da.” Erau vînduți... Securitatea vindea pașapoarte țiganilor cu 5.000 de mărci, apoi ei erau transportați în Germania, prin Austria, de caizi, bulibași țigani din Elveția și Franța. Debarcau deci în Germania și cerșeau. Și imediat *Sozialamt*, nu-i așa, venea să-i ia, să-i cazeze în cămine, să le dea bani etc. Și începeau apoi să fure, să cerșească. La Freiburg începuseră prin a fura biciclete. Dar renunțaseră, pentru că descoperiseră, după ce adunaseră munți de biciclete, că nimeni nu le voia, nimeni nu le cumpăra...

L.P.: V-a spus cineva povestea cu țiganii români refugiați în Austria? Înfometăți, nu le mai rămînea decît să fure, nu mai aveau ce mînca... S-au dus în parc, la grădina zoologică, cred...

S.A.: Nu, în parc...

L.P.: ...și au lichidat lebedele. Țiganii români, mîncători de lebede!

S.A.: Asta i-a adus României o reputație extraordinară...

L.P.: S-au scris o mulțime de articole în presa austriacă...

E.C.: Adevărat?

L.P.: Da, e adevărat.

E.C.: Și au încercat să-i alunge, dar ei revin, nu-i așa? În orice caz, pentru România este catastrofal, în fond. Pentru că țiganii sînt specia umană cea mai lamentabilă⁴⁷. Nemții s-au temut întotdeauna de țigani, nu-i așa, e o veche...

L.P.: ...o veche relație...

E.C.: De exemplu, Sibiu era un oraș german. Acolo nu erau țigani. Dar odată cu românii au venit și țiganii.

S.A.: E adevărat. Însuși bulibașa țiganilor își are cartierul general la Sibiu. Da, șeful țiganilor, voievodul țiganilor din România, locuiește în prezent la Sibiu!

L.P.: Pentru că nemții, sașii au emigrat, iar casele lor au fost ocupate de țigani.

E.C.: Da, da. Mi s-a spus că ocupă satele săsești, care erau formidabile. Era aproape un lux...

47. Merită să ne amintim în acest punct de locul țiganilor în ierarhia simbolică din *Schimbarea la față a României*, aliaj inextricabil de diatribă și autoironie. Țiganii – o știu și românii, și ei – sînt ultimul „obstacol” în calea întîlnirii noastre frontale cu neantul: „Ceea ce spunea un lăutar țigan unui cerc de români: «aveți noroc cu noi, că de nu ați fi ultimii» definește o situație reală, nu o exagerare trivială” (*Schimbarea la față a României*, ed. cit., p. 74).

L.P.: Știți satele dintre Agnita și Sibiu? Din împrejurimile Sibiului? Erau o minune!

E.C.: O, da... Când m-am dus la liceu, tatăl meu era încă preot de țară. Abia trei ani mai târziu a fost numit preot la Sibiu. Dar, în orice caz, stăteam la două nemțoaice bătrîne care aveau o pensiune de familie cu români veniți de la țară, fără educație. Patru români și două românce. Așa că cele două nemțoaice ne priveau de sus: *die Rumänen!* Era o harababură, un haos... Nu știu de ce, aveau încredere în mine și mă trimiteau să cumpăr vin. Ceilalți aruncau ce le venea la mîna în vin... Nici măcar nu vă pot spune. Eram atît de prost crescuți! Când una dintre nemțoaice a murit, cealaltă a venit în camera în care ne găseam, era într-o dimineață: *Tesi Tante ist gestorben*. Am izbucnit în rîs... (*Rîsete*.) Era o femeie minunată și bună, iar noi am pufnit în rîs...

L.P.: Tocmai murise!

E.C.: Pentru ele, românii erau cu adevărat o scursură...

L.P.: ...o scursură...

S.A.: ...,„boită cu o brumă de latinitate”⁴⁸... (*Rîsete*.)

E.C.: Când mă gîndesc că toată populația asta a dispărut! Nu a fost alungată. A plecat.

48. Vezi E.M. Cioran, *Ispita de a exista*, trad. de Emanoil Marcu, Humanitas, București, 1990, p. 45.

S.A. : Da, a plecat.

E.C. : Dar pentru România e o pierdere considerabilă !

S.A. : Considerabilă, da. Și mai e ceva care s-a pierdut complet : un anume echilibru între diferitele etnii „străine” din România.

E.C. : E foarte important !

S.A. : Un milion de evrei, aproximativ un milion de nemți, un milion de unguri. La un moment dat, din optsprezece milioane de români, cred⁴⁹.

E.C. : Pentru România era formidabil !

S.A. : Era formidabil, fiindcă exista o învățare a raporturilor cu celălalt, a alterității culturale și lingvistice, a modelului. Un milion de nemți e ceva !

49. În 1930, din cei 18.025.896 de locuitori ai României, 12.981.324 erau români (71,9%), 1.415.507 erau maghiari (7,2%), 745.421 erau germani (sași, șvabi ; 4,1%), 728.115 erau evrei (4%) etc. La data conversației, cel mai recent recensământ era cel din 1977. La scurt timp după conversație, recensământul din 1992 oferea următoarele cifre : populația totală, 22.810.035, din care 20.408.542 erau români (89,5%), 1.624.959 erau maghiari (7,1%), 401.087 erau țigani (1,8%), 119.462 erau germani (0,5%) etc. Se observă, între altele, că procentul maghiarilor era practic neschimbat, în vreme ce procentul germanilor se prăbușise. Evreii, rămași numai 8.955, nu mai sînt vizibili statistic.

E.C.: Firește. Îi disprețuia pe români, dar n-ar fi vrut să revină ungurii, pentru că ungurii îi disprețuia puțin, la rîndul lor. Prezența lor era indispensabilă pentru România!

S.A.: Indispensabilă! Un factor de echilibru.

E.C.: Cînd mi s-a spus că erau pe cale să plece, mi-am zis: „E foarte rău!”. Aveau deci un foarte mare dispreț pentru români, dar erau politicoși! Și exista o bibliotecă germană formidabilă la Sibiu. Eram singurul român de acolo! Nimeni nu mergea acolo în afara lor. Eu eram foarte fericit, îmi plăcea latura germană a orașului. Exista un cotidian german foarte bun. Aveai impresia că te afli în Occident. Cînd am aflat că au părăsit Sibiul și România, mi-am spus: „S-a dus naibii totul!”.

S.A.: Da, și chiar de la lovitura de stat/rebeliune/ revoluție. Majoritatea celor care rămîneau...

E.C.: Da, mai sînt acum cîteva mii.

S.A.: Da, din ce în ce mai puțini. Nu există statistici, dar am văzut asta de la București. Aveam prieteni germani care lucrau pentru cauza nemților din România – minoritatea germană, *die deutsche Minderbeit* –, și-mi spun acum că proiectele germane pentru această minoritate din România au încetat. Și pe bună dreptate: nu mai merită efortul.

E.C.: Da, da. Cînd am aflat că au plecat din Hermannstadt – Nagyszeben în maghiară – am simțit

o tristețe nespusă, fiindcă prezența lor făcea suportabil orașul. Orașul era frumos...

L.P.: ...chiar agreabil...

E.C.: Era un oraș frumos, nu-i așa? Dar era nevoie de animație... Când am aflat că plecaseră în masă, mi-am spus „s-a sfârșit”...

L.P.: Știți, cred că era prin '78-'79, aveam un prieten german născut la Agnita, care preda germana la Iași. Între timp a emigrat. Mi-a spus: „Nu vrei să vii? O să facem Carpații Meridionali împreună, Făgărașul...”. Așa că am rămas două-trei zile la Agnita, ca să văd ce viață duceau. Era sărbătoare, făceau „podul” de 22-23 august. Toți sașii au ieșit la pădure, cu corturile și așa mai departe. Era un stil foarte interesant. Apoi am mers la Sibiu, am urcat pe munte, am hoinărit, ne-am întors la Sibiu. Și i-am spus: „Ascultă, să mergem la Rășinari, pentru că vreau să caut o casă anume”. La Rășinari, am întrebat unde se află casa părintelui Cioran. A preotului Cioran. Erau niște femei care știau să-mi indice casa lui Șaguna sau a lui Goga, și pînă la urmă am dat peste o bătrînă care mi-a spus: „A, da, îmi amintesc, luați-o pe-acolo”. Am mers să găsim casa părinților dumneavoastră. Părinții dumneavoastră o vînduseră unei persoane care o vînduse la rîndul ei, deci am nimerit peste a treia serie de proprietari. Atunci le-am explicat: „Sînt profesor la Universitatea din Iași, sînt cu un prieten și vrem doar să aruncăm o

privire, fiindcă e casa unde s-a născut un filosof care trăiește acum în Occident”. Erau niște români foarte simpatici. Ne-au lăsat să intrăm, mi-au arătat chiar o fotografie pe care o găsiseră cine știe unde. Era mama dumneavoastră⁵⁰, cred. A fost învățătoare, sau...?

E.C.: Nu.

L.P.: Nu, deci... Nu știau să-mi spună cine e. Fiindcă în fotografie era un fel sărbătoare de sfârșit de an școlar. Era o învățătoare cu elevii. În fine, am vizitat casa, toate încăperile. Apoi băiatul familiei ăsteia, care era student la drept – exista o secție de drept administrativ sau așa ceva la Sibiu –, a spus: „Cioran, Cioran... Dar am auzit vorbindu-se despre el... E un filosof?”. „Da, e un filosof.” Iar el spune: „Dar e un filosof...” – știți, există vulgata marxistă care așază în două rubrici filosofii, materialști sau idealști –, „...dar e un filosof idealist sau materialist?”. (*Rîsete.*)

E.C.: E o nebunie...

L.P.: Era o casă în stil săsesc, cu trepte, două încăperi, apoi în curte exista un fel de...

50. Elvira Cioran, născută Comaniciu în Veneția de Jos, lângă Făgăraș. Tatăl ei, notar, era baron al Imperiului Habsburgic. Familia fusese înnobilită în 1628 și reconfirmată ca avînd acest statut în 1831. Pentru mai multe detalii genealogice, vezi Mihai Sorin Rădulescu, „La généalogie d'Émile Cioran”, *Généalogie*, 140, august 1995.

E.C.: Avea un etaj?

L.P.: Da.

E.C.: Acea e! În orice caz, pentru mine era paradisul, pentru că muntele e aproape, iar noi ne petreceam aproape toate zilele acolo, urcam... Și mă înțelegeam foarte bine cu țăranii. Cel mai bine era cu tipii care locuiau pe munte. Era formidabil. O pasiune, un fel de înțelepciune, unică, în fond...

S.A.: Da. Ciobanii români au devenit acum milionari! Își fac niște construcții absolut oribile cu milioanele lor. Au câștigat mulți bani în epoca Ceaușescu. Trebuia să se producă totuși carne, lână, lapte, brânză. Numai ei produceau în realitate, deoarece colhozurile și sovhozurile nu reușeau. Așa că făceau avere. Acum au case care au fost arătate la televizor în Franța. M-am amuzat foarte tare cu prietenii mei francezi când am văzut la televizor ciobani români care aveau acasă un bar plin cu tot felul de sortimente de whisky, coniac franțuzesc, șampanie etc., și care tocmai adăugau un lift ca să urce la al doilea etaj al clădirii... Aveau deja piscină și se gîndeau să-și cumpere elicopter.

L.P.: Parveniții! E bine, fiindcă acolo unde există o clasă de mijloc...

E.C.: Aveam o grădină foarte aproape de cimitir și eram bun prieten cu...

L.P.: ...groparul?

E.C.: Da. Și-mi dădea mereu cranii să mă joc, înțelegeți?

S.A.: Un exercițiu hamletian, deja!

E.C.: Da, da... Și asistam la înmormântări, grădina noastră era deci foarte aproape. Era un fel de impuls nesănătos să ascult bocetele. Mă interesa, nu-i așa, latura mai literară... Și cum eram foarte bun prieten cu groparul, îmi spunea: „Vino mâine, fiindcă e o înmormântare interesantă...”. (*Rîsete.*)

S.A.: Sînt unele femei care se pricep, nu? Bocitoare.

E.C.: Prietenul meu era un fel de cinic inteligent, un țăran care se ocupa de cadavre...

S.A.: Era bine plasat ca să practice cinismul!

E.C.: Absolut. Eram foarte bun prieten cu oamenii ăștia, știți... Mi-au lipsit cu adevărat foarte mult cînd am părăsit acest univers...

S.A.: Dar oamenii ăștia puteau reuși? Sau nu-i aștepta nici pe ei decît eșecul? Credeți că reușeau din cînd în cînd?

E.C.: Nu, nu, erau în lumea lor... Era profesia lor! Nu erau nefericiți. Cîștigau suficient...

S.A.: Nu, voiam să spun, eșecul e o construcție intelectuală, e ceva care a fost inventat de intelectuali

și apoi predat celorlalți? Sau mai curînd vine de mai jos?

E.C.: De mai jos, nu-i așa? Am asistat la o scenă extraordinară. O femeie își îngropa copilul. Era o fetiță de patru luni. Și bocetul ei... A înnebunit, a început să danseze, să danseze... De neuitat! Era deci foarte bine, pentru că vorbeam tot timpul cu oameni, cu țărani, le vedeam reacțiile...

L.P.: Eu văd o legătură între lucrul ăsta și faptul că ați izbucnit în rîs cînd nemțoaica v-a anunțat moartea lui...

E.C.: A, da, a lui *Tesi Tante*. *Tesi Tante* era puțin imbecilă. Era bună, dar imbecilă, era naivă.

L.P.: În *Ispita de a exista*, dacă nu mă înșel, faceți elogiul ciobanilor din Carpați și apoi spuneți: „În Spania am văzut vagabonzi cărora mi-ar fi plăcut să le fiu hagiograf”⁵¹. Iubiți mult Spania? Ați călătorit mult acolo?

E.C.: Destul de mult. Voiam de merg în Spania, știți. N-am vrut să vin la Paris, voiam să merg în Spania. Dar era războiul civil...⁵² La acea vreme eram fascinat

51. Vezi Cioran, *Ispita de a exista*, ed. cit., p. 110.

52. Cerînd o bursă guvernului spaniol cu două luni înainte de izbucnirea războiului civil, Cioran nu putea primi vreun răspuns. De multe ori, el a declarat că s-ar fi

de Spania : Unamuno, toți tipii ăștia... Am fost acolo de mai mult ori. Am străbătut o parte din Spania pe bicicletă.

S.A. : Vai de mine !

L.P. : Catalonia sau...

E.C. : Cam peste tot. Eram fascinat de Spania. Mă fascina cu adevărat epoca lui Unamuno... Și aranjasem să primesc o bursă, dar pînă la urmă lucrurile au luat o altă întorsătură.

S.A. : Ați fi putut deveni un mare scriitor spaniol !

E.C. : Cu siguranță, cu siguranță. Pentru că e o limbă plină de istorie...

L.P. : O vorbiți sau o citiți ?

E.C. : Nu, n-o vorbesc, dar înțeleg puțin, nu-i așa ? Nu am studiat-o. Dar eram foarte atras de Spania, de

stabilit în Spania. Pe de altă parte, Cioran a fost destul de flexibil : ar fi plecat oriunde. Fusese deja bursier în Germania, îi ceruse lui Eliade să-l trimită în Italia (vezi *Scrisori către cei de-acasă*, ed. cit., p. 275), a ajuns în Franța. Iar dacă italienii ar fi vorbit spaniola s-ar fi naturalizat italian, deși începea să-și facă un rost în Hexagon (*ibidem*, p. 280, declarație din 1954). Cred că majoritatea românilor înțeleg această disponibilitate aproape cameleonică de fugă și asimilare în alt spațiu, una din cheile „specificului național”.

latura ei puțin dementă, puțin imbecilă... Fascinat, fascinat...

L.P.: Asta-mi amintește de fascinația dumneavoastră pentru basci, nu? Vorbiți despre bascii pe care i-ați cunoscut la Paris, dar sînteți prieten și cu Fernando...

E.C.: Savater⁵³. Foarte bun prieten!

L.P.: Îl știți de mult timp?

E.C.: De foarte mult timp. Sîntem foarte, foarte buni prieteni! Îl cunoașteți?

L.P.: Am adresa lui, o să-i scriu, pentru că îmi place mult o carte pe care a scris-o, *Pamflet împotriva... Panfleto contra el Todo*. E singura carte a lui pe care am citit-o.

E.C.: Da, e un tip grozav!

L.P.: Predă la Universitatea din Santander, cred, sau...

53. Fernando Savater (n. 1947), filosof, publicist, profesor universitar și intelectual public spaniol. Alături de Nietzsche și Spinoza, Cioran – de care l-a legat o strînsă prietenie – e una din marile sale influențe. Autor extrem de prolific, popular și prestigios, Savater a publicat în 1974 un *Ensayo sobre Cioran*. Cartea de care se vorbește mai încolo în text, *Panflet contra el Todo*, a apărut în 1978.

E.C.: Da, și e ziarist.

L.P.: E și ziarist.

E.C.: Este un tip extraordinar. A mers în România pentru că...⁵⁴

54. Conversația a continuat cel puțin încă o oră și jumătate.
Din păcate, nu mai aveam casete...

Întîlnirile noastre cu Cioran și operele sale

Luca Pițu

Să încep *ab ovo*? Să nu încep? Incomodă ezitare, fraților, măcar că nu am nici un suvenir intrauterin cu Decompozitorul din Rășinarii Sibiului, indimenticabilul personagiu al restituitei noastre conversații postloviluționare, din toamna anului 1991, iar dicționarul de literatură contemporană hexagonală, dirigit de Pierre de Boisdeffre (dar cadouat subsemnatului de profesoara Sanda Stavrescu, nepoata noiciană), și crohmălniceana exegeză a literaturii române interbelicoase le voi fi consultat acribios *davnim-davno*, între 1966 și 1970, vreme a studiilor mele superioare de filologie, contemporane, ele, cu începutul ceaușinei Epoci de Aur, șazecioptismul sorbonard, ecloziunea revistelor studentine din Valahia, invazia sovietică a Cehoslovaciei... *et tout le toutime*. Via Ovid S. Crohmălniceanu întîlneam excerpte mustoase din *Schimbarea la față a României*, prin Boisdeffre aflam de existența aceluia *Précis de décomposition* pe care aveam să mi-l și procur la cursurile de vară din 1969. Doar că, atunci cînd, naiv și de bună credință, îi propuneam nepoatei noiciene, responsabilă cu

cercul științific al studenților de la Secția de Franceză, să tematizăm, la una din întîlnirile mensuale, aventura cioraniană, aceea, verișoara Simonei Noica, foarte se panica și de pușcăria Unchiului Dinu îmi gavarea, prilejuită, între altele, de o faimoasă scrisoare primită dinspre un prieten îndepărtat. Exemplarul de buzunar fesier din *Tractatul despre descompunere* aveam să-l păstrez asupra mea, și chiar permanent, în timpul lunilor de armată, la București, unde doar camarazilor Paul Grigoriu, Gicu Postolache și Sandu Vornicu îl arătam discretamente, duminica, zi de neinstruiri militare. Cu ultimul și cu Sergiu Streza, viitor popă vatican, urma să implementăm întîia din cele trei troici la care voi fi fost arondat pînă la Loviluția Decabrie din 1989. Căci, proaspăt întors din corvoada soldatescă, îl rugam pe unul din foștii mei profi de elucubrații marxiene, Tudor Ghideanu, să-mi împrumute, pe numele lui, din Fondul S și pentru lectură în sala cad(av)relor didactice de la Biblioteca Universitară Centrală, *Schimbarea la față a României*, conspectată apoi meticulos în scopul unei perfecte dezintoxicări de naționalism ceaușiu, nombrișm moldaviu și entocentrism infanteriu. Ne întîlneam tustrei, seară de seară, într-o infirmerie a căminelor studentești copouane, Sergiu Streza, Sandu Vornicu & Mandea, carele, bidiviu mijlociu al troicii, vocaliza pasagiile cele mai extravagante, neconsemnate în opul crohmălnicean, din *La Transfiguration de la Roumanie*, despre: cele două milenii de subistorie, țara noastră ca realitate doar geografică, tragedia culturilor mici, trecutul iubit cu o ură grea, Bucureștiul menit preschimbării într-un Constantinopol al Balcanilor... *i tak dalje*. Eram cu toții sensibili la dimensiunea

critică, deconstructoare a stereotipiilor baștinale, nu la exaltările privind o nouă ordine politică, aducătoare, aceasta, de schimbări la față spectaculare. Din ediția întâi a valentin-lipattienelor *Valori franceze*, deduceam, cam tot atunci, și forța stilistică a fragmentului stîrnitor de scandal din *Mica teorie despre destin*, capitol esențial pentru noi, din *La Tentation d'exister...*

Tot în 1971 obțineam la schimb, dinspre antecitatul Tudor Ghideanu, *Le Mauvais Démiurge*. Mi-l dădea contra unui exemplar nou-nouț din *Mitologiile roland-barthesiene*, trebuitoriu lui pentru o doctorală teză, și nici azi nu cred că am pierdut la schimb, opul cioranian stîrnindu-mi interes către curente heterodoxe ale Antichității și Evului Mediu, Leisegang, Hans Jonas, Puech, René Nelli, scrierile Cătarilor și... restul. Restul? Păi, Eric Voegelin și Alain Besançon, să spunem, adicătelea interpretatorii glorioaselor învățături marxo-staleniene drept gnoze degradate, sincretisme de trei lulele, ghiveci de ideologeme, ori a partidului clasei muncitoare drept o elită de mai-știutori cinici, pezevenghi, pragmatici, amoralii + puși pe cobîlțiri istoriale remunerante.

Dar, vai, prima troică se destrăma văleat 1975, odată cu emigrarea lui Sergiu Streza în Italia, prin USA, întru studii înalte la Academia Gregoriană. Nu curgea însă multă apă pe valea Bahluiului și se înfiripa o a doua troică, alcătuită din Liviu Antonesei, Valeriu Gherghel, redactorii la *Opinia studentescă*, și cel ce vă spune, prezentamente, povești de adormit adulți culți, troică unde mă trezeam iar trăpaș mijlociu sau, ca mai vîrstnic, *primus inter pares*. Firește, aflîndu-se Cioran sub cenzură, izbuteam cel mult, grație

complicităților amicale, să strecurăm, din el, titluri ori citate, fără a-l numi, în studentinele publicațiuni *Dialog* sau *Opinia*. Mai mult, Liviu Antonesei stînd în bune relații cu Cătălin Bordeianu, nepotul directorului Bibliotecii Universitare Centrale, obținea să i se aducă acasă, pe tăviță de argint, exemplare din cărțile românești ale Decompozitorului, iar pe unele reușea să le și fotocopieze grație unor complicități – mulțumită unor solidarități – lăturalnice, în timp ce eu receptam ca dar de la profesorul Ion Condrea, colecționar de vechituri livrești + tablouri, o copie din ediția princeps a *Schimbării la față*, ce avea să-mi fie confiscată la percheziția din 1983, și de la poetul fotbalist Eugen Suciu, una din *Metafizica* lui Nae Ionescu. Anul 1979, pe de altă parte, îi și data constituirii oficiale a Cercului Veteranilor Dialogici, stahanoviști ai întîlnirilor intelectuale lunare în diverse locuri microfonizate, precum redacția *Dialogului*, sediul revistei *Cronica* ori biroul romanțierului Corneliu Ștefanache de la aceeași Bibliotecă Universitară Centrală. În acest context, și la sugestia poetului Mihai Ursachi, asumam două comunicări, urmate de niscaiva dezbateri și făcătoare de oarece valuri, comunicări instalate solid sub intitulauța *Doi precursori ai umanismului socialist: Divinul Marchiz de Sade și Emil Cioran*. Fiindu-le limpede că am sărit calul și ne dăm în stambă nepermis de tare, organele de sub ceaușia burtică, securienii, ne-or strigat: *Halt!* și: *Niet!* Prudenți, lăsăm totul baltă, apucîndu-ne de altele.

Pînă, aproximativ, în 1980 perdurează a doua troică. După aia, ne duceam fiecare în trebile lui, Valeriu Gherghel și Liviu Antonesei lăsîndu-se atrași tot mai puternic în

sfera de înrîurire – precumpănitor modelatoare, prea puțin catalizatoare – a Criterioniștilor + a filosofului Constantin Noica, des venitoriu prin Dulcele Tîrg al Iașioșilor, unde îl aștepta și o iubită cu dublă întrebuintare. La acea dată, eu, deși Georges Bataille nu-mi era strein, blanchotizam în draci, din motive profesionale, lautrémontologice și teziale, punînd, împreună cu Dan Petrescu & Sorin Antohi, redactori vremelnici ai revistei *Dialog*, de o nouă și ultimă troică, obiect al perchezițiilor + anchetelor pretoriene din 18 mai 1983. Or, se întîmpla că primul, căsătorit cu sora fostului său coleg de facultate Ioan Petru Culianu, dezvolta, în periodul acela, o curiozitate cu adevărat epistemologică pentru Mircea Eliade, a cărui literatură ficționară îl incita la elaborarea unei lucrări de referință în teoria fantasticului și a alteia, blindată cu bibliografie maximală, despre tentația Orientului la interbeliciei valahi. Sorin, pe de altă parte, ștudente mai bătrîior, deci foarte copt, doct în SF și imaginar utopic, se vedea remotivat în alegerile sale după cetirea capitolului „Mecanismele utopiei” din împrumutata de la mine *Histoire et utopie*. Era în joc o înrîurire doar catalizatoare, blagian vorbind, și la el, ca și la Mandea. Dar ce însemnează ea, înrîurirea catalizatoare a Decompozitorului, dacă nu îndemn de a fi noi înșine, de a ne prelungi cerceturile și alimenta curiozitățile strict personale, induse sau nu de alții ori de lecturi secrete, rare, interzise, uneori numai neașteptate, îndemnul, dară, de a ne crea – dacă nu, măcar de a mima – propria noastră diferență, specifică, patafizică, stilistică. Unde? În eseu, în scriitura fragmentară, în articolul circumstanțial, în studiul de specialitate + în... praxa discipulicidului, incitîndu-ne așadar, dinspre

Silogismele amărăciunii, să ucidem învățăcelul din noi în loc de a ne paracidiza magiștrii prilejuali, dar și să luăm cu câini la goană alumnii prea pupincuriști, prea imitaci, din jurul nostru, incapaci, ei, să se federeze cu noi într-o conspirație a inegalilor, a singularilor, a individualilor, a celibatarilor metafizici. La Sorin Antohi, rezultatul cel mai băștos al impactului cu Omul din Rășinari avea să fie o carte, în limba franceză, de cioranologie pură, nemurită la Editura L'Harmattan și, totodată, contribuție inocolibilă, dinspre un istoric profesionist al ideilor, la exegeza cîtorva motive tari din *Schimbarea la față a României* și *Mica teorie despre destin*. Mai ales că, recent, a ieșit și, făptuire a lui Alain Paruit, versiunea hexagonală a opului problematic, retitulat *La Transfiguration de la Roumanie*. De unde, încă o dată, temeinicia incursiunii antohiene în *Selbsthaß*, evidentă, și ea, la o relectură actualizatoare. La mine, în rivalitate cu studiul lui Sorin, se ițeau *Sentimentul românesc al urii de sine*, un titlu cioranoician mai degrabă și o tematizare *qui vaut ce qu'elle vaut*, plus niște puneri în valoare ale textulelor Decompozitorului, două la număr, din *Comoedia* anului 1943. Le zic undeva la toate, într-o carte nu prea recentă, *Modestele contribuții ale cioranologului amator*, care nu uită nici de corespondența cu Armel Guerne, nici de Aurel, „fratele din leprozerie”, atât de drag lui Ionel Necula și aflat la origina unui lung – însă emoționant – interviu acordat, după Loviluția Decabrie, sibienei reviste *Euphorion*.

Cam astea ar fi întîlnirile „Grupului de la Iași” cu operele Decompozitorului, fără ecou la, să zicem, poeții Mihai Ursachi și Emil Brumaru, atrași, unul în cercul vrăjtit al

romantismului și neoclasicismului german, celălalt în erotemele apollinariane ; fără impact la Dan Alexe, cineastul eurobelgoromanian și globtroterașul infatigabil ; cu ecou mai degrabă negativ la sociologul și holocaustologul Mihai Dinu Gheorghiu, la germanistul Andrei Hoișie-Corbea sau la criticul literar Alexandru Călinescu, mentorul din tineretea acestora.

Cît privește întîlnirea psihosomatică propriu-zisă, din autumnala lună a anului 1991, îmi pare că Sorin Antohi, căruia îi voi fi durabilmente recunoscător pentru mirabilul eveniment, a declinat tot ce merita onoarea rostitului. Nu-mi mai rămîne, eventual, decît să-l întregesc (acum că neînțelegerile dintre noi au fost, uf, depășite), prin reconstituiri de amănunte ospitaliere sau anecdotice, avîndu-și totuși noima lor într-o experiență de arheologie memorială ca a noastră. Dacă-aș poseda înzestrarea cu ochiul de observator balzaco-flaubertian, ce aș mai zugrăvi atmosfera din mansarda pariziană, uischiul și pișcoturile oferite de bunvenit nouă, musafirilor așteptați, buchetul de flori adus doamnei Simone Boué, apariția dumneaei discretă, la final discuțional, ocazie de rapidă și ritualică fotografiere cu niște compatrioți ai companionului ei, schimbul de replici din fața liftului, cînd, la întrebarea dacă nu sîntem ispitiți, după Mineriadele Iliesciene, să cerem azil în Franca, răspundeam, îngînîndu-l pe Decompozitor : *A quoi bon quitter Coasta Boacii?* (ceea ce Silviu Lupescu avea să transforme în *A quoi bon quitter Coasta Senei?* la publicarea pozei cu mîndra pereche în revista *Echidistanțe*), episodul cu cerșetorul român postat în apropierea Odeonului și plîngîndu-se de neocomuniștii

bucureștioni căruia îi murmuram într-o germană numai de noi înțeleasă ceva precum *Ion Ilitsch Iliescu soll füsiliert werden!*, bașca nesațiul manifestat de Cioran privitor la modul cum receptam noi, moldavii cisprutici, pe Generaționiștii lui Dan C. Mihăilescu, întrebându-ne în special de Nae Ionescu și Petre Tușea. La Nae avea obiecții, formulînd că fusese om deștept – cultivat, umblat, studiat – în junețe, dar că, prins de politică și balcanisme, nu mai ținea pasul cu lecturile esențiale. Privitor la Tușea, asculta, vizibilmente încîntat, depănată de noi, întîmplarea cu descinderea sa în Iași, la clinica doctorului Vancea junior, pentru o operație cataractică, prilej pentru Socratele crîșmelor bucureștene, alias Filosoful Conversaționist, de a se da iarăși, magistral, în spectacol, ținînd lungi cuvîntări camarazilor de salon, unul din ei devenindu-i secretar și scrib de serviciu, încît îi spuneau cu respect pînă și femeile de serviciu, aceste tehnicene ale suprafeței, vorbind despre dînsul, „Tovarășul Profesor”, pe la el perindîndu-se babele operate și dornice să le redacteze scrisori de mulțumire către șeful clinicii, ideate după cum urmează: „Vă mulțumesc, domnule doctor, că ați redat simțului meu capacitatea de a reaprehenda realul, carele, cum știm de la Platon, este doar o copie imperfectă a modelului suprafiresc...”. Fapt e că, misionat de Aurel-Dragoș Munteanu & Marcel Petrișor, mă dusesem să-l vizitez la spital de cîteva ori, o dată luîndu-l cu mine pe Valeriu Gherghel, dimpreună cu locotenentul său Costică Andrei, redactor la *Opinia*, revista studentină cu pagini dedicate restituirii fenomenului criterionist, ca să-l vază pe filosoful oralizator în toată măreția sa de carne și oase. Firește că-l rugam, cu aceeași

ocazie, să ne recite testamentul tatălui său, în cinci puncte, ultimele sunînd, se știe, cam așa: „Să nu-ți bați joc de fete mari, că-ți bați joc de Maica Domnului, și să nu fii ateist ca Titu Maiorescu, că-ți fut feștila mă-tii!”.

Acuma, că i-oi fi comentat și acest episod Decompozitorului, la mirabila noastră întîlnire din 1991, nu prea cred. Și nici banda magnetică nu aduce vreo lămurire irefutabilă în acest sens. Necum despre controversa, scurtă, privitoare la cine rezistă mai bine în pandaimos politic, la Pitești ori în Gulag, fanaticul religios, scepticul nemîntuit sau nihilistul incoercibil, Cioran înclinînd spre oamenii cu credință forte, noi spre ipoteza extremistului învolburat de tip neceaevian sau a filosofului din tagma pyrrhoniană...

...Așa că mă opresc acilea. *Sapientibus pauca*. Politologilor, Ana Pauker. Cioranofililor, cîteva poze în culori și o convorbire *à bâtons rompus*, fermecătoare, nădăjduim, tocmai prin incompletudinea ei șvaițerială.

Index des noms propres
Indice de nume

L'indice retient les noms de personnes mentionnés dans l'entretien et dans les textes liminaires. Les premiers numéros renvoient au texte français; les numéros entre parenthèses, en italiques, renvoient au texte roumain.

Indexul reține numele de persoane menționate în convorbire și în textele liminare. Primele numere trimit la textul francez; numerele din paranteze, scrise cursiv, trimit la textul românesc.

A

Acterian, Arșavir 37, 39, 74
(163-165)

Acterian, Haig 38, 41 (164-
-165, 168)

Acterian, Jeni 38 (164)

Alexe, Dan 27, 29, 130, 133
(155, 259)

Andrei, Costică 132 (260)

Ankersmit, F.R. 92 (222)

Antoși, Mona 7-8, 27 (137,
155)

Antonesei, Liviu 126-127
(255-256)

Arsenie, Dan 69 (195-196)

B

Barbu, Eugen 60

Barbu, Ion 37 (163)
 Berdiaev, Nikolai 78 (205-206)
 Berindei, Mircea 26 (154)
 Boué, Simone 9-10, 12-13, 16, 20, 23-24, 130 (139, 142, 145, 149, 151-152, 259)
 Bourdieu, Pierre 22 (150)
 Brumaru, Emil 130 (258)
 Burckhardt, Jakob 107 (238)

C

Călinescu, Alexandru 130 (259)
 Ceaușescu, Nicolae 58-59, 83, 87-89, 91-92, 96, 102, 116, 123 (185, 214, 217-219, 221-222, 225, 236, 246)
 Ciobanu, Mircea 94 (224)
 Cioran, Aurel 33, 78 (158, 207)
 Cioran, Emilian 57, 109, 113 (185, 241, 244)
 Cioran, Elvira 114 (185, 245)
 Condrea, Ion 127 (256)
 Constante, Lena 74 (201)
 Crohmalniceanu Ovid S. 123, 125 (253-254)

Culianu, Ioan Petru 128 (257)

D

Dupront, Alphonse 34-35 (160-162)

E

Eliade, Christinel 42-43 (169-170)
 Eliade, Mircea 31, 37, 41-45, 58, 69, 72, 74, 77, 119, 128 (163, 165, 168-171, 175, 192, 199, 249, 257)
 Eminescu, Mihai 48, 69 (176, 196)

F

Fay, Ștefan J. 32 (157-158, 205, 208)
 Fejtő, François 26-27, 81 (154, 210)

G

Galaction, Gala 14-15 (143-144)
 Gheorghiu, Mihai Dinu 21-22, 130 (149-150, 259)
 Gherghel, Valeriu 126-127, 132 (255-256, 260)

Ghideanu, Tudor 124-125
(254-255)

Gide, André 11 (140)

Goga, Octavian 114 (244)

Goma, Paul 59 (186, 219)

Grigoriu, Paul 124 (254)

H

Hossu Longin, Lucia (190)

I

Ierunca, Virgil 17, 26 (146,
154)

Iliescu, Ion 25, 41, 85, 93,
98, 131 (153, 222, 236-
-237, 259-260)

Ionesco, Eugène 54, 69, 94
(181, 223)

Ionesco, Marie-France 94-96
(223, 225-226)

Ionescu, Ghiță 26 (154)

Ionescu, Nae 31, 33, 38, 69,
77, 127, 131 (158, 164,
169, 256, 260)

K

Kantorowicz, Ernst H. 22 (150)

Karnoouh, Claude 18, 78
(147)

Károlyi, Angelica 26 (154)

L

Lemnaru, Oscar 37 (163)

Leon, Aurel 46 (172)

Lesnea, George 46 (172)

Liiceanu, Gabriel 9, 14, 39,
72 (139, 143, 160, 165-
-166, 175, 198, 211)

Lovinescu, Monica 26 (154)

Lupescu, Silviu 27, 131 (155,
259)

M

Maistre, Joseph de 32 (158)

Mareș, Nina 42-43 (168-171)

Marx, Karl 52 (179)

Mazilescu, Virgil 59 (186)

Mihăilescu, Dan C. 131 (175,
260)

Mitterrand, François 83 (214)

Munteanu, Aurel-Dragoș 65,
132 (192, 260)

N

Nasta, Dan Ion 9, 27 (139,
155)

Necula, Ionel 130 (258)

Noica, Constantin 11, 15,
28, 31, 37, 58, 74-75, 77,
104, 123, 128 (140, 145,

156, 163, 168, 203-205,
232, 234, 257)

Noica, Simina 124 (254)

P

Paleologu, Alexandru 41-42,
44, 75 (168-169, 171)

Pandrea, Petre (Petre Marcu-
-Balș) 58, 61-62 (188)

Pătrășcanu, Lucrețiu 62, 72-
-74 (188, 199-201)

Păunescu, Adrian 102 (231)

Petrescu, Dan 21, 128 (149,
211-212, 218, 257)

Petreu, Marta 55 (183)

Petrișor, Marcel 60, 65, 132
(187, 192, 260)

Platon 132 (260)

Postolache, Gicu 124 (254)

R

Rațiu, Ion 85

Richir, Marc 17 (146)

S

Sadova, Marietta 38, 41-42
(165, 167-169)

Sadoveanu, Mihail 49 (176)

Saint-Simon, Henri de 32
(158)

Savater, Fernando 120 (250)

Sebastian, Mihail 38, 42 (164,
168)

Silvestru, Valentin 45 (172)

Sima, Marioara 27 (155)

Socrate 68, 131 (195, 260)

Stamatu, Horia 37 (163)

Stavrescu, Sanda 123 (253)

Steinhardt, N. 74-76 (202-
-203)

Sterian, Paul 37 (163)

Streza, Sergiu 124-126 (254-
-255)

Ș

Șaguna, Andrei 114 (244)

Șora, Mihai 10, 69 (140, 164,
195-196, 218)

T

Teodoreanu, Ionel 48-49 (176)

Ț

Țopa, Sorana 42-45 (168-
-172)

Țuțea, Petre 37, 41-42, 58,
60-70, 131 (163, 169,

185-188, 190, 192-196,
208, 260)

U

Unamuno, Miguel de 28, 119
(156, 249)

Ursachi, Mihai 10, 127, 130
(140, 256, 258)

V

Vancea, Petre 67 (194)

Vancea, Petre P. 67, 131 (194,
260)

Vartic, Ion 42 (169)

Vornicu, Sandu 124-125 (254)

Vulcănescu, Mircea 28, 31-
-33, 76-79 (156-158, 203-
-208, 234)

W

Werner, Roland 18 (147)

Z

Zilber, Belu (Herbert) (Andrei
Șerbulescu) 58, 72-74 (192,
198-202)

Sommaire / Sumar

Le Néant roumain

Un entretien

5

En visite chez Cioran (*Sorin Antobi*)

7

L'entretien

31

Mircea Vulcănescu (31-33); le destin de la Roumanie: l'échec permanent (33); le départ de Cioran en France (34-36); ses ennemis de Bucarest (36-37); les frères Acterian (37-41); Marietta Sadova (41-42); Sorana Țopa et Mircea Eliade (42-45); le monde du théâtre roumain avant 1989 (45); les faux „héritiers” de l'entre-deux-guerres (45-46); Cioran à Iași (46-47); Iași, phantasmes et réalités (48-50); l'Université de Iași (50-52); la concurrence de Cluj (52-53); le conflit avec les Hongrois (53); Cioran et les Hongrois (53-57); Petre Țuțea (58-71); le génie paysan de la narration (62-64, 68-71); Belu Zilber (72-74); N. Steinhardt (74-76); Mircea Vulcănescu (76-80); les Roumains et les Hongrois (80-82); la Roumanie après Ceaușescu (82-85); l'intelligentsia roumaine postcommuniste (86-87); dissidence, opposition? (87-89); „l'échec permanent” (90-91); les premiers jours après Ceaușescu (91-92); le mouvement des jeunes (92-93); la position des partis historiques (93); le Roi Michel I-er, symbole de l'échec (94-97); l'apprentissage social de

l'échec (97-100); la crise discursive sur la Place de l'Université et en Bessarabie (101-104); le titre d'un livre qui n'a été écrit: *Le Néant roumain* (104-105); les Tsiganes (105-109); le lycéen Cioran à Sibiu (109-110); la diversité ethnique (passée) de la Roumanie (111-113); dans la maison natale de Cioran (113-115); les bergers d'hier et d'aujourd'hui (115-116); Cioran et le fossoyeur (116-118); la fascination de l'Espagne (118-121).

Cioran et nos éblouissements (*Luca Pițu*)

123

Neantul românesc

O convorbire

135

În vizită la Cioran (*Sorin Antohi*)

137

Convorbirea

157

Mircea Vulcănescu (157-158); destinul României: eșecul permanent (159); plecarea lui Cioran în Franța (159-163); inamicii lui de la București (163); frații Acterian (164-167); Marietta Sadova (167-168); Sorana Țopa și Mircea Eliade (168-171); lumea teatrului românesc înainte de 1989 (172); falșii „moștenitori” ai perioadei interbelice (172-173); Cioran la Iași (174-175); Iașii, fantasme și realități (176-178); Universitatea din Iași (178-179); concurența Clujului (180); conflictul cu ungurii (180); Cioran și ungurii (180-185); Petre Țuțea (185-189); geniul țărănesc al narațiunii (189, 195-197); Belu Zilber (198-202); N. Steinhardt (202-203); Mircea Vulcănescu (203-208); românii și ungurii (209-213); România după Ceaușescu

(213-216); inteligența română postcomunistă (216-217); disidență, opoziție? (217-220); „eșecul permanent” (220); primele zile după Ceaușescu (221-222); mișcarea tinerilor (222-223); poziția partidelor istorice (223); Regele Mihai I, simbol al eșecului (223-226); învățarea socială a eșecului (226-229); criza discursivă din Piața Universității și din Basarabia (230-232); titlul unei cărți nescrise: *Neantul românesc* (232-233); țiganii (237-240); liceanul Cioran la Sibiu (241-243); diversitatea etnică (trecută) a României (242-244); în casa natală a lui Cioran (244-246); ciobanii de ieri și de azi (246); Cioran și groparul (246-248); fascinația Spaniei (248-251).

Întîlnirile noastre cu Cioran și operele sale (*Luca Pițu*)

253

Index des noms propres / Indice de nume

263

www.polirom.ro

Redactor : Cezar Petrilă

Coperta : Radu Răileanu

Tehnoredactor : Daniel Scurtu

Bun de tipar : septembrie 2009. Apărut : 2009

Editura Polirom, B-dul Carol I nr. 4 • P.O. Box 266
700506, Iași, Tel. & Fax : (0232) 21.41.00; (0232) 21.41.11;

(0232) 21.74.40 (difuzare); E-mail : office@polirom.ro

București, B-dul I.C. Brătianu nr. 6, et. 7, ap. 33,

O.P. 37 • P.O. Box 1-728, 030174

Tel. : (021) 313.89.78; E-mail : office.bucuresti@polirom.ro



PRINT
multicolor

SERVICIILE TIPOGRAFICE COMPLETE

Str. Bucium nr. 34 Iași

tel.: 0232/211225

fax: 0232/211252

office@printmulticolor.ro

www.printmulticolor.ro
